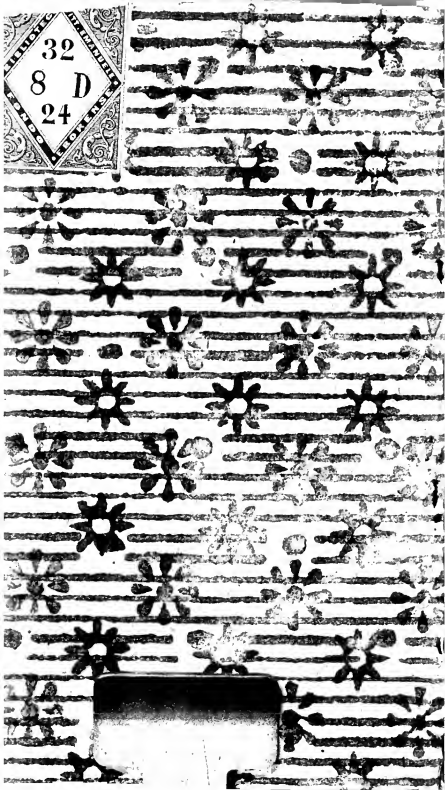










HISTOIRE

D E

R U S S I E.

TOME TROISIEME,



HISTOIRE

D E

R U S S I E,

*Tirée des chroniques originales , de
pièces authentiques , & des meilleurs
historiens de la Nation.*

PAR M. LEVESQUE.

TOME TROISIEME.



YVERDON,

M. DCC. LXXXIII.





HISTOIRE D E RUSSIE.

IVAN IV, VASSILIÉVITCH,
PREMIER TSAR.

*Surnommé par les Russes le Terrible, &
par les Étrangers, le Tyran.*

Vassili, en mourant, laissoit deux enfans en bas âge, Ivan & Ioury. Dans les tems plus anciens, personne ne se fût avisé de tirer un de ces enfans du berceau, pour le placer sur le trône, & la succession de leur père auroit incontestablement passé au plus âgé de leurs oncles. Mais les principes étoient changés. Vassili nomma pour son successeur Ivan, qui ne faisoit que d'entrer dans sa quatrième année. Il confia la tutèle à la mère du jeune Prince, & lui donna pour conseil

Tome III.

A

1534. **Khilkof.** ce même Mikhaïl Glinski, qu'il avoit si long-tems retenu dans les fers, & qui eût été plus heureux, s'il ne fût sorti de prison que pour rester dans l'obscurité. **Tsarst-vennaïa Kniga.** Georges & André, oncles du jeune Prince, lui prêtèrent serment sur la croix dès que leur frère eut rendu le dernier soupir. Mais le premier se repentit bientôt de cet acte de soumission : il crut n'avoir qu'à commander pour faire revivre des droits abrogés par le tems & l'oubli; il fit ordonner par son secrétaire à la plupart de Boïars de se rendre auprès de lui, de le reconnoître & de le servir comme souverain. Cette démarche étoit plutôt insensée que hardie, puisqu'il n'avoit aucune force pour la soutenir. Personne ne se mit en devoir d'obéir à ses ordres, & il fut renfermé dans une étroite prison, où il ne vécut que trois ans.

Les Russes étoient accoutumés à voir les veuves de leurs souverains se renfermer dans des monastères, y déposer la pompe du rang qu'elles venoient de perdre avec leur époux, renoncer au siècle, & au nom même qu'elles y avoient porté, & prendre un nouveau nom avec le lugubre habit de leur nouvel état. Un spectacle bien différent frappa les yeux après la mort de Vassili, lorsqu'Hélène, sa jeune veuve, tenoit de sa main délicate les rênes du gouvernement, & dictoit des loix de cette même bouche qui parloit un lan-

gage plus touchant, plus propre à son sexe, avec le Kniaz Obolenski, plus connu sous le nom d'Ovtchina.

1534.
fil vita.
Khilkof.

Ce commerce galant étoit l'objet d'un grand scandale pour des hommes qui, ne connoissant encore que les vices grossiers, ne savoient pas être indulgens pour les foiblesses. Les propos outrageans tenus sur la conduite de la Régente, & qui lui furent trop fidèlement rapportés, excitèrent sa vengeance; &, comme il arrive trop souvent, l'amour, qui devoit adoucir les cœurs, la rendit sanguinaire. Elle persécuta plusieurs Boïars qui l'avoient attaquée dans leurs propos indiscrets, & n'épargna pas même Mikhaïl Glinski son oncle. Ce Prince à qui le dernier souverain avoit confié sa veuve & ses fils, crut avoir le droit de reprocher à sa nièce une passion que du moins elle devoit mieux cacher. Ce guerrier, qui avoit passé la plus grande partie de sa vie dans les camps, & dont une longue & dure captivité devoit avoir aigri le caractère, ne ménagea peut-être pas assez les expressions que lui inspira son zèle. Censeur sévère, on voulut qu'il fût sujet coupable. Il fut accusé de porter ses vues ambitieuses jusqu'au trône; la haine de la Régente tint lieu de preuve contre lui, & dicta son arrêt. Il eut les yeux crevés, & fut renfermé dans le monastère de Troïtsa, où il mourut bientôt.

Tsarst.
Knig.

la Russie septentrionale : mais ensuite ~~elles~~ ^{1535.} elles firent en vain le siège de Starodoub, de Tchernigof, de Smolensk. Elles perdirent beaucoup de monde, une partie de leur artillerie & même des officiers généraux, qui tombèrent entre les mains des Russes. Des Voevodes, sortis de Smolensk, de Starodoub, de Novgorod mirent tout à feu & à sang dans différentes parties de la Lithuanie & de la Pologne. Sigismond, irrité de tant de succès malheureux, ne songe qu'à les réparer. Il se dispose à frapper des coups plus décisifs, joint à ses propres armées des troupes étrangères, & fait une seconde fois assiéger Starodoub. Ovtchina s'y'étoit renfermé. Les murailles, long-tems battues par le feu continuel de l'artillerie, ne paroissent pas même endommagées. Formées de grosses poutres entrelacées, qui soutenoient des remparts de terre, elles ne craignoient pas les boulets. Mais les assiégeans parviennent à y mettre le feu. L'incendie se répand en un instant dans toute la ville : les habitans ne peuvent éviter les flammes qu'en se jetant entre les bras des Polonois qui massacrent les vieillards & les gens du bas peuple, & ne daignent conserver & charger de chaînes que ceux dont ils espèrent une rançon. Ovtchina captif, fut bientôt racheté ou échangé ; car on le voit peu de tems après reparoître en Russie.

1535. Pendant que la guerre continuoit, sans
 Tfarit- offrir aucun évènement digne d'être con-
 vennaïa servé dans l'histoire, la Cour du jeune
 Kniga. Ivan étoit en proie à des intrigues, dont
 André, l'oncle du souverain, devint en-
 fin la victime.

Il avoit espéré, à la mort du Grand Prince son frère, obtenir une augmentation d'apanage, & n'avoit reçu de la Régente que de foibles présens & des caresses peut être trompeuses. Mécontent de la Cour, il s'étoit retiré dans son domaine de Staritsa.

Des intrigans persuadèrent à la princesse Régente qu'André vouloit sortir de Russie, pour aller se joindre aux ennemis de l'État, & ils insinuoient en même tems à ce Prince que la Cour vouloit s'emparer de sa personne.

Soit qu'Hélène ne cherchât qu'à l'amuser & à gagner du tems, pour prendre contre lui des mesures plus assurées; soit que les accusations dont on le chargeoit n'eussent pas fait sur elle une forte impression, elle le fit prier de bannir toute défiance, & de mépriser des bruits qui n'avoient aucun fondement. Elle affecta même de continuer avec lui un commerce d'amitié, & le manda enfin à Moskou. Il craignit, sans doute, de se rendre plus suspect par un refus; il obéit. La Régente lui prodigua les caresses en apparence les plus sincères, & n'épargna pas même les

sermens. Elle lui permit bientôt après de retourner dans son apanage , & l'on se sépara avec les marques réciproques d'une entière confiance. 1535.

Cependant ces sermens, ces protestations, ces épanchemens mutuels n'étoient qu'un jeu de Cour : on se haïssoit, on se craignoit de part & d'autre : & les soupçons prenoient chaque jour de nouvelles forces, par la continuation des mêmes intrigues qui les avoient fait naître.

Sur ces entrefaites, les Tatars de Kazan firent quelques mouvemens. La Régente manda le Prince André pour recevoir ses conseils : mais, échappé une fois du piège, il n'osa pas braver encore le danger de paroître à la Cour; il s'excusa sur une maladie, & demanda même un médecin. On lui en envoya un. Il eût été dangereux pour cet homme de faire un rapport contraire au vœu de la Régente : on lui avoit dicté peut-être ce qu'il devoit déclarer à son retour; &, fidèle aux ordres qu'il avoit reçus, il annonça que la maladie du Prince étoit légère, & qu'il ne gardoit le lit que pour éluder les intentions de la Cour. 1537.

Hélène eut soin d'entretenir des espions auprès d'André : manœuvre dangereuse, dont il ne résulte jamais que des rapports ou faux ou envenimés. On en vit alors un exemple. Pendant qu'André envoyoit à la Régente un homme de confiance,

1537. pour entrer avec elle en explication, on vint annoncer à cette princesse qu'il avoit résolu de prendre la fuite dès le lendemain matin.

On croit que cet avis étoit faux, & il causa la perte d'André. La Cour dépêcha des Boïars & des hommes armés pour l'arrêter. Un ami lui fit part du danger qu'il couroit; il prit la fuite & se rendit à Novgorod. Il sentit alors qu'il ne lui restoit quelque espoir de salut, qu'en adoptant les projets qu'on lui avoit supposés; & qu'il falloit devenir rébelle, pour n'être pas puni sur le faux soupçon de rébellion. Il écrivit aux grands, aux Boïars, aux nobles, qu'ils devoient rougir d'obéir à un enfant, qui n'avoit point encore de volonté, & à une femme qui les gouvernoit d'après les caprices de ses amans : qu'il seroit plus glorieux pour eux de le reconnoître, lui, qui avoit reçu de sa naissance des droits au trône, & que son âge rendoit capable de paroître à la tête de la noblesse Russe, soit dans les conseils, soit dans les armées.

Ces lettres ne furent pas sans effets; il trouva des amis à Novgorod, des nobles vinrent se joindre à lui; il se vit à la tête d'un parti : parti foible, trop peu capable de le défendre, & qui fut entraîné dans sa ruine.

La Régente envoya contre lui des troupes sous le commandement d'Ovtchina.

Déjà les deux armées étoient en présence; 1537.
déjà elles étoient rangées en ordre de bataille ; on n'attendoit plus que le signal du combat : un scrupule , déplacé dans de telles circonstances , s'empare du cœur d'André. Après s'être fait un parti, après avoir demandé le rang suprême, il hésite à combattre l'armée du souverain ; il se livre au remords, il négocie, il demande seulement de n'être pas puni avec trop de rigueur, & se contente de la parole d'Ovtchina. Dès qu'il l'a reçue, il quitte son armée, abandonne ses amis qu'il devoit défendre jusqu'à la mort, s'abandonne lui-même & se laisse conduire à Moskou.

Ovtchina y reçoit des reproches, sans doute concertés, sur ce qu'il a promis au malheureux Prince de Staritsa. Tout ce qu'il a fait est désavoué. Les nobles qui s'étoient rendus auprès d'André, ceux qui avoient eu quelque part à sa confiance, sont livrés à de cruelles tortures, déchirés par le knout, mis à mort. On comprit parmi ces malheureux les officiers du Prince, & tous ceux que le devoir avoit approchés de sa personne : ils étoient condamnés sans être entendus, & ceux qu'on soupçonnoit étoient toujours trouvés coupables. André lui-même fut jeté dans une affreuse prison, & n'y vécut que six mois. Le peu de tems que vivoient la plupart des infortunés con-

1537. ————— damnés aux fers, peut nous faire imaginer quelle étoit l'horreur de leurs cachots, à moins que le poison ou des supplices secrets n'avançassent leurs jours.

Hélène ne survécut que peu de mois à sa victoire. Elle mourut le 3 Avril 1538, après quatre ans d'une régence peu fortunée. On a écrit que ses jours furent abrégés par le poison, & que la faction ennemie de cette princesse condamna son malheureux amant à être haché en pièces, en place publique, par la main du bourreau.

Ivan n'avoit encore que sept ans. Il resta entre les mains des ambitieux qui s'étoient emparés de lui, du vivant même de sa mère. Loin de pouvoir leur en imposer ou les punir, cette princesse, qui sembloit gouverner à son gré un vaste empire, gouvernée elle-même & maîtrisée par eux, n'osoit gémir qu'en secret de leurs usurpations. Un Mikhaïl Toutouchkof, & les princes Ivan & Vassili Chouiski, arrachèrent avec audace de ses mains les rênes du gouvernement; pillèrent sa caisse, semblèrent regarder le domaine du souverain comme leur héritage & ne rougirent point de s'y établir & d'en disposer à leur gré. Enhardis par le succès de ces attentats, il se saisirent du Prince lui-même, sous prétexte de le garder, & le traitèrent moins comme un souverain, que comme un

Lettre du
Tfar Ivan
dans
Kourb-
skoi.

pauvre étranger qu'ils daignoient recueillir. Les amis du dernier Prince, ceux de la Régente, étoient punis, par l'exil ou par la mort, du crime d'avoir su plaire à leurs maîtres. Les tyrans & leurs favoris ne daignoient pas cacher leurs dédains à la Régente & à ses fils. Souvent on voyoit Vassili Chouiski, nonchalamment assis sur un banc, le coude & presque tout le corps appuyé sur le lit du dernier souverain, étendre insolemment les jambes & les tenir posées sur les genoux de son Prince.

Dès qu'Ivan entra dans l'âge où l'on commence à faire quelque usage de la raison & à sentir une injure, il voulut secouer le joug humiliant qui lui étoit imposé. Il envoya Vassili Chouiski à Volodimer, sous prétexte d'en imposer aux Tatars. Chouiski obéit, peut-être par orgueil, & pour prouver à son maître qu'il n'avoit pas besoin d'être à la Cour, pour y dominer. Il avoit acheté, des trésors du Prince, une foule de Boïars, dont il se servoit pour l'opprimer plus sûrement; &, en partant, il le remit sous leur garde.

Le premier usage que fit Ivan de sa fausse liberté, fut d'appeler auprès de sa personne, Ivan Belski, parent du traître Semen, mais qui n'avoit pas partagé son crime. Il lui donna toute sa confiance. C'étoit l'offrir en victime à ses tyrans. Aussi Belski est-il arrêté sans que le Prin-

1537. ce soit instruit de cette audace. Chouiski est rappelé par les Boïars qui lui sont vendus & qui lui mandent de hâter son retour. Sur cet avis, il se révolte ouvertement, rassemble autour de lui une foule de traîtres & reçoit leurs sermens de fidélité. Il entre à Moskou; son faste, son cortége, sa fierté semblent annoncer qu'il est le souverain. Il en fait les fonctions, il assemble un conseil, il envoie Belski en exil, sans que le véritable souverain, tenu, pour ainsi dire, aux arrêts par les créatures de l'usurpateur, sache rien de toutes ces démarches audacieuses. Ses amis sont relégués, bannis, assassinés; & il les croit encore près de lui. Mais enfin il en voit arrêter quelques-uns à la porte même de son appartement, & c'est par cet attentat qu'il apprend tout ce qu'on ose contre sa personne.

Le métropolitte étoit sans doute dans les intérêts de Belski, car il partageoit avec lui la haine des favoris du tyran. Ces factions ne respectent pas même le chef de l'église : ils le poursuivent, trois heures avant le jour, jusques dans la chambre à coucher du jeune Prince, l'enlèvent, le maltraitent, l'envoient dans un couvent de Bielozero. C'est dans cette même ville que Belski avoit été transporté par ordre de Chouiski, & qu'il fut peu de tems après égorgé dans la prison.

Tant qu'Ivan ne fut point en âge d'en 1357.
imposer, ce ne fut parmi les grands qu'usurpations, querelles & anarchie. Un jour, en plein conseil, les Boïars prirent dispute dans la chambre, en la présence du souverain. Bientôt à la voix de Chouiski, toute leur fureur se porte contre Vorontsof, qui avoit le malheur d'être aimé du Prince, se jettent sur lui, le frappent, & peu s'en faut qu'il ne soit assassiné. Ivan, pour lui sauver la vie, est obligé de consentir à son éloignement & de le laisser transporter à Kostroma, où lui fut marqué son exil.

Pendant que différentes cabales divi- Tfarst.
Kniga.
soient ainsi toute la noblesse, partagée par les intérêts, par les amitiés, par les haines, on vit toutes les factions s'éteindre, tous les esprits se réunir pour sauver la patrie. Cette réunion passagère, mais glorieuse à la nation, fut due à Sapha-Guérei, Khan de Crimée, qui, gagné par les sollicitations du Roi de Pologne, rompit la paix avec la Russie. Il fut sur-tout séduit par le Prince Semen-Belskof, qui, pour satisfaire sa vengeance, devenu le courtisan assidu de ce Tatar, cherchoit sans cesse à réveiller son ambition par l'espérance d'une conquête facile, & à lui communiquer toute la haine dont lui-même étoit ulcéré. La horde entière est sous les armes : il ne reste que les vieillards & les enfans. La Porte-Ottomane

1541. fournit pour cette expédition des hommes, de la mousqueterie & de l'artillerie. Déjà Belskof se flatte que bientôt sa fureur sera satisfaite, & qu'il va voir les Tatars dominer sur les cendres & les ruines de la Russie.

Mais la Cour fut informée à tems des mesures de Sapha-Guérei. Partout furent adressés les ordres les plus pressans : par tout se signala la plus prompte obéissance, Les villes témoignèrent à l'envi leur zèle, en fournissant des munitions, de l'artillerie, des troupes ; les seigneurs, oubliant leurs haines particulières, ne connurent plus d'ennemis que les Tatars ; le peuple lui-même ne témoigna pas des sentimens moins généreux, moins d'amour pour l'État : c'étoit à qui offriroit son sang pour la patrie.

Le Khan avoit déjà passé les sources de l'Oka : il côtoyoit les bords de ce fleuve & se préparoit à le traverser, lorsqu'un corps avancé de l'armée ennemie se présenta sur l'autre rivage : à chaque instant arrivoient de nouvelles troupes Russes. Les Tatars, qui s'attendoient à ravager un pays sans défense, & qui avoient déjà calculé le butin, tremblèrent de ne pouvoir se défendre eux-mêmes. Ils se disoient mutuellement qu'ils n'avoient jamais vu une armée si nombreuse, & la terreur la multiplioit à leurs yeux. Sapha-Guérei faisoit les plus fan-

glans reproches à ce Belskoï, qui l'avoit 1541.
 trompé, & qui l'avoit engagé dans une
 entreprise téméraire. Cependant de nou-
 velles troupes Russes arrivent encore pen-
 dant la nuit : Sapha voit avec le jour nais-
 sant cet appareil formidable ; il ordonne
 la retraite ou plutôt il prend la fuite. Ses
 Tatars jettent leurs provisions, leurs
 armes, abandonnent leurs chevaux fati-
 gués, brisent leurs chariots, se ruinent
 eux-mêmes pour fuir avec plus de célé-
 rité, pour embarrasser le chemin de l'en-
 nemi qui vole à leur poursuite ; & tou-
 jours agités par la crainte, & sans oser
 prendre aucun repos, ils gagnent avec
 peine les bords du Don, le passent à la
 nage, & laissent ce fleuve entre eux & la
 Russie qui les poursuit.

Mais à peine les courtisans cessoient
 de craindre pour l'État, qu'ils reprenoient
 les uns contre les autres leurs jalousies,
 leurs haines, leurs projets de vengeance.
 Après la retraite de l'ennemi, qu'on avoit
 cru d'abord si redoutable, les intrigues
 de Cour recommencèrent, les factions
 devinrent plus nombreuses, plus enve-
 nimées, plus actives ; le joug que por-
 toit le Prince, plus pesant, & l'insolence
 de ses oppresseurs, plus effrénée. C'est
 en effet après la vaine expédition de Sa-
 pha-Guérei, que Belskoï, Vorontsof &
 tant d'autres furent immolés à la haine
 de quelques ambitieux.

1541. Mais Ivan ne pouvoit être long-tems retenu dans l'esclavage. Le malheur, que ses tyrans lui firent connoître, abrégé pour lui le terme ordinaire de l'enfance : à peine parvenu à sa quatorzième année, il s'indigna de leur audace, sentit sa puissance & son courage, & se crut assez fort pour les punir. Il dit qu'il veut régner, il annonce qu'il est le maître ; & tout tremble devant lui : ce Chouiski, si redoutable tant qu'on daigna le craindre, est arrêté, condamné à mort, exécuté. Ses partisans éprouvent le même sort, ou du moins ils sont jetés dans des prisons ou dispersés dans des exils : le Prince est vengé, & il ne reste plus rien de cette ligue si redoutable, qui sembloit devoir renverser le trône & l'empire lui-même. L'extrême rigueur prend la place de l'impunité, & la soumission craintive succède à l'orgueil menaçant. Un certain Boutourlin, pour avoir tenu des propos insolens, a la langue arrachée : les grands s'inclinent sous la main qui les menace, & commencent à connoître l'obéissance. Mais Ivan, forcé dans un âge si tendre d'exercer la vengeance & d'imprimer la terreur, en contracta une dureté de caractère qu'il ne perdit jamais. Aussi la postérité, en rendant justice à ses talens & même à ses vertus, le compte parmi le petit nombre des grands hommes ; & en même tems, frémissant de ses cruau-

tés, elle lui donne le titre odieux de tyran. 1541.

Sa vivacité étoit incapable de recevoir aucun frein, & sa colère étoit celle d'un animal féroce : accoutumé à tout voir trembler devant lui, il se livroit à toutes ses passions, à tous ses caprices, à tous ses mouvemens instantanés. Il faut attribuer en partie ces vices aux mauvaises liaisons qu'il contracta dans sa jeunesse. Plus il avoit été gêné dans ses premières années, plus il trouva de charmes dans la liberté. Dès qu'il l'eut recouvrée, il se hâta d'en jouir : ce plaisir de se sentir libre, trop exalté dans son ame impétueuse, étoit une sorte de fièvre. Il crut qu'il ne seroit jamais libre assez ; il voulut l'être jusqu'à la licence, & s'indigna contre les gênes que les convenances, le devoir, l'humanité, imposent aux hommes les plus puissans : il choisit pour amis de jeunes hommes indisciplinés, aussi vifs, aussi violens que lui ; avec ces compagnons insensés, il couroit à cheval les rues, les places, les marchés, insultoit, maltraitoit, voloit les hommes & les femmes qu'il rencontroit, les assassinoit quelquefois, & les habitans de Moskou trembloient, exposés à une troupe de brigands qui ne craignoient pas le glaive des loix.

Kniaz
Kourb.
skoi.

Le mal alla plus loin encore. Ses indignes favoris le rendoient le ministre de leurs haines, & ce fut plus souvent pour

1541. ~~_____~~ fatisfaire leurs fureurs que pour fa propre vengeance , qu'il maſſacra des hommes du premier rang & même des Princes de ſa maiſon.

Tſarſt. On n'oſoit prévoir à quel excès ſe por-
Kniga. teroit le jeune Prince , lorsqu'en 1547 ,
1547. à l'âge de ſeize ans , il ſe fit couronner ſolemnellement par le métropolit , & prit en même tems le titre de Tſar , que , juſqu'à lui , aucun ſouverain de Ruſſie n'avoit porté , du moins conſtamment. Ce fut peut-être pour ſoutenir ce titre , qu'il prit la couronne qu'on croyoit avoir appartenu autrefois à Conſtantin Monomaque , Empereur de Conſtantinople. Le premier Ivan Vaſſiliévitch , pour aſſurer le trône à ſon petit-fils Dmitri , avoit fait couronner ce jeune Prince , qui cependant ne régna pas : & c'eſt la première fois que les chroniques parlent de la cérémonie du couronnement. Mais les anciens ſouverains ſe contentoient du titre de Grands Princes ; Ivan crut qu'il falloit un appareil nouveau , plus impoſant , plus auguſte , pour une nouvelle dignité.

3 Février. Il épouſa en même tems Naſtaſſia ou Anaſtaſie , fille de Roman Iouriévitch , & nièce de cet Iakof Zakhariévitch que nous avons vu Nameſtnik de Novgorod. Cette princeſſe , aimable , douce & ſpirituelle , fut prendre un heureux aſcendant ſur l'eſprit de ſon époux : elle lui apprit à diriger ſa vivacité naturelle vers

des objets utiles , lui inspira le dégoût de ses premières liaisons , & lui fit remplacer , par des hommes sages , les indignes compagnons de ses plaisirs féroces. Alors, entouré de conseillers prudens & de guerriers valeureux , prêts à servir sa gloire & à défendre sa puissance , il reçut leurs avis , & parut digne de leur commander , parce que ses ordres souverains étoient dirigés par leur sagesse. L'équité de ses jugemens le faisoit révéler de ses sujets ; son affabilité le faisoit chérir. Le riche & le pauvre avoient auprès de lui le même accès. Les talens , les vertus , ne restèrent plus ensevelis dans l'obscurité : appelés dans le palais , ils firent l'ornement du trône qu'ils environnoient. Ce n'étoit plus la flatterie , ce n'étoit plus l'art d'amuser un prince dissipé , qui conduisoient aux honneurs : les dignités , la fortune , alloient au devant du mérite , & les bouffons , les flatteurs , furent chassés d'une Cour où les travaux qu'exige le bonheur du peuple ne laissoient plus le tems de les écouter.

Kn.
Kourbs
skoi.

Mais toute la fermeté , tous les talens d'un grand homme ne suffisoient pas ; il faut le secours du tems pour établir dans un pays cette police qui fait la sûreté des citoyens. Nous allons voir une preuve de cette vérité dans une émeute populaire , dont une famille illustre fut la victime.

Toutes les boutiques de Moskou

————— étoient réunies dans une même enceinte ;
1547. comme elles le font encore dans toutes
les villes de la Russie : c'est un usage asia-
tique , comme l'étoient presque tous les
anciens usages Russes. Peu de tems après
Tfarst. le mariage du Tfar , le feu prit au quartier
Knig. des boutiques ; elles furent consumées
avec toutes les marchandises , & le feu
gagna un grand nombre d'autres édifices.
On étoit encore plongé dans la douleur
qui suivit ce désastre , lorsqu'un autre
incendie , beaucoup plus destructeur ,
réduisit en cendres le palais du souve-
rain , & presque toute la ville : près de
deux mille hommes périrent , & tous les
citoyens eurent à pleurer ou des parens,
ou des amis , ou leur fortune devenue la
proie des flammes.

L'incendie avoit été funeste ; les suites
en furent atroces & en même tems ridi-
cules. La famille des Glinski étoit chérie
du Tfar ; elle devoit donc exciter l'envie
& la haine. Des ennemis de cette famille
répandirent le bruit que l'incendie , qui
étoit à peine éteint , ne devoit pas être
attribué à des causes naturelles ; qu'il
étoit l'effet d'un art diabolique ; & que
la magie seule pouvoit opérer tant de
maux. Aussi-tôt tout le monde répéta que
Moskou n'avoit brûlé que par les enchan-
temens de quelques forciers. Des grands ,
des prêtres , & sur-tout l'aumônier du
Prince, appuyèrent ce bruit insensé. Quel-

ques-uns d'entr'eux étoient des imbécil-
les, les autres étoient des monstres.

1547.

Les Ordres de l'État s'assembloient sur la place : on se demande mutuellement quel peut l'auteur de l'incendie : le clergé avoit à se plaindre de quelques violences de la part des Glinski, qui peut-être abusoient de leur faveur. Quelques ecclésiastiques élèvent la voix : ils racontent que la princesse Anne Glinski se mêloit de sortilège avec ses enfans & ses domestiques ; qu'elle avoit arraché le cœur d'un homme, l'avoit plongé dans l'eau avec des cérémonies magiques, & qu'après avoir accompli son œuvre infernale, elle s'étoit promenée dans la ville & avoit jeté de côté & d'autre de cette eau enchantée sur la plupart des maisons. Voilà quelle avoit été, suivant eux, la cause de l'incendie ; & tel est le caractère du peuple, qu'elle devoit être crue plus aisément que si elle eût été moins absurde.

Pendant que, sur la place de Moskou, il se formoit contre la princesse Anne une accusation si ridicule, elle étoit tranquillement à Kief avec l'un de ses fils : l'autre se présente malheureusement sur la place. Il veut se justifier, ne peut se faire entendre, & se réfugie dans une église. La justice respecte des asyles, il n'en est point de sacré pour la fureur : les Boïars poursuivent Glinski & le massacrent au pied de l'autel. Son sang ne peut encore



1547. les satisfaire : ses amis, ses domestiques, les hommes qu'il a connus, & bien d'autres qu'il ne connoissoit pas, sont punis avec lui, parce qu'un prêtre, stupide ou méchant, ose leur prêter un crime imaginaire, & dont ils étoient assez lavés par l'impossibilité même de le commettre. Leurs biens furent livrés au pillage, & leur mémoire, à l'horreur de la multitude.

Deux jours après, le clergé eut l'audace d'aller trouver le Tzar, de lui reprocher la protection qu'il accordoit aux Glinski, de le prier ou plutôt de lui ordonner de lui livrer Anne & celui de ses fils qui vivoit encore. Ivan, qui avoit déjà fait un usage terrible de sa puissance, ne la connoissoit pas encore toute entière : il crut n'avoir pas assez de force pour protéger une famille qui avoit tant d'ennemis : elle fut obligée de fuir & de se disperser.

C'est peut-être la seule fois qu'on puisse accuser Ivan de foiblesse depuis qu'il a pris lui-même les rênes de l'État. Fier du sentiment de sa force, il la fera bientôt éprouver aux anciens oppresseurs de la Russie. Les factions qui régnoient sans cesse à Kazan lui inspirèrent l'envie d'en profiter pour soumettre entièrement cette puissance. Chaque jour quelques partis nouveaux, malheureux eux-mêmes en préparant le malheur de leur patrie, venoient implorer son secours, offroient leurs bras à ses chaînes, & l'invitoient à

entrer dans une carrière où le pouffoit
déjà son ambition.

1547.

Dès le commencement du règne d'Ivan, & pendant que sa mère vivoit encore, des seigneurs Tatars, mécontents du gouvernement de Sapha - Guérei, étoient venus implorer la Cour de Russie contre leur souverain. Ils y sollicitèrent en même tems le pardon de Chikh-Alei. Nous avons vu le dernier Vassili augmenter les domaines de ce Prince Tatar, pour le consoler du trône de Kazan que ses cruautés lui avoient fait perdre. Mais Chikh-Alei n'avoit pas joui long-tems de ces nouveaux bienfaits. Vassili l'avoit fait renfermer à Bielozero, pour le punir de son ingratitude & de quelques mouvemens séditieux qu'il avoit excités, jaloux des bons traitemens qu'En-Alei, son frère recevoit de la Russie.

La Régente crut que la politique lui ordonnoit de rendre la liberté à Chikh-Alei; les droits de ce Prince au trône de Kazan, qu'il avoit déjà possédé, ne pourroient manquer d'inspirer quelque inquiétude à Sapha - Guérei, lorsqu'il verroit ce rival soutenu de la faveur d'une Cour puissante.

Chikh-Alei, tiré de sa prison, vint à Moskou & se présenta au Prince & à sa mère. Il se prosterna devant eux, frappa la terre de son front, demanda pardon de sa faute à genoux, avec des expres-

1547. sions plus convenables à un esclave qui reçoit sa grace, qu'à un souverain qui peut avouer noblement ses fautes & les réparer, mais qui ne doit jamais s'avilir. On ne peut reconnoître, au discours humble & rampant du Tatar détrôné, la fierté des anciens vainqueurs de la Russie & des enfans de Tchinguï. On voit que l'instant approche où ces conquérans superbes, déformais humbles & dégradés, doivent recevoir des fers.

Mais un tems de minorité, pendant lequel la Russie languissoit elle-même, rongée par un maladie intérieure, n'étoit pas propre à faire de grandes entreprises au dehors. Aussi ne voit-on pas que la Régente, après avoir détaché les fers de Chikh-Alei, ait formé aucun dessein contre Kazan : mais du moins la Cour eut soin d'encourager, de soutenir, d'exciter, d'accueillir les Tatars mécontents du gouvernement de Sapha-Guérei ; on s'attaquoit, on se réconcilioit, on essayoit mutuellement ses forces. Aux hostilités succédoient les négociations, aux négociations les hostilités. On faisoit la paix en conservant toutes les fureurs de la haine, & se promettant le plaisir de la vengeance.

Quand Ivan gouverna par lui-même, il ne tarda pas à reconnoître que la Russie ne pouvoit s'élever que sur les ruines de la domination Tatare. Mais, pour l'anéantir,

néantir, il falloit lui opposer des troupes mieux armées, mieux disciplinées, que ne l'étoient celles des Tatars & que ne l'avaient été jusques-là celles des Russes. On n'avoit point encore connu en Russie de troupes réglées. C'étoient les nobles qui étoient obligés de servir. Les principaux d'entr'eux faisoient, sous le nom de Voévodes, les fonctions d'officiers généraux, ou bien ils étoient *Golovy*, chefs, ce qui répondoit au rang de colonels. Les autres faisoient le service de simples soldats. Les plus riches servoient à leurs frais, les autres recevoient une foible paie en argent, & des fiefs nommés *pomestie*. On mettoit dans les derniers rangs de la noblesse les *Dvoriane Gorodskie* ou nobles de ville, & les *Diéti Boïarskie*, les enfans boïars, ainsi nommés, parce qu'ils servoient en campagne sous les ordres des Boïars, comme les fils reçoivent les ordres de leurs pères. Leur rang étoit inférieur à celui de la petite noblesse. Les possesseurs des fiefs étoient suivis de leurs payfans mal vêtus, mal armés, privés de toute discipline. Chaque noble étoit obligé d'amener avec lui un nombre d'hommes de pied & de cavaliers proportionné à sa fortune en fonds de terre. Les cultivateurs, les habitans des villes & sur-tout les marchands, ne servoient que dans les grandes extrémités. Mais, quand l'Etat étoit menacé

1547.

Mullr.
Hist. Si-
birskaja.

~~1547.~~ d'un danger éminent, ils prenoient les
1547. armes, & l'église même fournissoit des
hommes & des chevaux.

1545. C'étoit le Voévode ou gouverneur de
chaque ville, qui levoit les troupes qu'elle
devoit fournir. Elles étoient composées
de gens qui n'étoient pas engagés, qui
exerçoient différentes professions & ne
pouvoient rester long-tems sous le dra-
peau. Tous ces hommes, rassemblés à la
hâte, étoient armés à leur volonté: ils ne
savoient que se battre, & n'avoient au-
cune connoissance de l'art militaire.

On sent assez tous les défauts que de-
voit avoir une telle milice: Ivan les recon-
nut & voulut les corriger. Dans ce des-
sein, il établit la milice des *Strelets*, que
nous appellerons Strélits, pour nous
soumettre à l'empire de l'usage. Il les fit
exercer, les soumit à la discipline mili-
taire, & les arma de fusils. L'arc avoit
été jusques là presque la seule arme des
Russes. Une portion de ce nouveau corps
étoit attachée à la garde du Prince; le res-
te servoit dans les armées. Au lieu de ces
anciennes bandes rassemblées à la hâte
pour combattre, sans connoître la guer-
re, & qui attendoient avec impatience
le moment de se disperser, la Russie eut
pour la première fois des soldats toujours
sous les armes, toujours prêts à combat-
tre au moindre signal du souverain.

A peu près dans le même tems, les différentes factions qui divisoient le royaume de Kazan, se réunirent contre leur Khan Sapha - Guérei. Il fut chassé, & se réfugia au delà de l'laïk, auprès d'Ioussoup, Prince Tatar de la horde des Nogais, dont il épousa la fille, que les uns nomment Sumbek & les autres Souïoun-Bouk. Fortifié des secours de son beau-père, il espéra remonter sur le trône dont il avoit été renversé : mais il fit inutilement le siège de Kazan, & fut obligé de se retirer.

Alors les Kazanois, qui n'avoient point de souverain, réclamèrent la protection du Tsar, & lui redemandèrent Chikh-Alei. Étoient-ils de bonne foi, ou vouloient-ils seulement se faire livrer un Prince qui leur étoit odieux & par ses anciennes cruautés, & parce que la Russie s'en servoit contr'eux comme d'un épouvantail ? C'est ce qu'il seroit difficile de décider. Mais on voit du moins qu'ils ne furent pas plutôt instruits de l'approche de Chikh-Alei, qu'ils se disposèrent à le trahir. Ils s'armèrent de cottes de mailles par dessous leurs habits, allèrent à sa rencontre & l'accompagnèrent avec honneur jusqu'à ce qu'il fut dans la ville ; alors il se saisirent de cent Mourzas qu'il avoit amenés avec lui, & les jetèrent dans des prisons. Il avoit aussi tiré de son domaine de Kassimof trois mille de ses

1546. Tatars, qui furent enveloppés dans la campagne & massacrés impitoyablement.

Ivan avoit fait escorter Chikh-Alei par deux Voévodes ; mais ils n'avoient pas avec eux assez de troupes pour résister aux forces des Kazanois ; ils retournèrent rendre compte à leur maître des malheurs du Khan de Kassimof, qu'ils avoient laissé à Kazan bien plutôt comme prisonnier que comme souverain. Il passa six mois entiers, chaque jour en danger de perdre la vie, lâchement occupé du soin de la conserver, forcé de dissimuler jusqu'à ses craintes, & de caresser des sujets qui lui donnoient des fers. Accoutumé dès long-tems à la souplesse & à l'humiliation, il faisoit son étude du moyen de les adoucir. Ce n'étoit que festins qu'il leur donnoit, que présens dont il les accabloit ; &, par ses bienfaits intéressés, il se flattoit de dissiper leurs justes préventions : mais ils avoient appris à connoître Chikh-Alei ; pénétroient aisément les motifs de sa conduite & savoient que, sous une bienveillance affectée, il cachoit une haine irréconciliable. Aussi, loin d'être reconnoissans de ses fausses bontés, ils ne faisoient que mépriser d'avantage la pusillanimité qui le faisoit ramper devant eux. Souvent ils vouloient à sa table de la vaisselle d'or ou d'argent, pour provoquer sa colère & l'engager à leur faire quelque outrage qui leur offriroit le pré-

texte de satisfaire leur ressentiment & d'autoriser leur vengeance.

1545.

Désespérant de les asservir, ou du moins de les apaiser, il ne songea plus qu'aux moyens de recouvrer la liberté. Il saisit enfin l'occasion d'une grande fête pour donner un repas somptueux auquel il invita les princes, les Mourzas & les principaux marchands; il fit dresser dans la cour de son palais & sur les places des tables bien servies pour le peuple. Les liqueurs fortes ne furent point épargnées. Les principaux de la nation retournèrent chez eux, plongés dans l'ivresse, & les rues étoient jonchées d'une populace que la débauche avoit privée de sentiment. Il ne restoit personne pour faire la garde autour du palais ni aux portes de la ville. Chikh-Alei sortit pendant la nuit, n'emmenant que quelques Mourzas, du nombre, sans doute, de ceux qui étoient venus avec lui de Kassimof. Il se passa trois jours avant que les Kazanois s'aperçussent de son évasion. Ils battirent jusqu'à la mort un nommé Tchoura, qui avoit secondé sa fuite, & rappelèrent encore Sapha-Guérey.

Le Tfar n'attendit que la saison favorable pour punir les Kazanois de leur trahison. Dès que la fonte des neiges & des glaces permit d'entrer en campagne, il envoya un grand nombre de troupes légères armées de piques, & quelques compagnies de Strélits faire le ravage dans le

1547.

Royaume de Kazan. Cette soldatesque, chargée plutôt d'exercer le brigandage que de faire la guerre, ne s'acquitta que trop bien de sa commission. Les plaines qu'habitoient les Tchérémisses furent couvertes des cadavres de ces malheureux : Sapha - Guéri lui-même, surpris dans une partie de chasse, fut sur le point de perdre la liberté : trois mille hommes qui l'accompagnoient furent taillés en pièces; les tentes, les provisions, sa caisse, tombèrent au pouvoir des Russes, & il eut bien de la peine à se jeter dans la ville, suivi seulement de dix hommes.

Aussi tôt il commande vingt mille hommes pour chasser l'ennemi du royaume. Les Russes, instruits de ce projet, se tiennent dans des lieux couverts. Les Kazanois s'épuisent pendant trois jours à les chercher. Enfin, accablés de chaleur, épuisés de fatigue, il abandonnent leurs chevaux dans les pâturages, jettent leurs armes, & se livrent tranquillement au sommeil. C'est ce que les Russes attendoient, ils sortent de leur embuscade, en poussant des cris affreux, se jettent avec impétuosité sur les Tatars, en tuent dix-sept mille sur la place & font deux mille prisonniers. Le reste se dispersa dans les forêts.

Les Kazanois vengèrent le sang par le sang, & le brigandage par les flammes 1550. & la dévastation. Les choses étoient en

cet état lors de la mort de Sapha - Guéri, qui périt de la suite d'une chute. Il laissa 1550. la régence à Sumbek, la plus jeune & la plus chérie de ses femmes, jusqu'à la majorité du fils qu'il avoit eu d'elle, & qui étoit encore dans sa première année. Ce jeune Prince se nommoit Outémich Guéri.

Le Tſar crut pouvoir aisément soumettre un Empire gouverné par une femme sous le nom d'un enfant, & voulut commander lui-même son armée, persuadé qu'il la conduisoit à la victoire. Les événemens ne répondirent point à ses espérances. L'hiver étoit rigoureux, une neige épaisse couvroit la terre : l'armée diminua considérablement, détruite par le froid & par la fatigue. Cependant elle paroissoit encore formidable lorsqu'elle parut devant Kazan. Pendant trois mois entiers on donna chaque jour l'assaut & l'on fut chaque jour repoussé : on ne cessoit de battre les murailles avec de gros canons, inutiles par l'énormité même de leur masse, & qu'on ne savoit pas manœuvrer; ils ne firent aucun effet. Enfin le dégel survint, il fut impossible de combattre & d'établir des batteries, & il fallut consentir à lever le siège.

Mais cette expédition, si peu brillante, ne fut cependant pas inutile. Le Tſar, à son retour, aperçut, à cinq lieues de Kazan, à l'embouchure de la Sviaga, une

1550. montagne escarpée qui sembloit fortifiée par la nature. Il résolut d'y bâtir une ville qui domineroit Kazan, & en faciliteroit la conquête.

De retour à Moskou, il fit part à Chikh-Alei de son dessein, & lui en confia l'exécution. Aussi tôt on se met à l'ouvrage; les arbres sont coupés, taillés, équarris, & il ne faut plus, pour construire une ville, que joindre ces différentes pièces préparées les unes pour les autres; à peu près comme on nous fait des armoires qui se montent & se démontent à notre gré. Ces travaux terminés, Chikh-Alei **1551.** fit charger sur de grandes barques les pièces qui alloient devenir une citadelle, & s'embarque sur le Volga avec une armée considérable qui devoit protéger les travailleurs. A la faveur d'un épais brouillard, il arrive jusqu'au pied de la montagne, sans être apperçu, s'en empare & ne craint plus d'y être inquiété. On travaille sans relâche à rapporter, rapprocher, unir les morceaux de la ville qu'on vient de débarquer. Elle fut élevée dans l'espace d'un mois. On l'appela Svajsk, du nom de la Sviaga qui mouille le pied de la montagne. Elle étoit grande. On y voyoit une église principale, six églises inférieures & un Monastère. Des seigneurs de Moskou, des marchands & des hommes de différentes conditions, y élevèrent des maisons à leurs frais. Il n'y avoit que

trois jours qu'elle étoit construite , & déjà les Chefs des Tchérémisses montagnards y vinrent apporter leurs tributs & reconnoître la domination du Tsar. On fit le dénombrement de ces Tchérémisses & il se trouva , dit - on , quarante mille hommes capables de porter les armes. 1551.

Cette ville , construite si près de Kazan , y répandit la consternation : l'alarme étoit encore plus forte parmi les habitans des campagnes ; ils venoient en foule chercher un asyle dans les murs de la capitale , & y portoient la terreur dont eux-mêmes étoient frappés. Mais rien ne pouvoit ébranler le courage de la régente. Un fils du Khan de Crimée , Oulou-Kochak , amant de cette princesse , partageoit avec elle les travaux du gouvernement. Elle fit augmenter les fortifications , donna ses ordres pour la levée d'une armée , & , consultant moins ses ressources que sa grande ame , elle ne perdit point l'espérance de chasser les Russes de Svajsk & de toute l'étendue de ses États : mais les Kazanois , qui , peut-être , s'exagéroient leur foiblesse , refusoient d'obéir , & leur lâcheté les rendit audacieux contre le souverain. Oulou-Kochak leur devint odieux , peut-être parce qu'il voulut exciter leur courage : désespérant de vaincre l'inflexibilité de la nation & de servir un peuple qui s'abandonnoit lui

1551. même; ne pouvant rester plus long-tems à Kazan sans risquer de voir s'élever contre lui même une émeute populaire , & de mourir victime de ceux qu'il étoit venu sauver, il partit avec les Tatars qui lui appartenoient. Mais sa retraite ne satisfait point la haine des Kazanois; ils en donnent avis à Chikh - Alei qui le fait poursuivre à l'instant. On l'atteint entre le Don & le Volga, on lui tue cinq mille hommes & lui-même est pris avec son frère, sa femme, deux enfans en bas âge, & trois cents hommes des plus considérables de la nation. Ils sont envoyés à Moskou ou chargés de fers, le Tsar leur ordonne d'embrasser le Christianisme; &, sur leur refus, ils sont punis ds mort en place publique comme de vils criminels; la femme & les enfans du Prince furent baptisés & placés à la Cour.

A peine Oulou Kochak étoit-il sorti de Kazan, que les grands allèrent importuner la princesse de leur craintes, & lui conseillèrent de faire offrir à Chikh - Alei de partager sa couche & le trône. Elle résista long-tems : mais comment lutter avec avantage contre la volonté opiniâtre de tout un peuple ? Elle parut se rendre enfin : ses offres furent acceptées par Chikh - Alei, la paix fut conclue, & l'on n'attendoit plus que le jour qui uniroit les destinées du lâche Chikh - Alei & de la courageuse Sumbek,

- Cette princesse faisoit briller aux dehors une joie qu'elle étoit bien loin de ressentir; elle envoya à Chikh-Alei des rafraîchissemens. Il n'étoit pas sans défiance & refusa d'en goûter avant d'en avoir jeté à un chien qui mourut presque aussitôt. On dit qu'entre les présens magnifiques qu'elle lui fit offrir, il y avoit une chemise travaillée de sa main, & qu'un criminel, condamné à mort, que le Prince en fit revêtir, expira dans d'affreuses convulsions. Les chroniques de Kazan ont-ils copié la fable de Médée? Quoi qu'il en soit, les députés désavouèrent au nom des grands & du peuple l'attentat de Sumbek, & déclarèrent qu'ils l'abandonnoient à la vengeance du Prince. Il fit entrer dans la ville trente-un mille hommes qui investirent le palais: la régente & son fils furent envoyés à Moskou. On ignore le sort de la mère; mais on fait qu'après la prise de Kazan, le jeune Prince fut baptisé sous le nom d'Alexandre.

Dès que Chikh-Alei eut fait enlever Sumbek de Kazan, il y entra lui-même & eut soin d'y mener avec lui un Voévo-de Russe, vingt-deux mille de ses Tatars & cinq mille Strélits. Cette précaution dut faire connoître sa défiance à ses nouveaux sujets & leur faire pressentir la pesanteur du joug qu'il leur alloit imposer. Il mit à toutes les portes de la ville des sentinelles

1551. choisies dans ses propres troupes, il ordonna que les clefs de la place fussent déposées chez le Voévode; mille Strélits faisoient pendant le jour la garde dans son palais, & trois mille pendant la nuit. Aucun Kazanois n'étoit appelé au conseil : privés de toute considération, traités dans leur propres murailles comme des étrangers suspects, écartés de tous les emplois, ils les voyoient accorder aux anciens sujets de leur Khan. Sur le moindre soupçon, ils étoient condamnés à mort, soit en public, soit en secret; les satellites du Prince, à son premier signal, mettoient en pièces ceux qui osoient lui résister, ceux mêmes, dont le seul crime étoit de lui déplaire; & il sembloit que le farouche souverain eût formé le dessein d'exterminer en détail tous ses sujets.

Une conspiration fut la suite de tant d'excès : elle fut découverte, & Chikh-Alei ne savoit pas pardonner. Plus de deux mille hommes, convaincus ou soupçonnés d'avoir trempé dans le complot, furent punis de mort, leurs biens furent ou confisqués ou livrés au pillage.

Il y avoit alors à Moskou un Prince Kazanois, nommé Tchapkoun, qui depuis cinq ans s'étoit mis au service du Tsar, dont il avoit su engager l'estime. Informé de ce qui se passoit dans sa patrie, il crut les circonstances favorables à l'ambition secrète qu'il dévorait; &, d'au-

tant plus attentif à mériter la confiance d'Ivan, qu'il se préparoit à le trahir, il 1551. obtint la permission d'aller prendre à Kazan ses enfans & sa femme, & recueillir la fortune qu'il y avoit laissée.

Dès qu'il fut arrivé, il se mit à la tête d'une nouvelle conspiration. La trame des conjurés fut adroite, bien instruits de l'extrême sévérité du Tsar & de son caractère soupçonneux, ils convinrent d'accuser Chikh-Alei de trahison envers ce Prince. Plusieurs Russes entrèrent dans la complot & s'engagèrent à servir de témoins; ils allèrent à Svajsk trouver les Voévodes, revêtirent de circonstances assez vraisemblables les accusations qu'ils formèrent contre le Khan, & ajoutèrent que, si leurs dépositions ne paroissent pas assez dignes de foi, on pourroit les faire confirmer par le témoignage de Tchapkoun lui-même, dont le zèle pour le service du Tsar étoit assez connu.

Chikh-Alei n'avoit d'amis ni parmi les Russes ni parmi les Tatars: les Voévodes, qui le haïssoient, n'eurent pas besoin de plus amples informations pour le croire coupable. Ils écrivirent au Tsar qui n'eut pas meilleure idée de son innocence, & lui manda de se rendre au plutôt à Moskou avec le Voévode & toute son armée.

A la réception de cet ordre sévère, le Khan soupçonna d'où partoît le coup, &

1551. peut-être parvint il à découvrir quelques circonstances du complot. Mais il dissimula ses sentimens, affecta de confier aux principaux de la ville son prochain départ, feignit de rechercher leur amitié, & les traita dans son palais pendant quatre jours : le cinquième, il leur proposa de l'accompagner jusqu'à Sviajsk. Ils y consentirent, & Tchapkoun fut le seul homme considérable qui resta dans la ville. Chikh - Alei étoit encore le maître de la plus grande partie des troupes. Dès qu'il fut entré dans Sviajsk, il en fit fermer les portes, fit arrêter tous les Kazanois qui l'avoient suivi au nombre de cinq cents, en envoya quatre-vingt-dix chargés de fers à Moskou, espérant les y faire servir à sa justification, & fit trancher la tête aux autres. Tels furent les cruels adieux qu'il fit à Kazan, où il avoit régné trois fois, & où il s'étoit rendu chaque fois plus odieux.

Le Prince Pètré - Chousiki, & cinq autres Voévodes, devoient, suivant l'ordre du Tzar, prendre l'administration de Kazan & y conduire la moitié des troupes. Ils mirent trop de lenteur dans l'exécution de leurs ordres, & se contentèrent d'envoyer devant eux trois mil hommes avec la caisse & les munitions, se proposant de partir eux-mêmes le lendemain avec le reste des troupes.

Cependant les Kazanois avoient appris

le sort de leurs compatriotes : Tchapkoun souffla sa fureur & le desir de la vengeance dans l'ame de tous les habitans, fit élire de nouveaux chefs, rétablit partout le bon ordre, fit abjurer hautement au peuple la domination du Tzar. Alors on vit arriver les trois mille hommes expédiés par les Voévodes : ils étoient en trop petit nombre pour n'être pas reçus ; les portes leur furent ouvertes, on leur fit le meilleur accueil, & on leur distribua différens quartiers : mais, quand il furent ainsi dispersés, ils se virent chargés de chaînes, & les tortures, les supplices recherchés, la plus affreuse mort succédèrent aux caresses perfides qu'ils avoient reçues.

Le lendemain, les Voévodes sortirent de Svajsk, & se mirent en marche avec l'armée comme ils en étoient convenus : ils furent surpris de ne voir personne venir au devant d'eux. Cependant ils avancèrent. Quand ils furent arrivés aux portes de Kazan, ils les trouvèrent fermées, & virent, sur les remparts, tout le peuple rassemblé, vomissant contre eux les injures les plus atroces, que Chikh-Alei leur avoit trop méritées. Ils restèrent quatre heures sous les murs à recevoir ces outrages : enfin ils reconnurent qu'il leur étoit impossible d'attaquer la ville, & furent obligés de retourner sur leurs pas. Ils craignoient d'être sévèrement punis par le

1551. Tfar; mais ils eurent le bonheur d'obtenir leur pardon. Non - seulement le Prince reçut la justification de Chikh-Alei; mais il le recompensa magnifiquement de sa fidélité, & le renvoya à Kassimof, avec ordre de se tenir prêt à une nouvelle expédition contre Kazan.

Si, comme on le croit, Tchapkoun avoit espéré par ses intrigues parvenir à la dignité de Khan, ses espérances furent déçues: Chikh-Alei ne fut pas plutôt descendu du trône, que les Kazanois l'envoyèrent offrir au fils de Kazim-Sultan, souverain d'Astrakhan. Ce jeune Prince se nommoit Jédiguer; il amena avec lui dix mille de ses Tatars.

1552. Il ne devoit pas jouir long-tems de sa puissance: Ivan se préparoit à la détruire. Il confia le gouvernement à la princesse son épouse, & se mit en campagne le 17 Juin 1552. Le nombre & le bon état de ses troupes lui promettoient un heureux succès. Le Khan de Crimée voulut faire une diversion en faveur d'Iédiguer: il parvint même jusqu'à Toula: mais, dès qu'il apprit que les Russes s'avançoient contre lui, il prit la fuite, fut poursuivi, & perdit beaucoup de monde dans sa retraite. L'armée Russe reprit sa route du côté de Kazan; elle eut beaucoup à souffrir, & l'on manqua même de pain: mais, dès qu'on fut arrivé à Svajsk, on y retrouva toute l'abondance qu'on pouvoit alors

connoître même dans la capitale. L'artillerie fut transportée par le Volga.

La ville de Kazan, bâtie sur une montagne dont le pied est arrosé par la Kazanka, est entourée d'une vaste prairie où le Tsar développa son armée. Le Khan étoit renfermé dans la ville avec trente mille hommes de troupes choisies. Les Russes incommodés par le feu des remparts, pendant qu'ils faisoient leur approche, furent en même tems harcelés par les Tchérémisses qui sortirent à l'improviste de l'épaisseur d'une forêt. Cependant ils parvinrent à former leurs retranchemens.

Iédiguer avoit eu l'habileté de loger dans un bois la moitié de ses Tatars & les Nogais qui étoient venus à son secours. Il étoit convenu avec eux de déployer un grand étendard sur la plus haute tour de la ville, quand il voudroit faire des sorties, & leur avoit ordonné de déboucher alors de leur retraite avec impétuosité, & de tomber par derrière sur les Russes, pendant que lui-même les attaqueroit de front. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande précision : les Russes effrayés de cette double attaque, se laissèrent chasser de leurs retranchemens, & abandonnèrent leur artillerie. Elle étoit perdue, & la campagne étoit manquée, s'ils n'eussent été soutenus à tems par la noblesse de la principauté de Mourom,

1552.
Kn.
Kourbs.

1552. célèbre par son courage. Les Kazanois , bientôt poussés & défaits à leur tour , se jetèrent dans la ville après avoir perdu beaucoup des leurs , dont un grand nombre fut étouffé aux portes où ils se pressoient pour entrer tous à la fois. Cet échec n'empêcha pas les assiégés de faire constamment chaque jour , pendant trois semaines entières , des sorties qui incommodoient les Russes , & leur coûtoient beaucoup de monde. Mais de meilleures dispositions en imposèrent enfin aux ennemis , & retinrent les Nogais dans le bois qui leur servoit de retraite.

Les assiégeans n'avoient plus autant à souffrir de la part des ennemis : mais ils furent exposés à d'autres maux. Les vivres qu'ils avoient eus en si grande abondance , & qu'ils avoient sans doute prodigués avec trop peu de précaution , leur manquèrent presque entièrement , & , affoiblis déjà par les fatigues , ils eurent à lutter contre la disette. Ils sembloient être destinés à périr de faim sous les yeux de leurs ennemis , lorsque différens corps s'étant répandus dans le pays , se chargèrent de butin , & ramenèrent avec eux une telle quantité de troupeaux , qu'un bœuf se donnoit dans le camp pour quelques sols.

Le Tsar encourageoit ses troupes , que lui-même avoit exercées : il bravoit les dangers avec elles , & , ce qui est plus ra-

re chez les hommes nés pour commander, il ne craignoit pas les fatigues. Souvent il faisoit le tour de la ville, examinant les effets de l'artillerie & des machines, dirigeant les travaux & considérant les progrès des terrasses qu'il faisoit élever pour atteindre à la hauteur des murs. Sur une tour plus élevée que les remparts, il fit monter dix gros canons qui sans cesse foudroyoient la ville, tandis que les Strélits, du haut de cette même tour, vivoient avec leurs mousquets aux habitans qui n'étoient en sureté ni dans les rues ni dans leurs maisons. 1552.

Ivan avoit amené avec lui un médecin qui étoit en même-tems ingénieur : il lui ordonna de creuser une mine sous les murs. En même tems l'eau fut interceptée à la ville, & les assiégeans transportèrent dans les canaux vingt gros barrils de poudre. Les mines furent prêtes le 2 Octobre, & un assaut général fut ordonné pour l'instant où elles auroient joué. On fit soigneusement garder tous les chemins par lesquels il pouvoit arriver des secours aux assiégés. Les troupes s'approchèrent lentement des murailles, & les entourèrent au son des trompettes & des tambours, & les étendards déployés. Les Tatars de leur côté se disposèrent à la défense.

Kniaz
Kourbs
koi.

Tous les préparatifs des Russes étoient achevés, & le jour étoit marqué pour la

1582. ruine de Kazan : c'étoit un dimanche , & le Tſar aſſiſtoit à la meſſe. Lorſque le diacre lut l'Évangile , & qu'il en fut venu à ce paſſage , „ il n'y aura qu'un troupeau „ & qu'un paſteur ” , paroles qui , ſans doute , avoient été données pour ſignal aux mineurs qui devoient mettre le feu aux poudres , on entendit une partie des murailles ſauter avec un bruit affreux , l'air frémit long tems , & la terre trembla par la violence de l'exploſion. Les aſſiégés ne ſ'abandonnèrent point encore ; ils défendoient la brèche , ils défendoient les décombres de leur murs : de loin ils lançoient des traits , & faiſoient un feu continu de mouſqueterie & d'artillerie ; de près ils jetoient ſur leurs ennemis des liqueurs bouillantes , des pierres & des poutres énormes. On employoit des deux côtés , pour ſe détruire , les armes & l'induſtrie des anciens & des modernes. Les aſſiégeans ſe précipitoient ſur la brèche , gravifſoient les murs , ſ'élançoient par les embrafures des tours. On ſe battoit dans toutes les rues , on ſe battoit dans les maiſons. Par tout les Ruſſes cherchoient à ſ'ouvrir un paſſage , par tout les Tatares leur réſiſtoient , les places étoient jonchées de morts : le carnage ſ'étendoit depuis le côté de la ville par où l'ennemi étoit entré , juſques aux portes oppoſées , & enſuite dans la campagne , juſqu'à une forêt où les vaincus cherchoient en foule

un asyle. Mais sur-tout, près du palais des Khans, les cadavres étoient entassés par monceaux. Les vainqueurs, semblables à ces animaux voraces, qui gorgés de sang, en deviennent encore plus altérés, cherchoient par tout avec un soin cruel, de nouvelles victimes à leur fureur. 1552.

Le prince Kourbskoï, qui étoit à ce siège, & qui s'y distingua, rapporte que les assiégés, privés de toute espérance, & obligés d'abandonner ce qu'ils avoient de plus cher à la merci du vainqueur, laissèrent dans le palais leurs femmes & leurs enfans, au nombre d'environ dix mille, vêtus de leurs plus riches habits. Les Russes y pénétrèrent, couverts de sang, de sueur & de poussière, la menace dans la bouche & dans les yeux, & le bras levé pour de nouveaux massacres : ils n'apperçoivent que ces foibles & innocentes victimes, sont attendris, & savent les respecter. Ils cherchoient en vain l'édiguer : ils le trouvèrent enfin dans un quartier reculé de la ville, entouré d'une poignée de sujets fidèles qui n'avoient pas voulu l'abandonner. On alloit le tuer sans le connoître : une voix le nomme, & il reçoit des fers. Prince sans doute plus respectable dans son malheur, que le vil Chikh-Alei, qui avoit suivi le Tfar à ce siège, qui, né Tatar, porta les armes contre les Tatars; & qui, au milieu de leurs cadavres, fut le premier à féliciter leur vain-

1552. ~~_____~~queur. Il l'avoit plus aidé de ses conseils, que de son bras; car on dit qu'il étoit lâche, & sa bassesse le prouve.

La ruine de la domination Tatare à Kazan délivra la Russie d'un ennemi toujours redoutable, & acheva d'abaisser la puissance des grands, en augmentant celle du Tsar. Aussi, dès le lendemain de sa victoire, il dit aux seigneurs qui l'environnoient, „ Dieu enfin m'a fortifié contre „ vous”.

Les plus sages de ses courtisans lui conseilloyent de passer l'hiver à Kazan pour soumettre & les Tatars & les peuples idolâtres des contrées voisines: mais son impatience de retourner à Moskou, & d'embrasser son épouse, qui venoit de lui donner un fils, ne lui permit pas de suivre ce conseil. Il dut en reconnoître la sagesse, lorsque, l'année suivante, plusieurs des Tatars qui avoient dépendu de Kazan, refusèrent de payer le tribut & tuèrent ceux qui venoient le lever: lorsque des chefs, rassemblant les peuples dispersés, fortirent du fond des forêts, &, non contents de ravager les environs de Kazan, portèrent la désolation & la mort jusqu'aux environs de Nijni-Novgorod & de Mourom. Ils eurent souvent l'avantage contre les troupes Russes envoyées pour les réduire. Soltykof, général célèbre alors par ses talens & par son courage, perdit contr'eux une bataille & la liberté, & fut

massacré de sang froid après deux ans ~~de~~
d'une affreuse captivité. Ce ne fut que 1552.
six années après la prise de Kazan, qu'I-
van Chérémétef, à la tête de trente mille
hommes, les défit, les dispersa, les abattit
entièrement, & répandit la terreur jus-
ques chez les Bachkirs.

Le malheureux Iédiguer reçut le bap-
tême qui suivit le renversement de sa for-
tune. Peut-être la crainte de la mort
dont il étoit menacé contribua-t-elle
à sa conversion. Il changea son nom de
Mahomet en celui de Sémen ou Siméon.
Devenu l'ami de son vainqueur, il obtint
tous les honneurs dûs au rang qu'il avoit
perdu.

La nouvelle de la prise de Kazan reten-
tit bientôt jusques chez les Tatars d'As-
trakhan, & les remplit de terreur. Le Khan
Abdoul, qui y régnoit alors, désespérant
de se soustraire à la puissance d'Ivan, offrit
lui-même sa tête au joug, se flattant que,
pour prix de sa soumission, on le lui im-
poseroit plus léger. Il ne se trompa pas. Ses
ambassadeurs furent accueillis favorable-
ment, & le Tsar lui fit promettre son
amitié.

Ce nouvel allié de la Russie vécut peu
de tems. Il eut pour successeur Émour-
guei, qui fit prier Ivan de l'admettre au 1553.
nombre des Princes Tatars qu'il avoit à
son service & même à sa solde. Le Tsar,
qui n'avoit pas oublié les fréquentes per-

1553. fidies des Khans de Kazan, fit partir pour Astrakhan des députés chargés de sonder les vraies dispositions d'Émourguei, & de recevoir ses sermens.

On dut bientôt reconnoître combien la défiance du Tfar avoit été fondée : ses ambassadeurs, loin de recevoir les respects qu'ils étoient en droit d'attendre, furent volés par Émourguei. Ce Prince, qui bravoit le droit des gens, fouloit aux pieds avec encore plus d'audace ceux de l'humanité, & faisoit gémir ses sujets sous la plus pesante tyrannie. Les Nogais ne se plaignoient pas moins de ses injustices & de ses vexations; &, comme ils avoient déjà reconnu la domination du Tfar, ils lui offrirent toutes leur forces contre ce tyran.

1554. Ivan, sensible peut-être aux prières des Nogais, étoit d'ailleurs trop fier & trop puissant pour dissimuler l'affront fait à ses ambassadeurs. Il fit embarquer sur le Volga une armée de trente mille hommes, pourvue d'une bonne artillerie. Il n'y avoit que fort peu de monde à Astrakhan; les habitans étoient dispersés dans les Isles & dans les campagnes. A l'approche des Russes, le petit nombre de Tatars qui étoient restés dans la ville, prit la fuite avec précipitation : on les poursuivit, on n'eut que la peine de les égorger comme des troupeaux timides : on s'avança vers le camp d'Émourguei, sans éprouver plus de
de

de résistance. Ce Prince eut le bonheur de ~~_____~~
fuir en Sibérie. Ainsi les Russes , sans 1554..
perdre de sang, entrèrent dans Astrakhan:
ils y firent prêter serment à ceux des Ta-
tars dont on avoit épargné la vie , & on
leur laissa , pour les gouverner au nom du
Tsar , un Prince de leur nation , nommé
Derbich - Alei. Pour s'assurer encore
mieux de leur fidélité , il resta dans la vil-
le deux Voévodes , des enfans Boïars ,
des Strélits & des Cosaques. Les Mour-
zas , qui avoient coutume d'errer dans les
campagnes , furent obligés de se trans-
porter à la Cour & d'y prendre du service
dans Astrakhan , & leur conduite y étoit
toujours éclairée.

On ne peut s'empêcher de reconnoître,
dans les brillans succès d'Ivan, la mau-
vaise conduite des Tatars , qui, peut-être ,
s'ils eussent agi de concert & en même
tems , soit pour l'attaquer, soit pour se dé-
fendre, auroient lassé sa patience , & rom-
pu ses efforts. Il ne put abattre la domina-
tion de Kazan , qu'après qu'elle eut été
ébranlée par de longues dissensions intes-
tines , par une malheureuse minorité , par
les vengeances atroces de Chikh - Alei.
Quelle eût donc été la foiblesse de ses pro-
grès, si, lorsqu'il attaquoit cette Puissance,
elle lui eût résisté avec la force de tous ses
membres bien unis entr'eux , & que
dans le même tems , il eût été attaqué par
les Nogais , par les Tatars d'Astrakhan &

1554. par ceux de la Crimée? N'est-il pas raisonnable de penser qu'au lieu de remporter de faciles victoires, il n'eût pu même résister à tant de forces, & que les Tatars, instruits de leur puissance, qu'ils ne connoissoient pas assez, auroient une seconde fois mis la Russie sous le joug? Mais ils n'agirent que séparément & avec faiblesse.

1555. Le Khan de Crimée, qui avoit laissé tranquillement les Russes détruire la domination de Kazan & celle d'Astrakhan, eut l'imprudence de venir les attaquer après qu'ils eurent été fortifiés par les victoires & lorsque le bruit de leurs exploits devoit faire trembler ses sujets. Il entra en Russie à la tête de soixante mille combattans; ou plutôt il traînoit après lui une multitude prévenue, tremblante: & bien persuadée qu'elle étoit conduite à sa défaite. Aussi les Tatars furent-ils vaincus par la terreur avant de l'être par l'ennemi, & prirent la fuite avant de l'avoir aperçu. Ils abandonnèrent leur bagage, &, toujours suivis de près, ils furent atteints & obligés de recevoir la bataille. La nécessité leur rendit le courage dont les terreurs de l'imagination les avoient privés. L'action dura deux jours entiers, la perte fut considérable de part & d'autre; mais les Russes demeurèrent victorieux.

Kniga
Stepen-
naia.

Ce fut avec la même imprudence que le restaurateur de la Suède, le célèbre Gus-

tave - Vafa , rompit en 1556 la paix que
 lui-même avoit jurée en 1537 avec le
 Tfar pour soixante - dix ans , & qu'il avoit
 ratifié en 1554. Au moment qu'il choisit
 pour recommencer les hostilités , on eût
 dit qu'il avoit seulement voulu donner à
 son ennemi le tems de respirer après les
 travaux auxquels celui - ci devoit sa gloi-
 re & sa grandeur. Il fit attaquer Orechek.
 Mais les Suédois , après avoir inutilement
 tenu pendant vingt jours cette ville invés-
 tie , levèrent le siège dès que les Russes se
 présentèrent. Ils perdirent un de leurs
 vaisseaux monté de cent cinquante hom-
 mes , & muni de quatre canons. Les Rus-
 ses s'avancent vers la Finlande. Avant d'y
 entrer , le Prince Paletskoi , Namestnik de
 Novgorod , qui les commandoit , écrit au
 Roi de Suède que , si ce Monarque veut ré-
 parer ses torts ou en éviter la punition , il
 doit venir lui même sur la frontière livrer
 aux généraux du Tfar ceux qui ont con-
 seillé la guerre , afin qu'ils reçoivent la
 peine due à leur perfidie , & que leur exem-
 ple effraie à l'avenir ceux qui seroient
 tentés d'enfreindre la paix : qu'à cette
 condition le passé sera mis en oubli ; mais
 que si le Roi refuse cette juste satisfaction ,
 on ira l'exiger dans le sein de ses États.
 Sans doute Paletskoi ne s'attendoit pas à
 recevoir une réponse ; cependant il
 l'attendit quelque tems , & , comme
 elle ne vint point , il fit entrer son armée

1555.
 Muller
 Jitie Pet.
 Vel.
 Kniaz
 Kourbs-
 koi.
 Hist. ma-
 nusc.
 Joan.
 Basil vita.

1556.

~~en 1556~~ en Finlande. Il ne rencontra aucun obstacle à sa marche jusqu'à Vybourg, & ravagea les campagnes à son gré. Là, enfin, se présenta une armée Suédoise : l'action s'engagea & la victoire fut complète du côté des Russes. Ils firent un si grand nombre de prisonniers, payfans, soldats, femmes, enfans, qu'ils les vendoient pour quelques petites pièces de monnoie. On remarque que les jeunes filles se vendoient un peu plus cher que les mâles. Comme les femmes esclaves sont moins propres que les hommes au travail, il n'y a que l'espérance des plaisirs qu'elles peuvent procurer, qui les fasse mettre à un plus haut prix. Ainsi les Russes n'avoient point alors des mœurs fort austères ; & , privés du commerce des femmes , que les époux & les pères tenoient sévèrement renfermées, ils goûtoient les plaisirs de l'amour avec leurs jeunes esclaves.

C'étoit à la sollicitation des Livoniens , & sur la promesse de secours suffisans, que Gustave s'étoit engagé dans cette guerre. Abandonné par ceux qui l'avoient précipité dans cet embarras , & qui étoient assez occupés de leurs dissensions intestines, il demanda la paix , & elle fut conclue pour quarante années. L'usage ne permettoit point alors aux Ministres de la Suède de venir négocier à Moskou ; ils étoient obligés de traiter avec les Namestniks de Novgorod.

A peine le Tſar s'étoit apperçu de la guerre qu'il venoit de terminer ; mais il n'en étoit pas moins irrité contre ceux qui la lui avoient attirée, & ſe montrait d'autant plus ardent à la vengeance, que cette vengeance lui devoit être utile. Car les hommes d'État ne ſe livrent guères à leurs paſſions , qu'autant qu'elles ſ'accordent avec leurs intérêts.

1557.

Il eſt certain que les Ruſſes avoient autrefois, du moins, une partie conſidérable de la Tchoude, qui forma depuis la Livonie & l'Eſtonie : nous avons vu que Derpt ou Dorpat fut fondée au onzième ſiècle, ſous le nom d'Iourief , par Ioury ou Georges Iarolaſ. On prétendoit auſſi que les chevaliers Porte-glaives , devenus les ſouverains de cette contrée, s'étoient rendus tributaires de la Ruſſie. Les Livoniens aſſuroient qu'ils ne trouvoient dans leurs regiſtres aucune preuve de cette humiliation. Peut-être cependant avoient-ils été quelquefois ſoumis au tribut après des défaites , & s'y étoient-ils ſouſtraits quand le fort des armes leur avoit été plus favorable , ou quand les Ruſſes , humiliés par d'autres ennemis , ſe trouvoient trop foibles pour leur impoſer de la crainte. Le droit du Tſar étoit au moins litigieux. Cependant il envoya demander au Grand Maître , Wilhelm Furſtenberg, cinquante années d'arrérages qu'il prétendoit lui être dues. Furſ-

~~1557~~ 1557. tenberg ne paya rien, & c'est ce qu'Ivan attendoit, pour prendre les armes. L'occasion étoit d'autant plus favorable, que les Livoniens étoient affoiblis par la guerre que s'étoient faite le Grand - Maître & l'évêque catholique de Riga, qui n'avoient pas manqué de faire entrer des Puissances étrangères dans leurs querelles.

Le Tsar fit entrer dans la Livonie toutes les forces de Novgorod & de Pleskof, l'élite des troupes de la principauté de Mourom, un grand nombre de Tatars conduits par des Princes de leur nation & des Cosaques du Don. Lui-même ouvre la campagne, & partage pendant un mois les fatigues de ses guerriers. Les Russes ravagèrent les districts de Dorpat & de Riga. Par tout vainqueurs, ou plutôt par tout furieux, sanguinaires, atroces, & n'épargnant ni sexe ni âge, ils parcoururent plus de quarante milles d'Allemagne, & comme on étaloit en Livonie un luxe remarquable pour ce tems-là, ils remportèrent de riches dépouilles, & les prisonniers furent vendus aux Tatars.

Ces brillans avantages sembloient devoir être suivis d'une paix prochaine. Déjà les Livoniens avoient obtenu pour six mois une suspension d'armes; la paix se traitoit. elle alloit se conclure, lorsqu'un accident imprévu ralluma la guerre avec plus de fureur.

Narva appartenoit aux chevaliers ;
Ivan-Gorod , qui appartenoit au Tfar, & 1557.
que son père avoit fondée , n'en étoit séparée que par la Narova. Le vendredi de la 1558.
semaine sainte , les Russes d'Ivan-Gorod se livroient , suivant leur religion , à un jeûne absolu , qui ne devoit cesser que le jour de Pâques. Les Livoniens avoient embrassé depuis quelques années la réforme de Luther ; ils croyoient témoigner encore plus sensiblement leur zèle pour la nouvelle doctrine , en donnant à la débauche le tems que le reste des chrétiens consacroit à la macération. Ainsi les Luthériens de Narva se plongèrent dans l'ivresse , & l'excès des liqueurs fortes réveilla dans leur âmes des sentimens de haine mal contenus par la trêve. Ils montèrent sur les remparts , & de là , voyant distinctement les Russes qui se trouvoient sur la place & dans les rues d'Ivan-Gorod , ils pointèrent contre eux le canon , & ne cessèrent de tirer pendant trois jours. Le Tfar avoit ordonné à ses sujets de ne commettre aucune hostilité ; il étoit craint & obéi ; les Russes d'Ivan-Gorod n'osèrent , sans de nouveaux ordres du Prince , se défendre contre les Allemands , & recevoient la mort sans se permettre aucune vengeance.

Enfin , on reçut de la Cour des renforts , & l'ordre de tirer sur Narva. A peine restoit-il parmi les habitans de cet-

te ville quelques vieillards qui pussent se
1558. ressouvenir d'avoir vu la guerre dans
leur première jeunesse. Ces imprudens ,
qui n'avoient pas craint d'insulter les
Russes , tremblèrent quand ils les virent
se défendre ; les premiers boulets des
ennemis leur enlevèrent le courage , &
ils demandèrent une trêve d'un mois. Le
Tzar eut l'imprudence de la leur accorder ,
& ils en profitèrent pour demander du
secours. Cependant ils n'en reçurent pas :
quatre mille hommes qui leur arrivoient
de Revel furent vaincus. Le renouvelle-
ment de la guerre paroissoit inévitable ;
mais la trêve n'étoit pas encore expirée ,
lorsque le feu prit chez un Allemand qui
brassoit de la bière. L'incendie se répandit
dans la ville basse , & les habitans fu-
rent obligés de se réfugier dans la haute.
Le peuple d'Ivan - Gorod ne put voir ce
désastre chez les ennemis , sans se livrer au
desir d'en profiter. On se saisit de toutes
les barques , on se fait des radeaux de
toutes les planches , & ceux qui ne trou-
vent pas autre chose détachent les por-
tes de leurs maisons , & s'en servent pour
passer la rivière. Les troupes rougissent de
montrer moins d'ardeur & d'impétuosité
que la populace ; honteuses de n'avoir pas
donné l'exemple , elles se hâtent au moins
de le suivre. Les Voévodes veulent les re-
tenir , ils ne sont pas obéis , & se voient
obligés de suivre ceux qu'ils ne peuvent

plus commander. Toute cette ville basse de Narva, abandonnée de ses habitans, 1558. est occupée par les Russes. Les Livoniens sortent de la ville haute pour les combattre & les repousser; mais ils voient pointer contre eux les canons mêmes qui faisoient la défense de leurs propres murailles, & ont la douleur d'avoir fourni des armes à l'ennemi. Les Strélits viennent achever leur défaite, & la citadelle est obligée de capituler. On accorda aux troupes la permission de sortir de la place, & aux habitans celle de rester dans leur patrie. On rendit même les prisonniers qu'on avoit faits dans la ville d'où l'on emmena deux cent trente canons. Ainsi la conquête que les Russes venoient de faire, augmenta leurs moyens pour en entreprendre de nouvelles.

Elles furent nombreuses & rapides. Kniaz Kourbskoi. Dorpat, malgré ses fortifications, malgré le nombre de troupes nationales & soudoyées qui la défendirent avec courage, rentra sous la domination de la Russie. Les habitans se feroient mieux défendus, peut-être, si des querelles de religion ne les avoient pas divisés en deux partis. L'évêque, qui jouissoit des droits de la souveraineté, se rendit aux généraux d'Ivan, qui le fit venir à Moskou, le reçut avec bonté & le dédommagea de la perte qu'il venoit de faire, en lui donnant pour toute sa vie une ville avec ses dépen-

1558. dances. Les Russes se rendirent, en une année, maîtres de plus de trente places fortes, & retournèrent dans leur patrie au commencement de l'hiver.

Kniga
Stepen-
naï.

En même tems le Grand Maître implo-
roit la médiation du Roi de Danemarck,
pour obtenir la paix : ce Prince envoya
même une ambassade au Tzar ; mais Furf-
temberg n'étoit pas de bonne foi. A peine
les Russes avoient-ils abandonné la Li-
vonie, qu'il rassembla toutes ses forces &
porta ses premiers efforts contre Dorpat.
Il en fit le siège & jura de ne se retirer
qu'après s'en être rendu maître. Les Rus-
ses qui la défendoient firent contre lui
une vigoureuse sortie & le forcèrent à
enfreindre son serment. Ils le suivirent
même assez loin & lui firent beaucoup de
mal. Cependant il entra dans le territoire
de Pleskof & prit une petite ville Russe.
Elle étoit défendue par trois cents hom-
mes qu'il fit jeter en prison, où il les fit
mourir presque tous avec leur Comman-
dant. Ainsi ce moine hétérodoxe sembloit
vouloir combattre de férocité avec le
Tzar lui-même, Prince cruel & sangui-
naire.

Kniaz
Konbs-
koi.

Le Khan de Crimée pensoit avoir trou-
vé une occasion d'autant plus favorable
de faire une incursion dans la Russie,
qu'il croyoit Ivan occupé en Livonie,
avec toutes ses forces, à faire le siège de
Riga. Arrivé sur ses frontières, il apprit

de quelques pêcheurs qu'il fit prisonniers, ~~que le Tſar étoit à Moskou & que toute~~ 1558.
que le Tſar étoit à Moskou & que toute l'armée étoit rentrée en Ruſſie après avoir fait des conquêtes brillantes & multipliées. A cette nouvelle, la confiance du Tatar fait place à la crainte : il reprend le chemin de la horde ; mais la rigueur de l'hiver lui enleva beaucoup de monde & ſes pertes furent encore augmentées par les armes des Ruſſes qui parvinrent à l'atteindre.

Cependant le Tſar avoit commandé ſes meilleurs généraux pour réſiſter à cette invasion , & ne put faire entrer en Livonie au commencement de la campagne que quelques chefs ſans expérience, qui 1559.
ſe laiſſèrent battre par des ennemis fort inférieurs en nombre. Le Prince Kourbskoi, envoyé d'abord avec cinq mille hommes , commença à rétablir les affaires, & demeura victorieux dans ſept ou huit combats, qui ſans être conſidérables , contribuoient du moins à maintenir l'honneur de la nation. Bientôt arrivèrent les autres généraux avec ſoixante mille hommes , moitié cavalerie & moitié Strélits , ſans compter des partis conſidérables de Coſaques. Ils amenoient avec eux cent pièces de canons. toutes ces forces ſe réunirent contre la ville de Felling , où Furſtenberg s'étoit retiré après s'être démiſ de la grande maîtriſe. Les Ruſſes s'attendoient à éprouver la plus vive réſiſ-

1559. tance, & la grandeur de leurs préparatifs ne les rassuroit pas encore entièrement sur le succès. Mais à peine les murailles & quelques édifices commençoient à être endommagés par l'artillerie, qu'ils virent avec une agréable surprise les Livoniens demander à capituler. La garnison eut la permission de sortir sans armes de la ville, & les habitans furent maintenus dans leurs propriétés. Le Grand Maître Furstenberg fait prisonnier & envoyé à Moskou, reçut du Tsar une ville pour son entretien.

Quand les Russes furent entrés à Felsing, quand ils eurent considéré la force de ses triples murailles, la profondeur de ses fossés, la nombreuse artillerie qui la défendoit, les munitions de guerre & de bouche dont elle étoit abondamment pourvue, ils furent étonnés d'en être les maîtres. Ses défenseurs avoient manqué de courage ou de fidélité.

Gothard-Ketler sembla n'avoir été revêtu de la dignité de Grand Maître par la démission du malheureux Furstenberg, que pour voir se dissoudre entre ses mains la foible puissance qui lui étoit confiée. En vain, pour se soutenir, chercha-t-il des appuis étrangers : envain il implora, il obtint des secours du Roi de Pologne. Les troupes que ce Monarque fit passer en Livonie n'eurent aucun succès contre les Russes, ou plutôt elles négligèrent mên-

Kn. Khil-
kof.

me de les rencontrer ou de les atteindre.

Ensuite, plus heureuses ou moins timi- 1561.

des sous la conduite du Prince Radzivil, elles gagnèrent une bataille, &, après un assaut meurtier, s'emparèrent de Por-
khof, ville du domaine de Novgorod.

Mais, ces succès ne rendoient guères moins désespérées les affaires du Grand Maître. Il sentit avec effroi toute sa foiblesse, quand il vit le Tfar entrer lui-même en campagne; &, trop incapable de défendre son État, il ne pensa plus qu'à en remettre les rênes en des mains plus puissantes. Il donna la Livonie à Si-

gismond-Auguste, renonça générale- 1562

ment à tous ses droits & à ceux de son ordre, & se réserva seulement, à titre de fief relevant de la Pologne, les provinces de Courlande & de Sémigale, dont il fut le premier Duc. Mais il ne put céder en même tems Rével, qui s'étoit déjà mise, avec toute l'Estonie, sous la protection de la Suède. L'évêque d'Arensbourg, dans l'isle d'Ésel, avoit aussi vendu sa foible souveraineté à Frédéric II, Roi de Danemarck, qui la donna en apanage à Magnus, son frère, Duc de Holstein.

Le Tfar, maître de la plus grande partie de la Livonie, & à qui ses premiers succès faisoient espérer de la posséder toute entière, ne put voir tranquillement le Roi de Pologne acquérir un titre sur cette riche contrée,

1562. Ainsi Sigismond, succédant aux droits du Grand Maître, devint en même tems l'ennemi d'Ivan. On ajoute qu'il avoit fait au Tfar le plus sanglant outrage. Ce Prince lui avoit demandé sa fille Catherine en mariage : mais, n'ayant pas voulu convenir des conditions que Sigismond lui imposoit, il en reçut, au lieu de la princesse, une cavale superbement enharnachée : une lettre outrageante accompagnoit ce présent. Peut on croire que la Cour de Pologne fût capable alors de tant de grossièreté ? Quoi qu'il en soit, Ivan signa la paix avec Eric, Roi de Suède, pour attaquer Sigismond avec plus de forces & pour permettre aux Suédois d'exercer leur haine jalouse contre la Pologne.

1563. Les Russes entrèrent en Lithuanie, & après avoir emporté plusieurs places fortes, ils entreprirent le siège de Polotsk, ville que, dès le onzième siècle, Vladimir le grand avoit unie à la Russie. Le Tfar lui-même étoit à la tête de ses troupes : elles étoient très-nombreuses, & Sigismond ne lui opposa que des partis, qui purent bien lui causer quelques incommodités, mais non pas arrêter ses progrès. La ville fut prise d'assaut : le commandant avec sa femme, l'évêque, les officiers & les principaux bourgeois furent faits prisonniers & conduits à Moskou. Les vainqueurs se chargèrent d'un

riche butin ; heureux , s'ils n'eussent pas fouillé leur victoire par leur cruauté ! Ils massacrèrent les moines & les Juifs qui se trouvoient dans cette ville. Croyons , pour l'honneur du Prince & de la nation , ce que dit un historien Russe , que ces assassinats furent commis par les Tatars , à l'insu d'Ivan. Ce sera un crime de moins dont la mémoire du Tzar sera chargée. Le rit latin fut aboli à Polotsk.

La campagne suivante ne fut pas pour les Russes aussi constamment heureuse. Une de leurs armées fut battue ; une autre fit une honteuse retraite , sans avoir osé rien entreprendre. Les Russes jaloux rejetèrent cette humiliation sur les commandans étrangers , qu'ils voyoient avec dépit l'emporter sur eux dans les bonnes grâces du Prince. Le Tzar sentoit ce qui manquoit encore à sa nation ; il appeloit , des différentes parties de l'Europe , des hommes capables d'instruire ses sujets , de les policer , de les former à l'art de la guerre & de les conduire aux combats. Les Boïars , incapables de reconnoître la supériorité de ces étrangers , ne sentoient que cette basse jalousie , vice de la médiocrité. Pour se venger ; ils tramèrent des complots : mais leurs intrigues furent découvertes & sévèrement punies. Ceux qui purent se soustraire à la peine qu'ils avoient méritée , ou que leur faisoit craindre l'esprit soupçonneux d'Ivan , cherchè-

~~Il~~rent une retraite en Pologne & prirent
1568. les armes contre leur patrie.

L'excessive sévérité du Tfar, quelque tems assoupie, s'étoit déjà réveillée depuis plusieurs années : ces trames, ces désertions l'excitèrent encore d'avantage. Ses emportemens avoient été autrefois tempérés par l'ascendant qu'avoit su prendre sur lui sa première épouse, & qu'elle ne devoit qu'à sa douceur. Mais il l'avoit perdue, & ses passions contraires s'exhalèrent avec plus de force après la mort de cette princesse. Armé d'abord par la justice, il le fut bientôt par l'intérêt. Souvent il sembla ne punir les grands & ses propres parens qu'il prenoit pour victimes, que de leur puissance ou de leurs richesses. Sa fureur, long-tems exercée sur eux, & non pas encore satisfaite, ne dédaigna pas de descendre jusques sur des hommes obscurs, qui ne purent trouver un asyle même dans leur médiocrité.

Kniaz
Kourb-
skoi.
Hist. MS.

Il avoit rassuré pour quelque tems ses peuples effrayés, lorsqu'en 1563 il avoit déclaré dans une assemblée nombreuse que, las des hommes, des grandeurs & des affaires, il vouloit déposer le rang suprême, & ne plus s'occuper, dans le silence, que de la grande affaire de son salut. Comme ses fils étoient encore fort jeunes, il parut confier les soins du gouvernement au dernier Khan de Kazan, à cet Iédiguer, qui, baptisé sous le nom

de Sémen, étoit devenu son ami. Il lui abandonna le titre de Tfar, ne se réservant que celui de Grand Prince. Il promit de lui donner ses avis dans les affaires importantes & difficiles : mais Sémen & tous les membres du conseil savoient trop bien que ces avis étoient des ordres supérieurs, & qu'une mort sûre attendoit ceux qui hésiteroient à les suivre. 1568.

Il fit construire pour sa retraite, au delà de Moskou, une maison vaste, ou plutôt une petite ville fortifiée de tours & d'un mur de pierres. Cet endroit se nommoit Alexandrova Sloboda. Ce fut la Caprée de ce nouveau Tibère. On y trouvoit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie & tout ce qui peut la rendre agréable. Il se réserva d'ailleurs pour son entretien plusieurs villes avec leurs dépendances. Ces réserves furent nommées *opritchina* (exception,) & Alexandrova en étoit le chef-lieu. Les nombreux satellites dont il étoit environné dans cette retraite, se nommoient *Opritchniki*. Comme les hommes d'une naissance obscure ont d'ordinaire pour les grands une haine naturelle, excitée par l'envie, il vouloit que ces instrumens de sa tyrannie fussent tous d'une origine médiocre, & il leur étoit défendu de s'allier avec les familles illustres. Toujours prêts à remplir ses ordres cruels, & même attentifs à les prévenir, ils parcourroient toutes les parties de l'empire, Muller. Kniaz Kourbskoi. Hist. MS.

1568. & laissoient par tout des traces de sang. Leur présence étoit l'annonce de la mort. Savans dans l'art de mettre à profit les foiblesses de leur maître, comme ils connoissoient son caractère soupçonneux, ils cherchoient les moyens d'augmenter encore ses défiances, l'entretenoient sans cesse de nouvelles délations, lui rendoient suspects les sujets les plus fidèles, & , pour prix de leurs soins odieux, ils partageoient les dépouilles des victimes qu'ils lui avoient indiquées. Ainsi furent détruites la plûpart des grandes maisons : ainsi fut presque anéantie celle du Tzar lui-même. Les Opritchniki furent la souche d'une nouvelles race de nobles.

Las bientôt d'une vaine dissimulation, qui ne trompoit personne, il reprit ouvertement les rênes de l'État, qu'il avoit feint d'abandonner, & qu'en effet il n'avoit pas lâchées un instant. Alexandrova n'en fut pas moins son séjour ordinaire, & il continua d'être entouré de ses Opritchniki, toujours également ardens à servir & à provoquer sa cruauté.

Cependant les ennemis du dehors s'efforçoient de lui rendre les maux qu'il faisoit souffrir à la nation, ou plutôt d'en multiplier les miseres, puisque ce sont toujours les peuples qui ressentent le mal qu'on veut faire à leurs Princes. Plusieurs fois Sigismond avoit engagé le Khan de Crimée à faire une diversion en sa faveur :

mais, voyant qu'il n'en recevoit que des services inutiles pour lui-même, & funes-
tes à celui qui les lui rendoit, il voulut
 armer contre la Russie un ennemi plus
 puissant. C'étoit Sélim II, Sultan de Con-
 stantinople. Ce Prince, maître d'Azof,
 avoit un intérêt particulier à s'emparer
 d'Altrakhan & à faire creuser un canal de
 communication entre le Don & le Volga,
 pour entrer dans la mer Caspienne &
 tomber sur la Perse par le nord de ce
 royaume.

1568.

Le Roi de Pologne dut avoir peu de
 peine à le faire entrer dans ses projets.
 Sélim fit partir pour Altrakhan trois mille
 Janissaires & vingt mille hommes de cava-
 lerie. Il expédia en même tems pour Azof
 quinze grandes galères, montées de cinq
 mille Janissaires & de trois mille travail-
 leurs. Elles portoient aussi toutes les mu-
 nitions de l'armée, qui, après la jon-
 ction avec les Nogais & les Tatars de la
 Crimée, devoit monter à plus de quatre-
 vingt mille hommes. La cavalerie, après
 avoir pris quelque repos dans le voisinage
 d'Azof, s'approcha d'Altrakhan. L'infan-
 terie remonta le Don, jusqu'à l'endroit
 où ce fleuve n'est séparé du Volga que
 par un terrain de sept ou huit de nos
 lieues. C'étoit là que devoit être creusé
 un canal assez profond pour recevoir de
 fortes galères. Les Janissaires partagè-
 rent les fatigues des travailleurs. Déjà

1569.

Khilkof,
 Vvedenie
 Kaf-
 trakh.
 topogr.

1569. l'ouvrage avançoit : mais il fut interrompu par l'arrivée de quinze mille Russes aux ordres du Prince Sérébrianoi. Les Janissaires & les travailleurs surpris , furent massacrés ou dispersés presque sans résistance.

Leur malheur n'étoit pas connu de l'autre partie de l'armée Turque , qui faisoit le siège d'Astrakhan , & qu'attendoit un sort aussi funeste. Les assiégés firent sur elle une sortie imprévue ; elle fut sanglante , & les Tatars furent obligés de s'éloigner avec une perte considérable. Ils espéroient du moins , dans leur désastre , être bien secourus par le reste de leur armée : ils apprirent qu'elle n'existoit plus. En même tems les provisions leur manquèrent. Ils ne pensoient plus qu'à se retirer ; mais les Tatars leur conseillèrent de se retrancher , & promirent de les fournir abondamment de vivres.

Ce conseil est suivi , l'offre est acceptée. Les Tatars partent pour remplir leur promesse : ils rencontrent les Russes , sont attaqués , & périssent presque tous. L'armée Turque les attend huit jours entiers : elle apprend enfin leur défaite ; & , dénuée de toute ressource , elle met le feu à ses retranchemens. Elle part , elle prend d'autres Tatars pour guides : mais , au lieu de la conduire fidèlement , ils l'égarent à dessein , dans la crainte qu'elle ne veuille les subjuguér , & l'enfoncent dans des

déserts sauvages & impraticables. La faim, la soif, les pluies, les gelées, les 1569. maladies, suites de tant de misère, font périr les hommes & les chevaux. Après un mois de souffrances, les Turcs arrivent en petit nombre & dans le plus mauvais état au port d'Azof; ils s'embarquent, font accueillis d'une tempête furieuse. La plupart des galères périssent avec ceux qu'elles portoient, & d'une armée si florissante, à peine rentre-t-il sept mille hommes à Constantinople.

Ainsi le bonheur d'Ivan sembloit faire échouer toutes les entreprises de ses ennemis. Mais pendant que la Russie faisoit trembler ses voisins, elle gémissoit chaque jour d'avantage, déchirée par les mains de son maître. Il paroissoit acharné à détruire Novgorod, le berceau de son empire. Les Opritchniki furent, dit-on, par leurs rapports empoisonnés, les principales causes de la perte de cette malheureuse ville.

Cependant il est vraisemblable qu'elle n'étoit pas absolument innocente. Son archevêque, nommé Pimen, entretenoit des correspondances criminelles avec Sigismond Auguste, Roi de Pologne, & ce sujet infidèle avoit sans doute des complices parmi les hommes les plus considérables de la ville. Aussi les historiens Polonois déclarent-ils que les Novgorodiens avoient témoigné leur penchant

1569. pour le Roi de Pologne. Ce monarque , qui cherchoit tous les moyens de nuire au Tſar , n'aura pas manqué de mettre à profit ces dispositions favorables , & , par cette séduction , il aura causé la ruine presque totale d'une des principales villes de la Russie.

Kniaz
Kourb-
skoi.

Mais Novgorod , pour renfermer dans son sein quelques coupables , ne méritoit pas le sort qu'Ivan lui réservait. Persuadé que les habitans de cette ville entretenoient des intelligences avec la Pologne , il résolut de la perdre. Il fit partir quelques jours avant lui une farouche soldatesque , avec ordre de se tenir embusquée le long du chemin , & de massacrer tous les voyageurs. Ainsi toute communication étant interrompue entre Novgorod & Moskou , & tous ceux qui s'engageoient sur la route de ces deux villes étant impitoyablement assassinés , les Novgorodiens ne soupçonnoient point le danger qui les menaçoit , & ne pouvoient se préparer à la défense. Enfin le **Janvier.** Tſar partit lui-même d'Alexandrova Slo-
1570. boda , avec l'aîné de ses fils ; ses Opritchnikis l'accompagnoient. Un corps de Tatars le précédoit avec quelque infanterie , tailloit en pièces tous ceux qui venoient au devant du Prince , ne respectoit ni le sexe ni le rang , & marquoit la marche du souverain par l'incendie des bourgs & des villages.

Ivan, qui ne respire que le sang en entrant à Novgorod, Ivan, également religieux & féroce, déclare qu'il veut d'abord entendre la messe dans l'église de Sainte-Sophie. L'archevêque vient à sa rencontre tenant en main la croix. Son aspect augmente la fureur du Tzar. „Traître, dit-il au prélat, ce n'est pas la croix que tu portes dans tes mains ; c'est une arme que tu tournes contre moi & contre mon autorité. Tu as conspiré avec les habitans de cette ville pour la livrer à Sigismond mon ennemi. Tu oses t'appeler le pasteur, le directeur du peuple : mais tu n'es qu'un loup, un voleur, un brigand". Après avoir accablé le prélat de ce torrent d'injures, il lui ordonne d'aller à la cathédrale & d'y célébrer la messe : il va l'entendre avec sa Cour, & se rend au palais archiépiscopal, où on lui a préparé un repas.

Il ne marque d'abord que par un silence terrible les sentimens dont son ame est agitée, mais, vers le milieu du repas, il fait arrêter l'archevêque, & lâche dans la ville les ministres de ses vengeances. Lui-même, si l'on en croit des contemporains, ayant fait renfermer dans une enceinte, construite exprès pour l'exécution de ses vengeances, les magistrats & les principaux habitans, y entre avec son fils, tous deux montés sur des chevaux

1570.

Muller.

Kniaz

Kourbskoi.

Guagnini.

1570. vigoureux. Ils s'élancent sur ces infortunés la lance à la main & ne cessent de frapper, que lorsque, fatigués de ce cruel exercice, ils ordonnèrent aux Opritchniki d'achever la boucherie. Il fit ouvrir les glaces du Volkhof, & l'on y précipitoit les citoyens par centaines. Il ne se passoit pas de jour qu'il n'y en eût au moins cinq ou six cens jugés & condamnés. Ceux qui n'avoient pas eu le bonheur d'être sacrifiés les premiers, vivoient dans le supplice continuel de la crainte, attendant à chaque instant l'arrêt de leur mort. On croyoit que la fureur du Tsar ne seroit apaisée, qu'après qu'il auroit vu le supplice du dernier citoyen.

Muller.

Enfin, après cinq semaines de massacre, il déclara qu'il se trouvoit assez vengé. Il fit assembler ce qui restoit encore d'habitans, leur ordonna de lui rester fidèles, & osa se recommander à leurs prières, lui qui n'avoit mérité de leur part que les plus funestes imprécations. L'archevêque, qui, par ses trames avoit causé tant de maux, en fut quitte pour être renfermé dans un monastère. Il est vrai qu'il y vécut peu de tems, & peut-être avança-t-on ses jours. Toute la contrée de Novgorod resta dévastée, & la ville n'a pu jamais se relever de ce désastre. Cette antique capitale, dont le nom seul inspire encore aux Russes une sorte de respect religieux, n'est plus qu'une espèce de

de village , & ne conſerve rien de ſon ancienne grandeur. On peut dire que Novgorod n'eſt plus : mais lorſqu'elle fut bâtie par les Slaves , les eaux peut-être n'avoient pas encore abandonné le ſol ſur lequel eſt fondée la nouvelle réſidence des ſouverains, & des barques voguoient, où s'élève aujourd'hui le palais des Empereurs.

Le Tſar paſſa, pour retourner à Moskou , par les villes de Pleſkoſ & de Tver, qui étoient accusées auſſi d'intelligence avec la Pologne. Adouci par la ſoumiſſion des habitans de Pleſkoſ, il ſe contenta de les dépouiller de leurs richèſſes, & de faire mourir quelques moines, ſoup.
Guagnini.
çonnés, ſans doute, d'exciter les citoyens à la trahiſon. Tver éprouva les mêmes rigueurs que Novgorod.

Les habitans de Moskou attendoient en tremblant le retour du Prince. Il entre dans la capitale, & ne voit que des viſages conſternés. Les premiers ordres qu'il donne étoient peu capables de raſſurer les eſprits. Quatre-vingt fourches patibulaires ſont dreſſées ſur la place. On y apporte les nombreux inſtrumens des ſupplices les plus recherchés, de grands feux ſont allumés, l'eau bouillonne dans de vaſtes chaudières d'airain. Perſonne n'oſe fortir des maiſons ; chacun croit toucher au dernier moment de ſa vie, &

~~se~~ se voit près de la terminer dans les tours,
1570. mens.

Le Tfar s'apperçoit de la terreur qu'il excite : il parcourt les rues & les places, il crie à haute voix que les habitans n'ont rien à craindre, & que sa justice ne menace que les coupables qui l'ont trahi. On dit qu'en effet plusieurs seigneurs, & même des Princes de la famille d'Ivan, entretenoient des intelligences avec la Pologne. Le peuple rassuré le suit sur la place. On y amène trois cents infortunés, tous illustres par leur naissance & par les charges qu'ils ont remplies. Affoiblis par les longues tortures qu'ils ont endurées dans les prisons, c'étoient des mourans que des soldats cruels pouffoient devant eux au lieu du supplice. Les seigneurs de la Cour sont chargés de l'infâme emploi d'exécuteurs. Un secrétaire d'État fut la première victime de la vengeance d'Ivan. Un bourreau le pend par les pieds : les courtisans tirent leurs couteaux, & semblent se disputer à qui emportera quelques pièces d'un malheureux, qui, dit-on, fut injustement accusé. L'un lui coupe une oreille ; l'autre lui arrache les yeux, un autre lui coupe les lèvres, & ce barbare exercice ne cesse qu'après que l'infortuné, privé à chaque coup de quelque partie de lui-même, a cessé enfin de vivre. Alors on le détache de la potence, & les satellites du Prince lui coupent la

tête & hachent le corps en morceaux. 1570.

Il est remplacé par son ami, ancien trésorier de la couronne, qui s'étoit fait estimer dans son emploi. Le colonel de la garde, & le général de la cavalerie furent chargés de son supplice. Le premier lave d'eau froide la tête rasée de ce malheureux lié au pied d'une potence ; l'autre y verse ensuite de l'eau bouillante, & tous deux se relèvent successivement dans cette horrible & lente exécution, qui n'amène la mort qu'après les plus affreuses douleurs.

Des femmes, des enfans sont soumis à des tourmens divers. On nettoie la place de leurs cadavres : on range devant le Prince deux cents accusés, & autant de courtisans leur tranchent la tête, en poussant des cris d'applaudissement & de joie. Enfin, on amène un vieillard vénérable, que le Tsar perce lui-même de sa lance. Il se promène ensuite avec une tranquillité féroce ; il examine froidement ses victimes, reconnoît la tête du trésorier, l'insulte encore & le tranche en deux de son épée. Il se transporte lui-même dans les maisons des malheureux qu'il vient de faire périr ; il fait appliquer devant lui leurs femmes à différentes tortures, jusqu'à ce qu'elles aient déclaré les trésors de leurs époux. Trois jours après, il fit encore trancher la tête à plusieurs personnages des premières familles, &

1570. portant encore sa fureur sur les restes inanimés des objets de sa haine, il les frappa de sa hache. Les corps abandonnés sur la place furent déchirés, & les os dispersés par les chiens. Huit cents femmes furent noyées. C'étoit un jeu d'Ivan de voir couper lentement par morceaux, ou plonger à différentes reprises dans des chaudières bouillantes ceux qui lui étoient suspects.

Muller Les écrivains étrangers, qui se sont peut-être copiés les uns les autres, rapportent qu'en cette même année il fit périr Georges, son frère, sur une fausse délation. L'histoire, en accusant Ivan, doit purger au moins sa mémoire de ce crime. Il y avoit six ans que Georges étoit mort, & rien ne fait soupçonner qu'il ait fini ses jours d'une manière violente. Les étrangers ont confondu le frère du Tzar, avec Vladimir Andréévitch, son cousin germain, qui fut accusé de desseins criminels, & en qui le Prince ne respecta pas son propre sang.

Pendant qu'il réprimoit si cruellement les troubles intestins, & qu'il osoit braver & provoquer la haine de ses peuples, il avoit à soutenir les efforts de tous ses voisins réunis. La guerre avec la Pologne n'étoit pas terminée, une autre commençoit du côté de la Suède, les Tatars étoient toujours à craindre, & c'étoit à peu près dans le même tems que Sélim

faisoit contre Astrakhan cet armement qui devoit paroître si redoutable. Aussi 1570.
l'Europe, qui voyoit en même tems tous les voisins du Tfar & jusqu'à ses sujets soulevés contre lui, crut que sa perte étoit certaine & qu'il alloit être renversé du trône. On conserve encore dans les archives une lettre par laquelle Élisabeth, reine d'Angleterre, lui offre une retraite dans ses États.

La Suède, par sa situation & par les acquisitions qu'elle avoit faites dans l'Estonie, étoit pour la Russie une ennemie naturelle, & elle étoit gouvernée par un Prince ennemi personnel d'Ivan. C'étoit Jean, fils de Gustave Vasa. N'étant en-^{Puffendorf.} Hist. MS.
core que Prince de Suède, il avoit épousé cette même fille de Sigismond, demandée autrefois par le Tfar, & qui lui avoit été refusée d'une manière si outrageante. L'humeur remuante de Jean l'avoit brouillé avec son frère Eric XIV, qui l'avoit retenu plusieurs années en prison, & avoit promis aux ambassadeurs du Tfar de lui livrer l'épouse de ce Prince : Jean parvint à recouvrer la liberté ; il en profita pour se venger de son frère & le renverser du trône. Eric étoit assez instruit pour son siècle : mais il rapportoit toutes ses connoissances à son goût pour l'astrologie judiciaire, & ses imprudences, ses emportemens, sa cruauté, le rendoient odieux à ses sujets. Fils de Gus-

Gustave Vasa, il avoit eu pour mère une
1570. Danoise, & la haine envenimée que la
Suède conservoit pour le Danemarck
contribuoit à lui rendre ce Prince odieux.
Jean, d'ailleurs plus cher à la nation,
avoit le bonheur d'être né d'une Sué-
doise, seconde épouse de Gustave : il
détrôna son frère en 1568, & fit mettre
en prison les ambassadeurs Russes. Il les
rendit cependant deux ans après, & fit
proposer au Tzar de prolonger la trêve
conclue entre les deux couronnes sous
le dernier règne. Mais il vouloit conser-
ver tout ce qu'il possédoit dans l'Estonie.
Ivan n'écouta pas une proposition qui
ne lui offroit d'autre avantage que celui
de la paix. Il fit arrêter les députés Sué-
dois, les condamna à rester en prison
au pain & à l'eau, aussi long-tems que ses
ministres avoient été détenus en Suède,
& la guerre fut déclarée.

Mais il s'aperçut bientôt que les Livo-
niens ne voyoient qu'avec horreur leur
pays menacé de devenir une province de
la Russie. Pour établir sur eux plus aisé-
ment sa domination, il déclara qu'il
renonçoit au titre de leur souverain, con-
tent d'être leur protecteur, & qu'il n'a-
voit d'autre ambition que de les délivrer
du joug de la Suède, en leur donnant un
maître qui leur fût agréable. Il proposa
Magnus, duc de Holstein, & cette pro-
position ne parut pas déplaire à la nation.

Magnus, qui ne pouvoit espérer de régner ~~en Danemarck~~ en Danemarck, parce que son frère avoit des enfans, ne regardoit pas la souveraineté qu'il lui étoit offerte comme un foible présent de sa fortune, & Frédéric voyoit avec joie son frère acquérir un établissement qui ne coûtoit rien au Danemarck. 1570.

Le Prince Danois vint à Moskou. Il y fut déclaré Roi de Livonie, sous la condition de payer un léger tribut au Tfar, & il reçut tous les honneurs qui sont dus à la dignité royale. Ivan promit de n'exercer jamais aucune autorité sur la Livonie, & de ne permettre à aucun de ses sujets, d'y posséder aucune charge, ni d'y faire aucune acquisition. Il rendit la liberté à tous les Livoniens qui étoient prisonniers en Russie.

Cependant le Roi titulaire de la Livonie étoit loin de la posséder. Les Suédois y entretenoient une armée, & la nation ne reconnoissoit pas unanimement le phantôme de souverain qui lui étoit donné par le Tfar. Ivan rassemble des forces considérables pour chasser les Suédois & soumettre les nationaux: Magnus, à la tête de l'armée Russe, entreprend le siège de Rével. Un manifeste, qu'il fait répandre dans la ville, y partage les esprits des habitans; mais le commandant jure de ne pas se soumettre. Il reçoit par mer du Roi de Suède, des munitions de guerre

~~1570.~~ & de bouche : les assiégés sont dans l'abondance ; les assiégeans se fondent par une maladie contagieuse : ils se retirent. Les Russes ne sont pas plus heureux devant Vittenstein , & pensent perdre Dorpat par la trahison de quelques officiers Livoniens , qui ne se sont donnés à la Russie que pour mieux servir la Suède.

1571. Irrité de ces mauvais succès , Ivan se préparoit à réunir toutes ses forces contre la Livonie , lorsqu'à l'instigation de la Pologne , les Tatars de Crimée font dans la Russie une nouvelle incursion. Ils pénètrent jusqu'à Moskou , & mettent le feu au fauxbourg. Un vent furieux répand au loin l'incendie , les flammes gagnent le magasin des poudres , & leur explosion fait sauter un grand nombre d'édifices. Une partie considérable de la ville est réduite en cendres , & l'on assure que plus de cent mille hommes périrent ou par les flammes ou par le fer des Tatars. Ceux-ci se retirèrent à l'approche de l'armée des Russes.

Bientôt après , le Khan envoie au Tsar une ambassade composée de trois cents hommes , pour lui demander un tribut. Peu s'en faut qu'Ivan , dans sa fureur , ne leur fasse trancher à tous la tête : mais du moins il fait couper aux principaux d'entr'eux le nez , les lèvres & les oreilles , & les renvoie ainsi mutilés à leur

maître. Il les charge de lui présenter une ~~hache~~ ^{1571.} & de lui dire que c'est le seul tribut que le Tfar ait à lui offrir.

Le Khan irrité entre en Russie, & fier de l'armée nombreuse qu'il conduit, <sup>Kniaz Kourbs-
koi.</sup> il se promet de détrôner le Tfar. Ivan, effrayé, quitte la capitale, se rend à Novgorod, & donne au Prince Mikhaïl Vorotinski le commandement de l'armée. Vorotinski répond au choix de son maître : les Tatars son battus, un des fils du Khan reste sur la place, un autre est pris, les ennemis abandonnent leurs tentes & tout leur bagage ; leur principal étendard devient un trophée du vainqueur.

Enfin la Russie n'eut plus qu'un ennemi à combattre. Elle fit la paix avec les Tatars. Le Roi de Pologne & le Tfar, également fatigués d'une guerre qui durait depuis long-tems avec des succès variés, convinrent d'une trêve de trois ans. Sigismond mourut l'année suivante. Pendant l'inter règne qui suivit sa mort, & pendant le règne du duc d'Anjou, qui fut depuis Roi de France, sous le nom de Henri III, la Russie n'eut rien à craindre de la Pologne.

Ivan se trouve en état de faire la guerre ^{1572.} contre la Suède avec encore plus de force & d'activité. Une de ses armées entre en <sup>Puffen-
dorf.</sup> Finlande, exerce le ravage sans obstacle, ^{Hist.M.S.} & retourne sans avoir eu de combats à

1572. ~~livrer.~~ Lui-même avec ses deux fils pénétre dans la Livonie où son ennemi avoit fait passer un secours qu'il avoit reçu d'Écosse. Il assiège & prend d'assaut Vitenstein. Les habitans sont passés au fil de l'épée, & l'on assure que le vainqueur fit embrocher à des lances, & rôtir le commandant de la place, & tout ce qui avoit échappé à la première fureur du soldat.

1573. Ces cruautés furent trop foiblement vengées par le général Suédois Ackenfon. Des troupes Russes dévastotent l'Estonie. Ackenfon sort de Rével pour s'opposer à leurs ravages. Les Livoniens qu'il conduit prennent la fuite, & ses Suédois restent seuls au milieu des Russes. Ils n'étoient, dit-on, que sept cents hommes, & une armée de seize mille hommes les enveloppoit. On ne devoit avoir la peine que de les égorger : mais ils se font jour, taillent en pièces une moitié de l'armée Russe, mettent l'autre en fuite, & restent maîtres du bagage.

Malgré la douleur qu'Ivan ressent de cette défaite, il célèbre avec beaucoup de pompe à Moskou les noces de Magnus, qu'il attache plus étroitement à ses intérêts, en lui donnant une de ses proches parentes. Cependant il hasarde des propositions de paix : mais elles n'ont aucune suite, parce que, suivant l'an-

cien usage, il s'obstine à faire conclure le traité par ses Namestniks de Novgorod. Les Suédois n'eurent pas lieu de se féliciter de la continuation de la guerre. Ils tentèrent plusieurs sièges, & furent contraints de les lever : leurs troupes firent des ravages en Russie; mais les Russes & les Tatars y répondirent par des ravages encore plus grands: la cavalerie Suédoise & Allemande, livrée à la sécurité & plongée dans l'ivresse, fut surprise & taillée en pièces. Une flotte que le Roi Jean avoit envoyée à Narva, fut presque entièrement détruite par la tempête.

Les Russes commencèrent la campagne suivante par la prise de Pernau & de quelques autres places moins importantes. Mais ils furent battus & dépouillés de leur butin par le duc de Saxe-Lunebourg, beau-frère du Roi de Suède. Cet échec engagea enfin le Tsar à renouer les négociations. On convint d'une trêve de deux ans pour la Finlande, sans faire mention de la Livonie. Ivan pourra s'en rendre maître aisément, quand il n'aura plus à partager ses forces. Il prend d'abord quelques places que la Suède avoit conquises & données au Roi de Danemarck.

Le Roi Jean ne faisoit que de bien faibles efforts pour soutenir la guerre, plus occupé de rétablir la religion catho-

— — — — — lique dans ses États, que de les défendre.
1578. Il négocioit par lettres avec le Tſar, au lieu de chercher à le combattre. Celui-ci profita du sommeil léthargique des Suédois, pour s'emparer de toute la Livonie. Il se mit en personne à la tête d'une armée de cinquante mille hommes : & fit le siège de Rével qu'il fut obligé de lever après six semaines de travaux. Il s'arrêta près de Pleskof, manda Magnus, & convint avec lui du partage de la Livonie. Il lui abandonna Venden, & un arrondissement qui ne devoit pas en faire un puissant monarque, & réserva le reste à la couronne de Russie.

Magnus n'eut pas de peine à entrer à Venden dont les habitans le reçurent avec joie. Ivan pénètre dans la Livonie, & se présente devant Kokenhausen. Les portes lui sont fermées au nom de Magnus. Les Livoniens ne peuvent dissimuler leur penchant pour le duc de Holstein & leur horreur pour le joug de la Russie. Ivan ne leur pardonne pas de vouloir pour maître celui qu'il a nommé leur Roi. Il regarde Magnus comme un traître & va l'assiéger dans Venden. Le duc de Holstein sort au devant de lui & vient se jeter à ses pieds. Pendant qu'Ivan lui fait des reproches, une balle morte vient de la ville lui tomber sur la tête. Le danger qu'il vient de courir ranime sa colère : il jure de n'épargner aucun

habitant. Magnus est mis aux arrêts dans un bain de payfans. Cependant les habitans qui se voient vigoureusement attaqués & ne revoyant pas leur Prince, s'assemblent, prennent la résolution de mourir, mettent le feu aux poudres & s'enfeyellent sous les ruines du château. Ivan fait pendre tous ceux qui n'ont pas péri dans ce commun désastre. Volmar est prise d'assaut, & tous les habitans périssent dans les supplices. Ainsi dans une seule campagne, Ivan est maître de tout le pays situé au nord de la Dvina. Il faut toujours en excepter Rével.

Ivan traîne après lui, comme un sujet criminel, ce Magnus qu'il a fait Roi. Il le fait comparoître devant lui à Dorpat, le juge, lui pardonne, lui permet d'aller à Kokenhausen, & lui-même retourne dans ses États, où les Tatars de Crimée font une incursion. Les Livoniens profitent de cette circonstance pour enlever Venden & fortifier Dunabourg & quelques autres places. Malgré ces travaux, Dunabourg devient la proie des Russes. Encouragés par ces succès, ils se promettent d'emporter aussi facilement Venden, s'opiniâtrent à en faire le siège, y passent l'hiver entier, & sont enfin défaits par les troupes combinées de Pologne & de Suède. Le Tfar, indigné de cette perte & respirant la vengeance, fait la paix avec les Tatars, rassemble une armée de cent

1578.

- 1578.** mille hommes qu'il fait défilér du côté de Pleskof, & se promet de réduire sous son obéissance, non-seulement la Lithuanie, mais encore la Courlande & la Prusse Polonoise.
- 1579.** Magnus effrayé, se met sous la protection d'Étienne Battori. Ce Prince avoit été élu Roi de Pologne en 1575, lorsque Henri de Valois avoit quitté ce royaume en fugitif, pour aller en France succéder à Charles IX, son frère. Battori avoit été occupé, pendant les premières années de son règne, à réprimer, dans son propre royaume, ceux qui tenoient contre lui le parti de l'Empereur Maximilien, & à soumettre les Dantzickois. Mais, après avoir affermi son autorité en Pologne, s'être assuré de la tranquillité du côté de l'Allemagne & avoir contracté, contre la Russie, une alliance avec les Turcs & les Tatars de la Crimée, il voulut reprendre les places dont les Russes s'étoient déjà rendus maîtres dans la Lithuanie, & joindre la Livonie à sa couronne. Cependant il ne prit pas les armes sans avoir tenté les voies d'une négociation dont il prévoyoit, sans doute, l'inutilité. Il fit redemander au Tsar ce que ce Prince avoit conquis dans la Lithuanie & dans la Livonie. Ivan, pour toute réponse, demande encore la Courlande. Étienne ne se rebute pas. Il fait porter de nouvelles

propositions par un courier, qui, au lieu d'être présenté, est conduit en prison. 1579. Dès lors il ne fut plus question d'accommodement, & le Roi de Pologne commença la guerre.

Elle devoit être funeste aux Russes; & Oderborn un auteur Allemand a écrit qu'elle leur fut annoncée par un prodige effrayant. Au milieu des neiges & des tempêtes, des éclairs & des foudres, fut lancée du ciel dans une campagne de la Russie une vaste pierre de marbre blanc: une inscription en caractères indéchiffrables y étoit tracée. On rassembla des savans de toutes les nations: aucun ne la put lire; mais les sages comprirent que ce marbre, dont la forme ressembloit à celles des pierres sépulchrales, annonçoit la mort d'un grand nombre d'habitans, & que l'inscription étoit leur épitaphe. Voilà comme on écrivoit l'histoire, avant qu'on eût cultivé la critique, cette partie si nécessaire de la philosophie.

Enfin Battori vient mettre le siège devant Polotsk. Il lutte à la fois contre l'inclemence du ciel & contre le courage des assiégés. Sa valeur est encore irritée par les obstacles; &, après une longue résistance, il force la ville à se rendre.

On assure que les vainqueurs, en entrant dans la ville, apprirent avec horreur les cruautés exercées par les Russes sur leurs prisonniers. Les uns avoient été

30 Août.

1579.

ibid. &

Hist. M. S.

1579. déchirés en morceaux : aux autres, on avoit arraché les entrailles : d'autres avoient été plongés dans des chaudières d'huile bouillante, les mains liées derrière le dos. C'est ainsi que, suivant les mêmes auteurs, les Russes, assiégés à Sokol, remplirent de poudre & de poix le ventre des prisonniers, & qu'après y avoir mis le feu, ils les jetèrent dans le camp des ennemis. L'histoire des tigres seroit moins révoltante que celle des hommes dans ces siècles de barbarie, que des philosophes on feint de regretter.

Les Rois de Suède & de Pologne se liguent contre la Russie : ils conviennent que chacun d'eux attaquera séparément l'ennemi commun ; & gardera les conquêtes qu'il aura faites. Les Suédois prennent Kexholm dans la Carélie, battent les Russes & leur enlèvent plusieurs places dans l'Estonie. Battori perd beaucoup de monde devant Velikié-Louki ; mais il s'en rend maître, enlève d'autres villes, les réduit en cendres, & les campagnes refussent de nourrir les cultivateurs.

1581. Ivan, effrayé de l'épuisement de son empire & des progrès de ses ennemis, s'avise, pour les engager à la paix, de réclamer une médiation qu'on ne devoit pas s'attendre à lui voir implorer. Il envoie un exprès au Pape Grégoire XIII, se plaint à ce pontife des entreprises d'Étienne, & le prie d'inspirer à ce Prince

Drev-
niaia.
Vivlio-
phica
Ant. Pof-
fevini
Moscovia

plus de modération, des vues plus pacifiques & des sentimens plus conformes 1561.
au Christianisme.

Les Papes n'avoient laissé échapper aucune occasion de se ménager des correspondances avec les souverains de la Russie : ils avoient toujours vu avec douleur ce vaste empire détaché de leur communion. Ainsi Grégoire répondit avec empressement aux vues du Tfar & lui envoya Antoine Possevin, Jésuite habile & délié, qu'il chargea de négocier la paix entre les deux Cours ennemies & de donner tous ses soins pour introduire en Russie le rit latin. Cet ambassadeur n'eut aucun succès dans ce dernier objet de sa mission.

Possevin se rendit d'abord auprès du Roi de Pologne, qui lui déclara qu'il ne consentiroit à la paix qu'après qu'Ivan lui auroit cédé la Livonie entière, plusieurs villes de la Russie & lui auroit payé des dédommagemens pour les frais de la guerre.

Ce fut avec ces propositions que Possevin arriva à Staritsa, où se trouvoit alors le Tfar. On rendit au père ambassadeur des honneurs extraordinaires. Une escorte d'enfans Boïars, commandée par un homme d'une noblesse plus distinguée, alla le recevoir sur la frontière. Il vint en même tems un *Pristaf* ou officier, chargé de l'accompagner, de satisfaire &

1581. même de prévenir ses besoins, de faire servir convenablement sa table & de régler toute sa maison. On lui fit accepter un présent de chevaux superbement harnachés qui devoient lui servir de monture, à lui & aux principaux de sa suite. Soixante hommes de la maison du Tfar étoient commandés pour le servir. A Smolensk & à Novgorod, il fut salué de toute l'artillerie, & les évêques de ces deux villes avoient ordre de le bien traiter pendant le séjour qu'il y feroit.

En approchant de Stàritsa, il passa au travers d'une longue haie de Strélits. Dans la cour du palais, sur les degrés & dans les appartemens, étoient rangés les Boïars & les Dvorianes, revêtus de superbes étoffes d'or. Un seigneur de la première distinction & un secrétaire d'État, vinrent au devant de lui jusqu'au milieu du grand escalier.

Le Tfar étoit avec son fils : ces deux Princes lui présentèrent la main. Ivan le fit asseoir à côté de lui sur un banc couvert d'un riche tapis & l'invita à sa table. Dans les jours de cérémonies, où le Prince invitoit à manger au palais des ministres étrangers ou quelques grands officiers de la Cour, lui-même se faisoit servir à une table séparée : car les Princes héréditaires avoient seuls le droit de manger à la même table que le souverain. Il est encore à présent des jours solennels, où l'impé-

ratrice de Russie dine assise sur le trône & ceinte du diadème; les seigneurs sont assis 1581.
à une autre table.

Chaque jour le Jésuite recevoit des mets choisis de la table du Prince. Il rapporte qu'à son entrée à Moskou cinq mille hommes étoient sur la place, & que le Tzar, accompagné des Boïars & de sa Cour, daigna descendre lui-même au devant de lui, précédé des prêtres qui portoient l'image de la Vierge. Mais ces honneurs étoient empoisonnés par une gêne insupportable; Possévin & les gens de sa suite n'étoient jamais seuls, ne pouvoient recevoir de visites, ne sortoient que pour des affaires indispensables, & toujours accompagnés, & ne pouvoient avoir de médecins dans leurs maladies.

Le Tzar, dont les ressources étoient épuisées par ses anciens succès & par ses derniers revers, sentoît le besoin de la paix, & n'avoit plus cette hauteur dont il avoit accablé les envoyés de Battori. Sa gloire avoit été payée de bien du sang; &, comme il est trop ordinaire, l'accroissement de sa puissance apparente avoit diminué sa puissance réelle. Il avoit des domaines plus étendus; mais le nombre de ses sujets étoit diminué, ou du moins, dispersés sur une plus grande surface, ils se prêtoient mutuellement moins de forces. Les Tatars de Kazan & d'Asrakhan n'avoient pas succombé sans vengeance;

1581. ceux de Crimée vaincus , repouffés tant de fois , avoient cependant chaque fois remporté leurs armes teintes du fang des Rufles : la Livonie prefqu'entièrement conquife & la Lithuanie entamée avoient fervi de tombeaux à un grand nombre de leurs vainqueurs ; des mères , des veuves Rufles pleuroient leurs époux & leurs fils expirés fous le fer des Suédois ; & par tout où le nom d'Ivan portoit l'effroi , la terre avoit été engraffée de cadavres de fes fujets. Des villages autrefois confidérables n'avoient plus d'habitans , & les campagnes , couvertes auparavant de riches moissons , fe hériffoient de forêts naiffantes.

Ivan , obligé de faire des facrifices , renonça à toute prétention fur la Courlande , & offrit de céder une grande partie de la Livonie. Telles furent les propositions qu'il chargea Poſſevin de porter au Roi de Pologne.

Le Jéfuite trouva ce monarque devant les murs de Pleskof dont il faisoit le fiége. Il avoit traîné , à travers des chemins longs & difficiles , une nombreufe artillerie : il venoit de recevoir de Riga de grandes provisions de poudre & de boulets , & il attendoit inceſſamment des troupes fraîches. Ces apprêts formidables le rempliſſoient d'une confiance que les circonſtances ne faiſoient qu'augmenter. Les troupes Rufles qui avoient été

envoyées au secours de Pleskof, avoient été défaites en chemin; différens corps, 1581. partis de Novgorod pour se jeter dans la ville, venoient d'être battus & avoient laissé beaucoup de morts & de prisonniers: dans les murs, un grand nombre d'habitans avoient péri par les armes, par les maladies, par les chagrins. Enfin il se voyoit à la tête d'une armée aguerrie par trois ans de travaux; &, au lieu d'être obligé, comme auparavant, de partir de la Lithuanie ou de la Pologne, il se trouvoit dans les États mêmes de son ennemi, & pouvoit exécuter ses projets aussi tôt qu'il les auroit formés.

D'ailleurs le Roi de Suède, animé du même desir d'humilier Ivan, s'étoit déjà rendu maître d'une grande partie de l'Estonie. Le plus habile ou le plus accrédité de ses généraux étoit un gentilhomme Languedocien, Pontus de la Gardie, à qui il avoit fait épouser sa fille naturelle, & qu'il avoit comblé de richesses. Pontus prit d'assaut la ville de Narva & fit passer la garnison Russe au fil de l'épée. Il soumit à son maître Ivan-Gorod, Vittenstein, & porta le ravage jusqu'aux portes de Novgorod.

Ces succès en promettoient d'autres plus grands encore, & permettoient à Battori de se montrer difficile sur les conditions de la paix: mais en effet les victoires mêmes de la Suède contribuoient

à la lui faire desirer. Il voyoit d'un œil jaloux les progrès d'un voilîn qui tiroit parti des avantages que lui-même lui avoit préparés par ses armes : il dissimuloit ses sentimens, & affectoit de triompher des avantages de son allié. Il s'obstinait à demander l'évacuation de toute la Livonie, la conservation de ses conquêtes & des dédommagemens des frais de la guerre ; menaçant de n'abandonner le siège, qu'après avoir été satisfait sur toutes ses demandes.

Les circonstances, qui excusoient la fierté de Battori, ne laissoient prévoir au Tsar que de nouveaux malheurs, après les désastres qu'il venoit d'éprouver. Il offrit de renoncer à la possession de la Livonie & de rendre Polotsk & quelques autres de ses conquêtes : d'un autre côté, Battori, dont les progrès étoient plus lents qu'il n'avoit d'abord pensé, & qui voyoit la division prête à se mettre dans ses troupes, se relâchant des conditions trop rigoureuses qu'il avoit d'abord proposées, consentit à rendre les places qu'il avoit conquises en Russie, & il ne fut plus question de dédommagemens. La paix fut signée au commencement de l'année 1582. Ivan la conclut à peu près dans le même tems avec le Khan de Crimée.

Une douleur profonde, dont son ame étoit déchirée, put contribuer beaucoup

à réprimer son orgueil , & le rendit plus facile à traiter avec ses ennemis. Ce malheureux Prince , trop peu maître de ses passions , venoit de donner la mort à son fils aîné , jeune homme de grande espérance , & qu'il avoit toujours chéri. 1582.

Ce tragique évènement est raconté de plusieurs manières , parmi lesquelles il est difficile de démêler la vérité.

Suivant quelques historiens , pendant que Battori tenoit Pleskof assiégée , & peu de tems avant la fin de la guerre , des troupes Polonoises se répandirent dans la Russie , & portèrent le ravage jusqu'au Volga. Ivan ne s'opposoit point à leurs courses , & sembloit leur livrer ses États ; mais cette négligence apparente lui étoit inspirée par la politique : il vouloit que les Polonois s'épuisassent eux-mêmes par ces expéditions entreprises pendant les rigueurs de l'hiver , & que Battori se portât plus volontiers à la paix. Le succès ajoutent-ils , répondit aux vues du Tzar , & lui fit obtenir des conditions plus douces.

Mais les Boïars , qui ne pouvoient pénétrer ses desseins , & qui , témoins des maux que souffroit la Russie , ne voyoient pas le bien qui devoit en résulter , prioient le Prince de s'opposer aux Polonois. Ils lui représentèrent qu'il étoit encore possible de lever promptement une armée formidable , & ajoutèrent que ,

1582. si la foiblesse de l'âge l'empêchoit de se mettre à la tête de ses troupes , il pouvoit en confier le commandement à l'ainé de ses fils. Ivan , qui croit voir , dans cette proposition , le mépris de ses sujets pour sa personne , & un complot formé contre lui-même en faveur de son fils , ne peut contenir son indignation. Il fait punir de mort , comme des rebelles , les principaux de ceux qui lui ont donné cet avis imprudent. Le Tsarévitch s'aperçoit qu'il est lui-même soupçonné , veut se justifier , & se jette aux pieds de son père. Ivan , dont la colère est encore dans toute sa force , lui donne sur la tête un coup dont le jeune Prince meurt au bout de quatre jours.

Possev.
Mosc.

Possevin , qui étoit alors auprès de Battori , mais qui retourna bientôt après à la cour du Tsar , dut savoir au moins ce qu'on racontoit en Russie de la mort du Tsarévitch , & il prétend même en avoir appris les circonstances de la bouche d'un interprète , qu'il avoit envoyé au jeune Prince , dans la Slabode d'Alexandre.

Suivant lui , les femmes d'une condition honnête avoient coutume de porter trois robes à la fois , plus ou moins pesantes , suivant la saison. Celles qui n'en portoient qu'une faisoient mal juger d'elles , apparemment parce que ce vêtement de dessous , par sa forme ou par sa légèreté ,

reté, étoit peu favorable à la pudeur. Un jour, l'épouse du Tfarévitch, avancée 1583. dans sa grossesse, gênée par cet état par le poids de ses habits, & ne s'attendant pas à être surprise dans sa solitude, étoit étendue sur un banc, revêtue d'une seule robe. En ce moment, le Tfar entre chez elle : elle se lève, veut s'excuser, mais il lui donne un soufflet & la frappe du bâton qu'il portoit toujours, semblable à peu près au sceptre des anciens rois de la Grèce, & tel qu'en portent encore ces phantômes de souverains, que les Turcs veulent bien donner à différentes nations tributaires.

La Princesse maltraitée ne peut retenir ses cris. Son jeune époux accourt à sa voix, veut retenir son père, lui fait de durs reproches & attire sur lui-même la colère de cet homme violent. Le Tfarévitch, frappé sur la tête, tombe. Ivan voit couler le sang de son fils, il ne sent plus que sa tendresse, se livre à la douleur, envoie chercher des secours : soins inutiles ! Le jeune homme expire au bout de quelques jours, emportant les regrets de toute la nation.

Dans son désespoir, le Tfar vouloit se faire moine. Les nuits il se levoit, en poussant des cris douloureux, & se rouloit sur le plancher. On avoit peine à le remettre sur son lit, où la fatigue lui procuroit enfin quelques instans de repos.

1582. Le remords le dévorait, l'agitation cruelle de son ame étoit un supplice plus affreux que ceux qu'il avoit fait subir à un si grand nombre de ses sujets : & les victimes de sa tyrannie étoient vengées. Il fai-
1583. soit distribuer de l'argent à tous les monastères , il envoya même des sommes considérables aux patriarches de la Grèce. Tous les historiens conviennent que sa douleur & son repentir abrégèrent ses jours.

Délivré des armes de la Pologne , il ne jouissoit pas encore de la paix. La guerre continuoit avec la Suède. Mais elle étoit bien moins inquiétante que celle dont il venoit d'être délivré. Les Suédois virent leurs efforts échouer contre Oréhek. Restés seuls ennemis de la Russie , & près de se brouiller avec la Pologne , ils ne pouvoient guères prévoir de plus heureux succès dans l'avenir , & conclurent une trêve pour trois ans.



1572.

CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE.

Tandis qu'Ivan, autrefois si fier & si terrible, abattu désormais par la douleur, attendoit dans l'inaction l'instant qui le délivreroit du tourment de vivre, la fortune travailloit encore pour lui, & lui soumettoit des régions jusqu'alors inconnues aux Européens. Cette contrée qui se vante de ses riches fourrures refusées au reste de la terre; qui, par les suites d'une révolution inconcevable du globe, renferme en si grand nombre, dans ses entrailles glacées, des cadavres d'éléphants, que leurs dents seules font l'objet d'un riche commerce; qui prodigue à ses maîtres l'or de ses mines, sans leur refuser des métaux plus utiles, quoique moins chers à la cupidité; qui, contente de ses pierres précieuses, peut ne pas envier les brillantes congelations de l'Orient; qui, privée même de tant de trésors, seroit encore assez riche par la fertilité de ses terres méridionales, par le gibier que nourrissent ses plaines & ses forêts, par les poissons qui vivent dans ses fleuves: la Sibérie enfin alloit appartenir à la Russie, & recevoir les loix d'Ivan à son insu, & même, en quelque sorte, malgré lui.

1572. Nous avons vu , sous le règne du Grand Prince Ivan , les Russes faire une expédition contre les barbares habitans de l'Iougorie , & porter la terreur au nord de la Sibérie : mais ces découvertes furent négligées sous le règne suivant. Les guerres que le Grand Prince Vassili Ivanovitch eut à soutenir avec la Pologne , les Tatars de Kazan , & ceux de la Crimée , empêchèrent de suivre des entreprises dont les avantages ne se laissoient pas encore appercevoir.

Muller.
Ist. Sib. Un simple particulier , sous le règne du Tsar Ivan, retrouva quelques traces de cette découverte apparemment oubliée. Il se nommoit Anika-Strogonof. C'étoit le descendant d'un Mourza Tatar, qui, du tems de Dmitri Donski , étoit venu s'établir dans les États de ce Prince : ce fut, dit-on , ce Mourza qui apporta en Russie la manière de compter avec de petits globes enfilés; manière connue long-tems auparavant des Tatars, qui l'avoient eux-mêmes reçue des Chinois.

Anika possédoit un riche établissement dans le gouvernement d'Arkhangel, sur les bords de la Vytchegda, rivière qui tombe dans le Dvina septentrionale. Il y avoit établi le premier une fabrique de sel. Chaque année, des étrangers inconnus, & remarquables par la singularité de leurs traits & de leur habillement, venoient lui vendre des fourrures pré-

cieufes, & d'autres raretés de leur pays. 1572.
 Egalemeut piqué par la curiosité & par l'efpoir du gain, il acquit, par fes careffes & par de petits préfens, l'amitié de quelques - uns d'entr'eux, & les fit reconduire par des gens de confiance, à qui il ordonna de bien observer le pays dans lequel ils alloient entrer. Instruit de ce qu'il vouloit favoir, il envoya l'année fuivante dans le même pays quelques hommes de fa maifon, chargés de ces bagatelles brillantes qui plaifent toujours aux peuples ignorans: tant l'éclat a naturellement d'empire fur les hommes. Ils pénétrèrent jufqu'à l'Ob, gagnèrent l'amitié des nations qu'ils vifitèrent, & en échange des futilités qu'ils leur apportoi-ent, ils reçurent une grande quantité des plus belles fourrures. Anika tint ce commerce fecret pendant quelques années, & acquit des richesses immenfes. Content de fa fortune, & craignant d'être découvert & accusé auprès de Tfar s'il vouloit continuer plus long tems un commerce caché, il fe rendit à Moskou, & fit part à la Cour de fa découverte.

On ne négligea pas d'en profiter, & l'on trouve qu'en 1556, Iédiguer, Khan de Sibérie, payoit tribut au Tfar, & fe reconnoiffoit pour fon vaffal. Mais ce Prince fut peu de tems après détrôné par un Tatar Kirguis, nommé Koutchoum,

~~_____~~ dont nous aurons souvent occasion de
1572. parler.

Drevniaïa
Vivlio-
phika.

Ce Koutchoum, fier de sa victoire & de sa nouvelle puissance, n'avoit garde de se reconnoître tributaire de la Russie. Le Tfar voulut d'abord le soumettre, & envoya contre lui une armée sous les ordres du Prince Litchénitsin. Elle fut défaite, perdit toutes ses munitions, & un canon, dont les Tatars dans la suite voulurent inutilement faire usage. La plupart des Russes restèrent sur la place ou tombèrent dans la captivité. Il n'en revint qu'un petit nombre, qui eut à souffrir des maux inexprimables dans la route. Dès lors Ivan ne pensa plus à prendre les armes contre Koutchoum. Il entretenit, par des ambassades, une bonne intelligence avec ce Prince; &, content du commerce qu'il faisoit avec la Sibérie, il perdit toute idée de la conquérir. Ce fut un brigand, qui, pour fuir le supplice qu'il avoit mérité, joignit à sa patrie ces régions plus vastes que les anciens domaines qu'elle possédoit.

Muller
& Fischen.
Ist. Sib.

Le Tfar, par la conquête d'Astrakhan, ayant étendu sa domination jusques sur les bords de la mer Caspienne, avoit ouvert au commerce de ses États une nouvelle route que fréquentoient des caravanes sorties de la Perse & de la Boukharie. Mais les Cosaques du Don, desquels la liberté étoit portée au comble de la li-

cence, étendoient leurs brigandages jusques sur les bords du Volga & sur les 1572.
rivages de la mer Caspienne Non con-
tens d'enlever les richesses des marchands,
ils arrêtoient même les ambassadeurs
étrangers, & pillèrent jusqu'à la caisse
du Tsar. Des troupes, envoyées contre 1577.
eux en 1577, firent la chasse à ces bri-
gands, & punirent de mort tous ceux
qui furent arrêtés. Mais le plus grand
nombre prit la fuite & se dissipa.

Iermak, l'un des Atamans, ou chefs
de ces Cosaques fugitifs, remonta la Ka-
ma, & parvint à la petite ville d'Orel,
qui appartenoit aux Strogonofs. Ce ne
fut pas sans effroi qu'on reçut la visite de
ces hôtes turbulens. Maxime Strogonof,
petit-fils d'Anika, tâcha d'adoucir leur
férocité par le bon accueil qu'il leur fit,
&, persuadé qu'une contribution volon-
taire pouvoit seule le soustraire au pil-
lage, il leur fournit amplement tout ce
qui leur étoit nécessaire.

Iermak eut occasion d'entendre par-
ler de la Sibérie aux gens de Strogonof;
il s'en fit indiquer les chemins, & conçut
l'espérance de la subjuguier ou du moins
de s'y enrichir. Il avoit avec lui six mille 1578.
hommes. Strogonof, obligé d'avoir pour
ce chef des complaisances sans bornes,
le pourvut de subsistances; mais il ne lui
donna pas de guides, apparemment par-
ce qu'Iermak avoit négligé d'en deman-

~~1578.~~ der. Celui ci se repentit bientôt de son
1578. peu de prévoyance : il s'égara dès le second jour de sa marche , & ne retrouva plus le chemin qu'il auroit dû prendre. Cependant il ne perdit pas l'hiver , car il détacha contre les Vogoules trois cents Kofaques qui revinrent avec un butin capable de payer leurs peines. Iermak comprit qu'il ne pouvoit se promettre un grand succès , sans être abondamment pourvu de vivres & de munitions de guerre. Strogonof pouvoit seul en fournir : il fut décidé qu'on retourneroit lui faire une seconde visite , & qu'on laisseroit seulement mille hommes dans le pays dont on venoit de s'emparer & où l'on avoit élevé une forte de fort.

Strogonof , malgré sa fortune , ne pouvoit , sans se gêner , satisfaire aux demandes des Kofaques. Il avoit bien envie d'en refuser au moins une partie ; mais , sur la menace qu'ils lui firent de piller & de ravager toutes ses possessions , il leur accorda tout ce qu'ils exigeoient , & se contenta de la promesse qu'ils lui firent par écrit de le rembourser après le succès de leur entreprise. Il donna des fusils à ceux qui n'en avoient pas , fournit toute la troupe d'une quantité suffisante de poudre & de plomb , & donna trois canons & des étendards à chaque compagnie de cent hommes. On doit être étonné qu'un particulier , un marchand , dont

le commerce consistoit dans le produit de ses salines, ait pu fournir une armée de munitions de guerre & même d'une artillerie. Mais la richesse des Strogonof étoit considérable : de tels marchands ne pouvoient être comparés qu'aux Médicis de Florence. Le Tfar leur avoit permis de bâtir des fortereifes & d'entretenir des troupes, dans les pays, auparavant deserts, dont il leur avoit accordé la possession.

Iermak s'embarque, & prend cette fois de bons guides. Sachant combien le son des instrumens de guerre contribue à augmenter le courage, il n'avoit pas négligé d'avoir des fifres, des tambours, des timbales & des trompettes. Lui-même étoit le général de son armée : sous lui commandoient deux *Atamans* dont les fonctions répondoient à celles de colonels. Les *Jessoouls* faisoient les fonctions d'aides de camp; un *Sotnik* ou capitaine commandoit à chaque compagnie de cent hommes, & avoit sous lui un *Piatidéciatnik* ou lieutenant, & un enseigne. Chaque dixaine d'hommes étoit soumise à un *Déciatnik*. La discipline répondoit à la régularité de cette ordonnance, qu'on est surpris de trouver dans une troupe de brigands. Les déserteurs étoient enveloppés dans un sac & jetés à la rivière : le même supplice expioit les grands crimes. On chargeoit de sable les habits de ceux qui s'étoient rendus cou-

1578. pables de fautes plus légères, & on les plongeoit ainsi dans l'eau pendant quelque tems.

On fait que la dévotion s'est trouvée souvent unie au brigandage. Iermak avoit dans son armée un moine fugitif & trois popes. Ces prêtres célébroient régulièrement le service, & il y faisoit assister ses Kosaques. Ce chef de brigands, qui se faisoit un jeu du meurtre & du pillage, craignoit que les péchés contre la pureté n'attirassent sur lui la colère divine : ceux de sa troupe qui s'en rendoient coupables étoient plongés dans l'eau, & mis ensuite dans les fers pour trois jours.

Malgré toutes les précautions d'Iermak, bien des difficultés traversèrent encore son entreprise : il fut même obligé de s'arrêter & de se fortifier pendant l'hiver sur les bords de la Sérébrianka, petite rivière qui se trouve sur les frontières de la Sibérie. Déjà son armée se trouvoit réduite. Des Vogoules avoient leur demeure à l'entour du quartier d'hiver des Kosaques ; ceux-ci, qui commençoient à éprouver la disette, leur faisoient de fréquentes visites pour en tirer des subsistances qui consistoient en poissons, & en chair d'ours & de rennes. Mais, peu contents de prendre à ces malheureux leur superflu, ils eurent la barbarie de les dépouiller & de les laisser dans leurs cahutes, exposés aux rigueurs du

froid & aux horreurs de la famine.

Les cruautés des Kosaques les firent 1578.
bientôt connoître au loin. En effet, ceux
qui font beaucoup de mal ont toujours
une réputation fort étendue, & la gloire
des bienfaiteurs de l'humanité se renferme
dans un cercle plus étroit; car les
hommes sont bien plus sensibles à la
crainte qu'à la reconnoissance. Non seu-
lement les Vogoules, mais les Tatars
voisins se réunirent pour résister à leurs
nouveaux hôtes. Un parti de Kosaques,
qui s'éloigna du gros de la troupe pour 1580.
reconnoître le pays, fut presque entière-
ment taillé en pièces. Ce n'étoit pas le
seul désastre qu'on eût éprouvé; enfin,
à la fonte des glaces, le premier de Mai,
Iermak ayant fait la revue de son armée,
la trouva réduite à seize cent trente-six
hommes.

Leur valeur alloit être mise à une nou-
velle épreuve, la plus grande par laquelle
ils eussent encore passé. Ils descendoient
la Toura & étoient parvenus à l'endroit
où est à présent la ville de Tourinsk. Là
faisoit sa résidence un Prince nommé
Iapanzia, qui dominoit sur les Vogoules
& les Tatars de cette contrée. Instruit de
l'approche des Kosaques par la terreur
des malheureux qui fuyoient devant ces
brigands, il rassembla tout ce qu'il avoit
de sujets capables de porter les armes.
Leur nombre, leur courage féroce, l'a-

1580. avantage de leur position, tout leur profittoit la victoire. Mais accoutumés à combattre contre le fer, ils ne l'étoient pas à braver la foudre, & furent dissipés aux premières décharges de la mousqueterie. Le brave Iapanzia, pour prix de sa généreuse résistance, vit réduire en cendres les habitations de ses sujets, & aucun village ne resta plus sur les bords de la Toura.

Après cette victoire, Iermak s'avança jusqu'à la petite ville de Tchimgui, qui fit place depuis à celle de Tioumen; ils s'en empara. La situation du lieu est agréable, & les Tatars qui l'habitoient étoient riches en grain & en troupeaux. C'étoit une Capoue pour des Kofaques, & leur chef crut devoir profiter, pendant l'hiver, de l'abondance qui lui étoit offerte.

Le Khan Koutchoum étoit le plus puissant des Souverains Tatars de la Sibérie. Il faisoit sa résidence sur la rive orientale de l'Irtich, dans une ville que les Tatars appelloient Isker, & que nous appellerons Sibir, parce que c'est sous ce nom qu'elle est connue. Un des officiers de ce Prince étoit tombé entre les mains d'Iermak qui l'avoit comblé de caresses & l'avoit envoyé chargé de riches présents & de protestations d'amitié pour son maître; en même tems il l'avoit chargé de dire à Koutchoum que les Kofaques se propoisoient de retourner en Russie,

dès que la saison rendroit les fleuves navigables. 1580.

Le Khan apprit en tremblant l'arrivée des Kosaques & ne fut rassuré ni par les présens ni par les promesses qu'il recevoit de la part de leur chef. Ses devins, qu'il consulta, ne firent que confirmer ses craintes, & il rassembla toutes ses forces pour repousser le danger qui le menaçoit.

Ses inquiétudes n'étoient que trop fondées. Dès le commencement du printemps, Iermak continua de descendre la Toura pour entrer dans le Tobol. Il eut à soutenir les efforts réunis de six Princes Tatars : la bataille dura plusieurs jours ; mais les Kosaques dissipèrent enfin leurs ennemis & firent un si riche butin, que, ne pouvant le charger tout entier sur leurs barques, ils en enterrèrent une partie pour la reprendre à leur retour. Mais ils acquéroient ces richesses aux dépens de leurs forces, &, pendant qu'ils se trouvoient embarrassés de leurs trésors ; ils risquoient de ne pouvoir bientôt plus défendre leur vie. Leur nombre étoit réduit à mille soixante hommes. Ils se trouvèrent encore harcelés en naviguant sur le Tobol ; mais ils eurent alors le bonheur de n'essuyer aucune perte.

Tant de périls qu'ils avoient franchis ne faisoient que leur ouvrir la route vers des dangers encore plus terribles. Kout-

1580. choum avoit fait tendre une chaîne de fer d'un bord à l'autre du Tobol, dans un endroit où le lit de ce fleuve devient plus étroit. Des Tatars étoient placés sur le rivage, pour profiter du moment où les barques, arrêtées par cet obstacle, s'embarraßeroient mutuellement.

Mais la chaîne se rompit, heurtée à la fois par un si grand nombre de bâtimens, qu'entraînoit la rapidité du fleuve. Cependant Iermak fut obligé de combattre trois jours entiers, & ne dut son salut qu'à un stratagème assez ingénieux. Il fit revêtir des pieux à la manière des Kosaques, & rangea ces vains épouvantails sur les barques, où il ne laissa que ce qu'il falloit de monde pour les conduire. Il descendit avec le reste de ses troupes, sans être apperçu, & attaqua l'ennemi par derrière. Les Tatars, qui croyoient toujours voir les barques chargées de Kosaques, & qui voyoient en même tems à terre une bande d'ennemis que la surprise & l'effroi multiplioient à leurs yeux, se livrèrent à la terreur & leur laissèrent un libre passage.

Mais les Kosaques, ruinés par tant de victoires, n'osoient plus se livrer à l'espérance d'en remporter de nouvelles. Ils s'arrêtèrent huit jours entiers à l'embouchure de la Tavda, incertains s'ils ne devoient pas remonter cette rivière & retourner en Russie par le chemin le plus

court. Ce retour, qui rendoit inutiles tous leurs travaux passés, n'étoit pas lui-même exempt de périls. Enfin, après bien des délibérations, le plus grand nombre des voix fut pour le parti le plus courageux, & l'on résolut de marcher à de nouveaux exploits. 1580.

Ils durent se repentir de leur résolution, lorsque, peu de jours après, non loin de l'embouchure de la Tavda, ils virent paroître une nombreuse armée de Tatars, d'Ostiaks, de Vogoules, conduite par Mémetkoul, cousin de Koutchoum. Leur perte sembloit certaine. Mais leurs armes vomissoient la flamme, & leurs ennemis n'avoient que des flèches. Bientôt les morts entassés du côté des Tatars, embarrassèrent même les vainqueurs; les chevaux pouvoient à peine franchir ces monceaux des cadavres. Une autre armée, qui se présenta cinq jours après sur le rivage, lança des nuées de traits, sans tuer un seul Kosaque, & sans les retarder un instant.

Précédés par la terreur qu'ils inspiroient, ils emportèrent facilement une petite ville, nommée Karatchin, à seize verstes de l'embouchure du Tobol. Ils y trouvèrent en abondance des grains & des provisions de bouche, & y firent un riche butin en or, en argent, en diamans, & autres pierres précieuses. Ces trésors ne doivent point étonner; ils

1580. avoient appartenu autrefois aux compagnons de Tchinguis, ou de ses premiers successeurs, qui s'étoient enrichis des dépouilles de l'Orient. Pendant que les Kosaques s'arrêtoient à piller, arriva le carême de l'assomption, qui dure quatorze jours, suivant les rits de l'église Russe. Mais Iermak ordonna un jeûne de quarante jours, pour attirer la bénédiction du Ciel sur ses brigandages.

Il passa à Karatchin ce tems d'abstinence & d'inaction, & les ennemis auroient pu le faire repentir de son imprudente superstition, s'ils en avoient su profiter : mais il leur avoit inspiré tant de crainte, qu'ils ne s'avisèrent pas de le troubler dans un repos qui différoit leur ruine.

Iermak enfin se rembarque. Les Tartars s'étoient rassemblés pour défendre le confluent de l'Irtich & du Tobol. Il les brave, entre malgré leurs efforts dans l'Irtich, & s'empare d'une petite ville à trois verstes de son embouchure. Les Kosaques en font leur quartier, & y transportent tout ce qu'ils avoient sur leurs barques.

Ce fut là qu'ils reconnurent tout ce que leur situation avoit d'effrayant. Que de dangers il leur restoit à franchir encore ! que d'ennemis à surmonter ! Ils se voyoient réduits à cinq cents hommes. C'est avec cette poignée de monde qu'ils approchoient du centre de la puissance

des Tatars. Combien d'ennemis chacun d'eux auroit à combattre! Retourneraient-ils en Russie? Mais comment, dans la foiblesse où l'on étoit réduit, affronter de nouveau tant de peuples irrités de leurs défaites? Et si l'on espéroit échapper à leurs mains, ne périroit-on pas, d'une manière plus lente & plus terrible, par la faim & par le froid. Pendant que le conseil assemblé flotloit dans cette incertitude, Iermak fait entendre sa voix, & fixe les esprits. Il exhorte ses Kosaques à mourir du moins en héros; tous prennent la résolution de périr en répandant le sang des infidèles, & d'expier ainsi le sang chrétien qu'ils avoient versé dans leurs brigandages, sur les bords du Volga: étrange piété, de réparer des meurtres par le carnage!

Une première victoire que les Kosaques remportèrent sur Koutchoum n'eut guères d'autre avantage que de leur inspirer de la confiance dans leurs forces. Ils ne purent se procurer des provisions suffisantes pour l'hiver, & la crainte de la disette leur fit desirer une affaire décisive.

L'occasion s'en présenta bientôt. Les Tatars reparurent en plus grand nombre, divisés en deux corps, l'un commandé par le Khan, & l'autre par Mémétkoul. Mais ces deux Princes, bientôt entièrement défaits, ne pensèrent plus qu'à sau-

1580. ver leurs jours par la fuite. Ils avoient avec eux le canon qu'ils avoient pris autrefois au Prince Litchénitfin, & le crurent enchanté, parce qu'il ne lançoit pas de lui-même des boulets contre les Kofaques, comme il en avoit autrefois lancé contre les Tatars. Cette victoire coûta cent sept hommes aux Kofaques, qui, par conséquent, furent réduits à moins de quatre cents.

Moins abattus qu'irrités de cette perte, & animés par le succès, à peine ont-ils pris quelque repos, qu'ils vont entreprendre le siège de Sibir, persuadés qu'ils éprouveront peu de résistance. Déjà ils étoient près de la ville; déjà ils préparoient leurs attaques; lorsqu'ils s'aperçurent qu'elle étoit abandonnée. Iermak ne se livre pas imprudemment à la joie que devoit lui causer cette découverte. Il craint que cette désertion ne cache quelque stratagème. Mais il reconnoît bientôt qu'elle est réelle: il apprend que, dès le lendemain de la bataille, les Ostiaks des environs de l'Irtich avoient abandonné Koutchoum, & que lui-même, désespérant de sa fortune, avoit ramassé ses trésors, & abandonné le siège de son empire.

Dès ce moment, Iermak résolut de faire sa résidence à Sibir, & de la rendre la capitale de ses États. Il ne lui restoit plus qu'à soumettre & à rendre tributaires les nations d'alentour: & il n'eut que

la peine de leur imposer le joug à mesure qu'elles venoient y présenter leurs têtes. 1580. Les Ostiaks qui avoient combattu, ou plutôt tremblé dans l'armée de Koutchoum, avoient fait à leur retour un tel récit des prodiges de valeur dont ils avoient été témoins, que les peuples voisins ne pensoient qu'à mériter la clémence des vainqueurs. Iermak n'étoit que depuis quatre jours à Sibir, lorsqu'un chef d'Ostiaks lui apporta un tribut de riches pelleteries, & une grande abondance de vivres. Iermak le reçut d'une manière caressante, &, loin d'en agir en brigand insatiable, il témoigna sa reconnoissance à son nouveau tributaire. Il n'en falloit pas d'avantage pour charmer le cœur du barbare, qui ne quitta le chef Kosaque, que pour aller célébrer ses louanges. Elles se répandirent de bouche en bouche. Des familles Tatares ds bords du Tobol, de l'Irtich & des autres rivières qui se mêlent à ces fleuves, viennent rendre leurs hommages à celui qu'elles reconnoissent avec joie pour leur chef. D'autres avoient pris la fuite & s'étoient enfoncées dans des lieux sauvages, où les Kosaques n'auroient puni les découvrir ni les suivre : mais instruites de la douceur d'Iermak, elles se reprochent d'avoir pu le craindre, & viennent se joindre à ses autres sujets. Il permit à tous ceux qui le reconnurent, de reprendre leurs anciennes

1580. habitations, & leur garantit la plus grande sûreté, tant qu'eux-mêmes voudroient rester paisibles. Chaque jour, de nouveaux chefs Tatars venoient se soumettre à sa domination.

Ainsi l'heureux brigand du Tanaïs voyoit les peuples révéler sa puissance. Il avoit fait prêter serment à ses nouveaux sujets, il leur avoit imposé des tributs de pelleteries; il régnoit enfin : mais il ne restoit autour de lui que peu d'hommes de sa nation, & il voyoit s'épuiser ces munitions de guerre, apportées de l'Europe, sur lesquelles sa force étoit fondée. La terreur qu'il inspiroit alloit bientôt faire place au mépris, quand on reconnoitroit sa foiblesse; & les nations qui le révéroient à présent, riroient bientôt elles-mêmes de leur vénération & de leurs craintes. Occupé de ces tristes idées, & voyant tout son pouvoir s'échapper de ses mains, il résolut d'informer la Cour de sa conquête; sûr du pardon de ses anciennes fautes, après le service qu'il venoit de rendre. Il choisit pour cette ambassade l'un de ses Atamans, nommé Ivan Koltsof, auquel il donna une escorte de cinquante Kosaques, & qu'il chargea pour le Tsar, d'un riche tribut de pelleteries. Le député partit au mois de Décembre 1581, & voyagea en partie sur des traîneaux étroits tirés par des chiens, & en partie sur ces longs & larges patins

propres à courir sur la neige.

Pendant que ces évènements se passaient 1581.
soient en Sibérie, les Vogoules, habitans des bords de la Tavda, se soulevèrent & portèrent le trouble dans les villes nouvelles de la Permie. Leur chef avoit sa résidence dans l'endroit où depuis fut bâtie la ville de Pélim. Il passa les monts Ougoriques, & ravagea les nouveaux établissemens des Strogonof le long de la Kama. Encouragé par le profit qu'il avoit fait, il vint l'année suivante sur- 1582.
prendre Tcherdin, & s'il tira cette fois pour lui-même peu de fruit de son audace, il fit beaucoup de mal aux habitans. Le Voévode de Tcherdin étoit ennemi des Strogonof; il saisit cette occasion pour les perdre : il écrivit à la Cour que ces riches citoyens, par les secours qu'ils avoient prodigués à un certain Iermak, chef de brigands fugitifs, étoient les auteurs des maux que venoit d'éprouver la Permie; que les Vogoules ne faisoient qu'user des représailles pour leurs habitations réduites en cendres par les farouches Kosagues; & qu'on avoit encore à craindre de plus grands maux, lorsque le Khan de Sibérie viendrait à la tête de toutes ses forces venger sur la Russie les outrages que lui avoient faits les protégés des Strogonof.

Ces dépêches firent à la Cour tout l'effet que s'en étoit promis le jaloux Voé-

1582. ~~_____~~vode. Ivan écrivit aux Strogonofs une lettre foudroyante, & les menaça de les rendre responsables de l'évènement. Ces lettres étoient parties: le Tfar, qui ne pensoit qu'à terminer en paix ses jours empoisonnés par l'image toujours présente de son malheureux fils, se figuroit avec douleur qu'il seroit obligé de repousser, par une nouvelle guerre, les attaques du Khan de Sibérie. Il étoit occupé de ces tristes réflexions à l'arrivée du député d'Iermak. L'heureuse nouvelle qu'apportoit ce Kofaque fit succéder aux craintes de la Cour la joie d'une acquisition de la plus grande importance. Ivan voulut que Koltsof lui fût présenté, lui accorda presque les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à l'envoyé d'un Souverain, & lui fit des présens considérables. Les Kofaques ne demandoient que leur grace; mais le Prince leur prodigua de grandes récompenses, & joignit aux présens dont il chargea le député pour Iermak, une pelisse qu'il avoit portée lui-même: c'étoit alors l'un des plus grands honneurs que le Souverain pût accorder. Pendant qu'Iermak recevoit tant de graces de la Cour, dans la personne de son député, il s'en rendit plus digne encore par de nouveaux exploits. Un parti qu'il avoit mis en campagne, surprit & fit prisonnier le vaillant Mémetkoul, celui des chefs dont il redoutoit le plus

les talens & le courage. De nouvelles hordes venoient lui rendre hommage ; il en foumettoit d'autres par les armes & descendit , toujours victorieux , jusqu'à l'embouchure de l'Irtich. Alors il retourna sur ses pas , croyant n'avoir plus devant lui de contrées habitées , & persuadé que les bornes qu'il mettoit à ses conquêtes étoient en même tems celles du monde. 1582.

Il avoit fait prier le Tfar d'envoyer en Sibérie un Voévode. Le prince Bolkhovski arriva en cette qualité avec cinq cents hommes. Il fit partir pour Moskou le Prince de Mémetkoul qui n'y arriva qu'après la mort d'Ivan. Mais Phédor , qui occupoit le trône , rendit de grands honneurs à ce prisonnier , qui se distingua depuis au service des Tsars. 1583.

Jusqu'ici les évènemens avoient secondé les desirs d'Iermak : de grands revers vont suivre tant de prospérités. Le gouvernement , en envoyant un renfort aux Kosaques , oublia de pourvoir à leur subsistance. Aussi , peu de tems après l'arrivée du Voévode , on éprouva les premières atteintes de la disette , elle augmenta chaque jour & dura l'hiver entier. La faim emporta un grand nombre d'hommes ; & plusieurs , pour se conserver , dévorèrent les cadavres de leurs compagnons qu'ils venoient de perdre. Tant de misère amena les plus cruelles

maladies, & le Voévode Bolkhovski en 1583. fut une des premières victimes. On lui avoit donné pour compagnon , ou plutôt pour secrétaire, un Ivan Gloukhof: mais ce chef, sans doute peu respecté, n'est pas même nommé dans les archives jusqu'à la mort d'Iermak.

Quelque tems avant l'arrivée du Voévode, l'un de Mourzas les plus considérables parmi les Tatars de la Sibérie, Karatcha, qui s'étoit détaché du parti de Koutchoum, fit demander à Iermak du secours contre d'autres Tatars de la *Kazatchia-Orda*. Le Kosaque, fier de voir sa protection recherchée, & persuadé que l'alliance de Karatcha donneroit un relief considérable à son parti, lui envoya quarante hommes sous les ordres d'Ivan Koltsof. Mais le Mourza ne les avoit demandés que pour les exterminer. Il avoit fait solliciter en même tems à la révolte plusieurs peuplades d'Ostiaks & de Tatars: & les Kosaques qui étoient allés y recueillir les tributs, furent impitoyablement massacrés.

Cependant Karatcha se prépare à porter aux Kosaques de plus grands coups; il rassemble des forces de toutes parts, & vient mettre le siège devant Sibir: il la bloque de tous côtés, résolu de la réduire par la famine. La nécessité de périr par les armes ou par la faim augmente le courage des Kosaques, en ne leur laissant plus

plus de ressources que dans le désespoir. ~~_____~~
Ils profitent des ténèbres de la nuit pour 1583.
sortir de la ville , traversent en silence le
camp de Tatars , échappent à toutes les
sentinelles , & vont au delà du camp atta-
quer le quartier de Karatcha, qui, se repo-
sant sur la vigilance des siens , & ne pou-
vant soupçonner aucun danger , lors-
qu'une armée entière le séparoit de l'en-
nemi , étoit plongé dans un profond som-
meil. Les Kofaques ne combattent point ;
ils égorgent des malheureux endormis.
Deux fils de Mourza tombent au nom-
bre des victimes. Lui-même fuit à peine,
avec trois hommes presque nus. Mais
l'affaire n'étoit pas terminée. Les Kofa-
ques avoient entr'eux & la ville toute
l'armée ennemie ; & , maître du quartier
de Karatcha , ils étoient menacés d'y pé-
rir : ils se font des retranchemens avec
le bagage du Prince qu'ils ont mis en fui-
te ; Iermak est à leur tête , & l'ennemi
n'a plus de chef. Attaqués au point du
jour , ils se défendent avec fureur , épou-
vantent les Tatars par leur audace, les
renversent, les frappent , les dispersent .
& , vers midi , ils rentrent victorieux dans
Sibir.

Les Tatars & les Ostiaks avoient mis
dans le brave Karatcha leur dernière es-
pérance. Privés de ce héros , ils se sou-
mettent aux Russes une seconde fois &

~~leur~~ leur fournissent des vivres : l'abondance
1583. succéda à la disette.

Tout le bas Irtich étoit soumis : mais les peuples du midi de ce fleuve , n'ayant pas encore senti les armes d'Iermak. croyoient pouvoir braver sa puissance. Il se contente , pour les subjuguier , de prendre avec lui trois cents hommes , choisis entre ses anciens Kofaques & parmi les renforts qui lui sont arrivés de Russie. L'évènement s'accorde avec sa confiance ; ses pas continuent d'être marqués par des victoires. Dans le cours de ces conquêtes , un Prince Tatar , voulant mériter la clémence du terrible Kofaque , vient au devant de lui , se reconnoît tributaire , lui fait de riches présens , & lui offre en même tems sa fille , qu'il amenoit avec lui. Mais le nouveau Scipion refuse cette dernière libéralité du Tatar , & défend aux siens , sous les plus rigoureuses peines , de toucher à la jeune princesse.

Il retournoir sur ses pas , lorsqu'on lui annonce qu'une caravane de marchands Boukhars vient commercer avec lui ; & que , retenue par la crainte de Koutchoum , elle s'est arrêtée sur les bords du Vagai ; c'est une rivière qui se jette dans l'Irtich. Iermak court au devant de cette caravane : mais , arrivé à l'endroit indiqué , il reconnoît qu'on l'a trompé par un faux avis. Il reprend le chemin de Sibir ; rem-

pli d'une aveugle sécurité , il s'arrête ~~à~~ par une nuit obscure & pluvieuse, & 1583. se livre au sommeil avec sa troupe, sans même poser de sentinelles. Koutchoum, auteur du faux avis qui l'avoit attiré sur le Vagai, le suivoit de près : un espion vient lui apprendre la situation du camp des Kosaques. Surpris pendant leur sommeil, ils sont presque tous massacrés. Quelques-uns seulement parvinrent à se sauver sur leurs barques. Iermak fut du petit nombre de ceux qui s'ouvrirent un passage à travers les ennemis. Déjà ses jours étoient en sûreté : mais, en sautant sur une barque qui étoit un peu éloignée du rivage, il tomba dans la rivière. Il s'étoit malheureusement armé de deux superbes cottes de maille que lui avoit envoyées le Tsar ; présent funeste qui lui causa la mort : accablé par le poids de cette armure, il ne put remonter au dessus de l'eau. Ainsi 6 Août. périt ce brave Kosaque. S'il eût été pris 1584. quelques années auparavant, il seroit mort du supplice des scélérats : mais, par les services qu'il rendit à sa patrie dans ses dernières années, il mérite qu'elle le compte au nombre de ses héros.

Quand on apprit à Sibir la mort d'Iermak, Gloukhof, qui n'avoit plus que cent cinquante hommes, sentit bien que le Khan sauroit profiter de sa victoire & qu'il n'y avoit plus de sûreté pour

1584. les Russes dans toutes la Sibérie. Ils ne pouvoient même, sans être poursuivis par une foule de Tatars, retourner en Russie par les chemins ordinaires: il fallut descendre l'Irtich, l'Ob, & gagner ensuite la Petchora, à travers les monts Ouralsques.

Depuis dix jours seulement les Tatars avoient défait les Kosques, & déjà ils étoient entièrement délivrés de ces dangereux ennemis. Koutchoum reprit, sans difficulté, possession des pays qu'il avoit perdus, & fit partir pour Sibir son fils Alei avec quelques troupes. Le jeune Prince s'établit dans la ville abandonnée, mais il ne put y rester long-tems. Séid-Iak, le dernier Prince de cette dynastie des souverains de Sibir renversés par Koutchoum, s'étoit retiré dans la Boukharie: là il apprit la ruine de l'ennemi de sa famille & les exploits des Kosques. Il espéra de profiter de ce tems de trouble & recouvrer peut-être le trône de ses ancêtres. Il se présenta devant Sibir peu de tems après qu'Alei y fut entré; il avoit des forces supérieures à celles de ce Prince, il lui fut aisé de l'en chasser.

Ce ne fut qu'à l'arrivée de Gloukhof, qu'on apprit à Moskou la perte de la Sibérie. On fut affligé de cette nouvelle; mais sans renoncer à l'espérance de recouvrer cette conquête, dont on ne sentoît pas assez l'importance. Trois cents

hommes, tant Strélits que Kofaques, furent envoyés en Sibérie, sous le commandement de deux Voévodes, Soukin & Miafnof, auxquels on joignit un autre chef. Il est étonnant qu'on ait fait assez peu de cas de cette expédition pour en charger une troupe aussi foible. Elle devoit, il est vrai, se joindre à cent hommes qu'on avoit fait partir précédemment, lorsqu'on ignoroit encore le malheur d'Iermak & la retraite de Gloukhof. 1585.

Le Voévode Soukin ne crut pas devoir se porter tout de suite à Sibir. Il sentit le danger de s'avancer témérairement, sans être assuré des pays qu'il laissoit derrière lui, & commença par se fortifier sur les bords de la Toura. Il y fit bâtir la ville de Tioumen, & l'endroit où avoit été auparavant celle de Tchimgui. Par le moyen de cette forteresse, il en imposoit à tous les Tatars des environs, & parvint sans peine à les soumettre & à leur imposer un tribut. Chaque jour il reculoit les bornes de sa domination, & bientôt les bords de la Taura, de la Pouichma, de l'Issét, de la Tavda, & même du Tobol, furent des dépendances de Tioumen. On ne voit pas que ces promptes acquisitions aient coûté beaucoup de sang. 1586.

La Cour, informée de ces premiers succès, que sans doute elle n'avoit pas prévu devoir être si rapides, fit partir

1586. pour Tioumen un renfort de cinq cents Kofaques, avec ordre à Tchoulkof de s'avancer sur l'Irtich, & d'y bâtir une ville aussi près qu'il seroit possible de Sibir. Tchoulkof partit sans différer & jeta au confluent de l'Irtich & du Tobol, les premiers fondemens du Tobolsk. Cette ville nouvelle dépendit de Tioumen; mais, bientôt après, elle devint la capitale de toute la Sibérie.

Ainsi l'on resserroit la domination de Séïd-Iak, qui s'étoit fortifié dans Sibir. Il est étonnant qu'il n'ait mis aucun obstacle aux travaux des Russes & qu'il leur ait permis, sans les inquiéter de se fortifier si près de lui. Apparemment qu'un ennemi comme eux de Koutchoum, il les regardoit comme ses amis, peut-être même, séduit par quelques promesses des Russes, voyoit-il son avantage à les avoir pour voisins, & se croyoit-il toujours assuré de recevoir leurs secours contre l'usurpateur.

Si telle étoit sa pensée, il connoissoit bien peu les hommes. Prince aveugle, qui pensoit que ses voisins le laisseroient jouir de l'héritage qu'il avoit recouvré, lorsqu'il leur seroit aisé de le lui ravir. Cette confiance respectable, si l'on savoit estimer la vertu, lors même qu'elle rend malheureux, le conduisit bientôt à la perte.

Le Mourza Karatcha, le même dont

nous avons déjà célébré la valeur , & un Sultan , ou fils de Khan de la Kazatchaïa 1586.
orda , étoient venus se joindre à Sïd-Iak & avoient uni leurs forces aux siennes. Un jour , ces trois Princes étoient sortis de Sibir , pour prendre le plaisir de la chasse au vol , & s'étoient éloignés jusqu'à la vue de Tobolsk. Tchoulkof les invite à venir prendre un repas dans la ville. Les Princes hésitent ; ils demandent du moins que toute leur troupe entre avec eux : on les rassure à forces de protestations & de caresses , on suppose quelques inconvéniens d'admettre dans la ville tant de monde à la fois : les Princes se rendent à ces raisons , ou plutôt à ces dehors d'amitié ; ils entrent , suivis seulement de cent hommes. Ils ne voient rien d'abord qui puisse leur donner des soupçons : cependant Séid-Iak commence à sentir son imprudence , il est pensif & rêveur. Tchoulkof lui en fait des reproches & lui soutient en badinant qu'il médite contre la Russie quelque projet qui cause sa rêverie. Le Tatar s'excuse , mais on ne veut recevoir sa justification que le verre à la main. Il se défend ; on rit , on le presse , on fait apporter un grand gobelet de vin qu'il doit boire pour prouver & pour sceller l'amitié. Séid-Iak , exact observateur des loix de Mahomet , refuse , par scrupule , de donner la preuve qu'on lui demande. Alors le

~~1585~~ 1586. jeu cesse ; Tchoulkof l'accable de reproches , décide qu'il est convaincu par son obstination de mauvais desseins contre l'État , & le fait charger de chaînes , lui , & les deux autres Princes. Tous les Tatars qui sont entrés dans la ville sont massacrés ; ceux qui sont restés en dehors entendent les cris de ces malheureux , & prennent la fuite : Sibir est abandonné , & tout qui est autour de Tobolsk reconnoît la domination des Russes. Les trois Princes furent envoyés à Moskou , & le Tfar leur donna des terres , & leur assura une honnête subsistance.

On continua de construire de nouvelles villes qui sembloient nécessaires , soit pour contenir les vaincus , soit pour porter plus loin les conquêtes. Mais il falloit achever d'écraser Koutchoum , qui , par ses fréquentes incursions & ses attaques brusques & imprévues , ne cessoit d'inquiéter les peuplades soumises à la Russie. Les forces de Tobolsk s'étoient insensiblement augmentées. Des Tatars, des Tcherkasses , des prisonniers Polonois ou Lithuaniens , qui s'y étoient rendus de toutes parts pour chercher fortune , composoient avec les Strélits envoyés de Moskou , un corps de quinze cents hommes. Le Voévode avoit ordre d'engager Koutchoum , par promesse ou par force , à reconnoître la domination du Tfar. Mais ce Khan , souvent repoussé , battu , prêt

à tomber dans la captivité, & qui s'est
vu enlever par des ennemis deux de 1586.
ses femmes, & son fils Aboulgaïr;
Koutchoum, dis-je, s'obstine à rester
ennemi de la Russie. Son opiniâtreté fit
son malheur. Toute la Stèpe qui est ren-
fermée par l'Ob & par l'Irtich lui est
enlevée: une partie de sa famille vient
se donner volontairement aux Russes.
Tant de désastres ne font que l'irriter
au lieu de le soumettre. Il se montre plus
violent dans sa haine, plus ardent à l'at-
taque, plus atroce dans sa vengeance.
Il faut faire contre lui un dernier effort. 1593.
Mille hommes de cavalerie, tant Russes
que Tatars, se mettent en campagne, le
surprennent, tuent presque sous ses yeux
la plupart de ses amis, font prisonniers ses
enfans & ses femmes, pillent son camp,
enlèvent ses trésors, & peu s'en faut qu'il
ne soit arrêté lui-même. Accompagné
de quelques domestiques, manquant de
tout, sans cesse agité de la crainte d'être
atteint, il court jour & nuit, & ne s'ar-
rête que chez les Kalmouk, sur les bords
de Nor-Zeïssan, lac que traverse l'Ir-
tich, après avoir pris sa source dans des
stèpes plus méridionales. Mais bientôt,
las de rester au milieu d'un peuple diffé-
rent de mœurs, de religion, de langage,
il veut remonter jusqu'au désert que ren-
ferme l'Irtich & l'Ichim. Il espère s'y réu-
nir aux débris de sa famille, aux restes de

~~_____~~ ses fujets, & pense qu'il s'offrira peut-
1593. être encore quelques occasions de rétablir ses affaires.

Mais son penchant au brigandage, qu'avoit augmenté en lui la misère où il étoit tombé, dissipa ses projets en consommant sa ruine. Dans sa retraite, il avoit emmené quelques chevaux de ses hôtes. Les Kalmouks s'apperçoivent du vol, le poursuivent, l'atteignent & lui tuent presque tout le monde qui lui reste. Il parvint à se sauver, mais on ne fait rien de certain sur sa retraite ni sur sa mort, & les Russes restèrent, pour toujours, maîtres de son empire.

SUITE DU REGNE D'IVAN VASSILIÉVITCH.

Les derniers évènements que nous venons de raconter, sont de plusieurs années postérieures au règne d'Ivan Vassiliévitch. Mais nous n'avons pas cru devoir séparer dans l'histoire, des faits qui, dans la réalité, ont été unis entr'eux. La conquête de la Sibérie n'en est pas moins une seule action, pour avoir occupé trois règnes successifs. Ivan ne put apprendre que les premiers succès des Kosa-

ques, & mourut le 19 Mars 1584. Il reçut dans ses derniers momens la tonsure monacale des mains du métropolitte Dionisi, qui lui donna le nom de Jonas. Au milieu de ses cruautés & de ses déreglemens, ce Prince avoit toujours témoigné beaucoup de dévotion, & ce n'est pas le seul trait de ressemblance qu'il ait eu avec Louis XI. Il alloit à l'église plusieurs fois par jour, y prioit avec ferveur & quittoit les autels pour ordonner des massacres: il observoit religieusement tous les jeûnes prescrits, & se plongeoit ensuite dans la plus sale débauche, enfin, successivement souillé d'horreurs & sanctifié par de pieux exercices, il donnoit à ses sujets presque autant d'édification que de crainte.

1593.
Letop.
Miaté-
jakh.

Possev.
Mosc.

Les étrangers ont écrit qu'il avoit eu successivement sept femmes: il est certain qu'il en eut cinq, & qu'il força deux d'entr'elles de se faire religieuses. Il n'en chérit aucune autant que la première; il eut d'elle cet Ivan dont nous avons raconté la fin tragique, & Fédor qu'il désigna pour son successeur. La dernière, de la maison des Nagui, lui donna le malheureux Dmitri, dont le nom causa dans la suite tant de maux à l'État.

Après avoir parcouru rapidement les évènements militaires de son règne, &

1593. avoir tracé l'histoire d'Ivan conquérant, il faut peindre en lui le législateur, le protecteur du commerce & des arts ; & lorsqu'il tout fera dit sur le grand homme il ne restera plus qu'à faire l'histoire de la bête féroce.

Depuis que le premier Iaroslav eut donné des loix à Novgorod, jusqu'au seizième siècle, & il n'est guères vraisemblable que la Russie, dans les différens États qui la composoient, n'ait eu aucun législateur. Mais les annales nous laissent à cet égard sans lumières ; & comme elles ont été écrites par des contemporains, leurs auteurs, négligeant de rapporter ce que tout le monde savoit aussi bien qu'eux, ont gardé le silence sur les loix, les mœurs & les coutumes de leur tems.

Ivan n'avoit encore que vingt ans, & déjà il sentoit l'insuffisance des anciennes loix de son empire. Mais s'il avoit cette heureuse audace de la jeunesse, qui ne se prosterne pas religieusement devant les décombres informes de l'antiquité, il n'avoit pas la dangereuse présomption de ces sages sans barbe, qui opposent leur raison particulière à celle de tous les hommes & de tous les tems. Il reconnut que son pays avoit besoin de loix, mais il ne crut pas que son esprit seul pût commander à tant d'esprits ; il convoqua les députés de la noblesse, &, d'après

leurs avis balancés, il dressa le code qui ~~_____~~
 porte le nom de *Soudebnik*, titre qu'on 1593.
 pourroit traduire à peu près par *Manuel* 1550.
des Juges.

Ce code sans doute, étoit fort imparfait; mais il étoit préférable aux loix qu'on avoit suivies jusques là. Cependant Ivan ne put corriger un usage barbare, consacré par l'antiquité: celui des combats judiciaires. Dans les procès obscurs, le seul moyen qu'on connût alors pour sortir du dédale tortueux de la chicane, étoit de prescrire à Dieu de faire un miracle. Hommes insensés! qui croyoient que la divinité devoit sans cesse changer ses loix pour suppléer à leur ignorance.

Une nation peut être heureuse par de bonnes loix, mais elle ne peut être florissante que par l'industrie & le commerce. La Russie, qui, par son étendue offre une si grande variété de productions, & qui touche à tant de peuples divers, doit exercer un grand commerce, à moins qu'elle ne languisse dans un grand engourdissement.

Aussi avons-nous vu des preuves de celui qu'elle entretenoit, même dans les tems les plus anciens, non-seulement avec ses voisins, mais avec les Grecs de Constantinople. Opprimés ensuite par les Tatars, les Russes perdirent la plus grande partie de leur commerce, & n'en con-

1593. **Aug.** **Thuan.** **Lib. 36.** servèrent peut-être qu'avec leurs voisins Occidentaux. Mais, lorsqu'insensiblement ils eurent rompu plusieurs anneaux de leur chaînes, que le premier Ivan Vassiliévitch acheva de briser, ils virent en même tems leur commerce renaître : il ne tarda pas même à exciter l'envie. Dès l'année 1533, un an avant que le premier Tsar montât sur le trône, la ville de Lubek, d'un commun accord avec toutes les villes Anféatiques, défendit à tous ses sujets, sous peine d'infamie & de la perte de leurs privilèges, d'aller commercer au port de Narva, le seul par lequel on pût alors négocier avec la Russie. C'est qu'on craignoit que les Russes n'appriussent des Allemands la navigation, comme les Turcs l'avoient apprise de Gènois.

Dvinsoilk
letopiscets
Muller. Une nouvelle route s'ouvrit au commerce de la Russie. Des Anglois entrèrent en 1553 dans la Dvina, qui tombe dans la mer Glaciale, & s'arrêtèrent près d'un petit monastère appelé Saint-Nicolas, à peu près où fut bâtie depuis la ville d'Archangel, dont la fondation est due à ce commerce. Ils furent conduits avec honneur à Moskou, & le Tsar les y reçut comme des ambassadeurs. L'année suivante, deux bâtimens de la même nation eurent le malheur d'arriver trop tard & furent arrêtés par les glaces. Quand les Russes s'en apperçurent, tout

l'équipage étoit mort; mais ils rendirent ~~un~~
un compte fidèle des marchandises. Cet 1593.
accident n'empêcha pas les Anglois de
continuer cette navigation, qu'ils parta-
gèrent ensuite avec les Hollandois & les
Hambourgeois.

Gustave I, Roi de Suède, vit avec
douleur cette source de richesses & de Rassouj.
dezie P.
Chafitova
lumière ouverte pour la Russie. Il écrivit
au Roi de Danemark, & pria ce Prince,
maître de la Norvège, de mettre obsta-
cle à la navigation des Anglois dans la
mer Glaciale: pour mieux l'engager à
seconder ses vues, il cherchoit à l'effrayer;
il lui annonçoit que les Anglois portoient
des armes aux Russes & les rendoient re-
doutables aux Puissances du Nord; il
fit même porter ses plaintes jusqu'à la
Reine d'Angleterre; c'étoit la célèbre
Élisabeth. Elle répondit qu'elle ne pou-
voit empêcher ses sujets de naviguer par-
tout où ils se croyoient appelés par leur
intérêt, mais qu'elle leur défendrait de
porter des armes aux Russes.

Peu de tems après, en 1558, Ivan Aug.
Thuan.
Lib. 36.
& 51.
Vassiliévitch, toujours attentif à ce qui
pouvoit être utile à son Empire, établit
à Narva, qui étoit alors sous sa domina-
tion, un marché pour les étrangers. Auf-
si tôt des Anglois, des Hollandois, des
François y vinrent en grand nombre. Les
Lubeckois même, malgré leurs ancien-
nes défenses, avoient part à ce commer-

1593. ce. Le Grand Maître de l'ordre de Livonie, l'évêque de Riga, Éric, Roi de Suède, voyoient d'un œil envieux naître ce nouvel établissement : ils portèrent leurs plaintes à l'Empereur Ferdinand : mais elles furent inutiles, & le port de Narva fut chaque jour plus fréquenté.

Mais quels objets pouvoit-on alors tirer de la Russie ? d'anciens réglemens pour le commerce nous l'apprennent. Avant même l'établissement d'Arkhangel, elle expédioit du port de Saint-Nicolas pour les pays étrangers, du caviar, du poisson sec, de la colle de poisson, de la cire, du suif, des huiles de poisson, de la laine, du crin, du chanvre, du lin, toute sorte de bois de construction ; & sur-tout le premier, le plus important de tous les objets de commerce, le bled.

Des écrivains prévenus ou passionnés ont représenté la Russie, même dans le dix-huitième siècle, comme un pays inculte & stérile ; tandis qu'il est prouvé que, dès le règne du Tsar Ivan Vassiliévitch, il se faisoit du port d'Arkhangel des exportations de grains considérables pour la Suède, le Danemarck, la Hollande, l'Angleterre, & même pour la France (*).

(*) Cela est prouvé par des lettres conservées dans les archives de Moscou.

Depuis la conquête de Khazan & d'Af-
trakhan, les caravanes de la Boukha-
rie & de la Perse fréquentèrent les rou-
tes de Moskou, pendant que les Nogais
venoient du midi y vendre leurs che-
vaux, peu agréables pour la forme,
mais robustes, légers, & accoutumés à
supporter la faim & les fatigues. Ces
Tatars amenoient chaque année jusqu'à
quarante de ces animaux.

1593.
Muller.

Mayer-
berg.

Les arts sont liés au commerce. L'in-
dustrie de chaque peuple a d'abord par
elle-même peu d'étendue; elle s'accroît
par la communication avec les autres
peuples, & s'enrichit de leurs inventions
& de leurs découvertes. Ainsi, les arts
d'agrément avoient été autrefois intro-
duits en Russie par son commerce avec
la Grèce: & les incursions des Tatars en
avoient effacé toutes les traces.

Mais les malheurs des Russes ne purent
leur faire oublier deux branches d'indus-
trie qui sembloient leur être propres:
celle de bouillir & de crySTALLISER le sel,
& celle de préparer ces cuirs si recher-
chés sous le nom de cuirs de *Roussi*.
Peut-être cette dernière invention est-el-
le due aux Bulgares.

Quoique les historiens se taisent sur
l'exploitation des mines en Russie, celle
des mines de fer dut être anciennement
connue. Un grand nombre de paysans
s'en occupent dans le district de Novgo-

Muller

rod, & cette industrie ne semble pas leur
 1593. être nouvelle. Il est certain qu'elle étoit
 connue & pratiquée du tems d'Ivan Vaf-
 Poffev. filiévitch, mais elle étoit alors dans un
 Mosc. état de langueur.

Muller. Tout ce qui fert au luxe des habits,
 les beaux draps, les riches étoffes, se ti-
 roient de l'étranger. Les Russes ne fa-
 voient faire que de gros draps gris, pour
 vêtir les payfans, du coutil & de la toile
 assez grossière.

L'art de tirer du grain une liqueur
 forte par la distillation, art très-ancien
 chez les Arabes, n'est connu en Europe
 que depuis le quatorzième siècle. Il con-
 vient à la Russie, qui manque de vignes
 & qui possède une grande quantité de
 grains : & il doit avoir été apporté de
 bonne heure en Ukraine par les Gènois,
 qui possédoient alors Azof & les bords
 de la mer Noire.

Quoique les Russes eussent toujours
 les armes à la main, ils ne connoissoient
 point l'art de la guerre. Un courage bru-
 tal, une grande patience dans les fatigues,
 Poffev. faisoient tous leurs avantages. Ils fa-
 Mosc. voient supporter, sans se plaindre, le
 froid, la soif & la faim. Quelques tiffus
 de branchages, quelque morceau d'é-
 toffe attaché à des pieux, étoient pour
 eux des abris suffisans contre la pluie, la
 neige le vent & la tempête; de l'eau mê-
 lée de farine d'avoine fermentée & un

peu de pain suffisoient à leur nourriture. **Ivan Vassiliévitch fut le premier qui les arma régulièrement & qui prescrivit quelques loix à leur courage.** 1593.

Quelques-unes des fortifications de leurs villes étoient de briques : mais la plupart n'étoient formées que de remparts de terre bien battue, liée & contenue par une charpente. Elles résistoient aux coups, mais on y mettoit aisément le feu. Ils ne connoissoient pas encore ces travaux avancés & inventés en Italie dans le siècle précédent. Ils devoient à des Italiens leurs forteresses les moins imparfaites. Si, malgré cette ignorance, ils l'emportoient sur les Polonois dans la défense des places, ils devoient moins cet avantage à l'art qu'à la valeur. Dans une ville assiégée, les femmes devenoient soldats. Celui qui tomboit mort étoit aussi tôt remplacé, & quelques malheureux exténués & respirant à peine, qui avoient survécu à tous leurs compagnons morts sur les remparts, se rendoient encore en frémissant, honteux de n'avoir pas défendu la cause de leur Prince jusqu'au dernier soupir. Dans la dernière guerre que la Suède venoit de faire à la Russie, deux hommes, restés seuls dans une place ruinée, avoient obtenu une capitulation honorable.

Les Russes avoient conservé trop peu de communication avec les autres peu-

fut un Diacre. On entreprit d'abord ~~une~~ une édition des actes & des épîtres des Apôtres : elle fut commencée au mois d'Avril 1563, & ne fut terminée qu'au mois de Mars de l'année suivante : tant ce travail alloit encore avec lenteur. Mais enfin le Tsar eut la satisfaction de n'avoir employé dans cette entreprise que des hommes de la nation.

Il avoit moins pensé dans ce projet à servir les sciences que la religion. Le bas clergé de ses États croupiissoit dans la plus profonde ignorance ; les moines ne savoient pas même quel étoit l'instituteur de leur ordre. Trois hommes seulement savoient le latin ; & , ce qui étoit pire encore chez un peuple soumis à l'église Grecque , personne ne savoit le grec. Ainsi les Prélats eux-mêmes brilloient peu par la science ; mais ils s'attiroient le respect par leur piété & par la régularité de leurs mœurs (*). C'est un témoignage que leur rendit Possevin , qu'on ne soupçonnera pas de leur avoir été trop favorable.

Possev.
Mosc.

Avec aussi peu de lumière, les Russes devoient haïr tous ceux qu'ils croyoient suivre une fausse doctrine. Mais sur-tout

(*) *Annulos non gerunt in digitis ; & sanctitatem præ se ferentes , apud omnes in veneratione habentur*
Possev. mosk.

1593. ils avoient conçu de l'église Romaine une telle horreur, qu'ils ne connoissoient pas de plus grande imprécation que de souhaiter à leur ennemi de mourir dans l'église Latine. Le Tfar même, quand il recevoit des Ambassadeurs, & que, suivant l'usage, il leur avoit présenté la main, ne manquoit pas, à leur départ, de se laver les mains dans une cuvette d'or, placée exprés dans la salle d'audience.

Cependant il savoit sacrifier ses préjugés au bien de l'État. Obligé, pour éclairer sa nation, d'implorer les secours des étrangers, il n'avoit garde de les écarter en gênant leur conscience. Les marchands Luthériens avoient deux églises à Moskou. Possévin osa proposer au Tfar, de la part du Pape, de chasser de ses États les pasteurs Allemands, de la secte de Luther. On pense bien qu'il n'obtint pas sa demande; on doit seulement être surpris qu'il ait eut l'indiscrétion de la faire, lui qui imploroit en même tems la liberté de conscience pour les catholiques qui viendroient commercer dans la Russie.

Drev.
Vivl.

Il est trop ordinaire que les Princes zélés pour la religion, se laissent aveuglément conduire par les ministres. Il n'en étoit pas ainsi d'Ivan. Il exerçoit la même autorité sur les grands & sur les chefs du clergé. Il ne respectoit pas même les privilèges les plus chers des prélats;

Possévin.
Mosk.

& leur impoſoit des tributs à ſa volonté. —

Suivant les anciens uſages, les Métropo-
lites devoient être confirmés par le pa-
triarche de Conſtantinople : mais Ivan
les élevoit & les renverſoit à ſon gré.
Quand il étoit mécontent de leur con-
duite ou choqué de leur zèle indiscret
& de leurs remonſtrances trop hardies,
il les faiſoit condamner & déposer par
quelques popes qu'il leur donnoit pour
juges. 1593,
Kniaz
Kourbs-
koi.

Lui-même ſembloit autant affecter dans
ſon extérieur la puiffance pontificale
que l'empire temporel. Une thiare, char-
gée de perles & de diamans couvroit ſa
tête, & il en changeoit pluſieurs fois
lorsqu'il donnoit audience. Son ſceptre,
ſurmonté de gros globes de cryſtal, reſ-
ſembloit au bâton paſtoral des chefs de
l'églife Grecque. Sa longue robe étoit
à peu près ſemblable aux ornemens du
Pape lorsqu'il officie pontificalement. A
ſa droite étoit l'image du Sauveur, & au
deſſus de ſon ſiège celle de la Vierge. A
ſes côtés étoient deux gardes ou acolytes,
couverts de robes blanches, & portant
des ailes attachées aux épaules. Poſſev.

Auſſi jamais aucun ſouverain n'avoit
donné tant d'étendue à ſon autorité, qu'il
affectoit de tenir du ciel même. Quand
on lui faiſoit quelque demande, il répon-
doit avec emphafe : *Je le ferais, ſi Dieu*
l'ordonne. Toujours il ſembloit agir par
Kniaz
Kourb-
skoi.

1593. inspiration. Aussi toutes ses actions étoient-elles sacrées. Quelque mal, quelque folie qu'il fit, quelque imprudence, on s'écrioit sur la sainteté de ses actions. Au milieu des plaisirs de la table, on n'osoit dans les familles porter aucune santé sans avoir bu celle d'Ivan. C'est peut-être de son règne qu'a commencé cet usage des Russes qui, quand ils ignoroient quelque chose, disoient : *Dieu le sait & le Tsar.*

Hist. MS. Il punissoit les grandes fautes avec sévérité, il employoit la honte pour punir les fautes légères. Quelquefois il faisoit dépouiller les plus illustres Boïars, les faisoit vêtir de haillons, & conduire dans les rues par des gadouards ivres. Après leur avoir infligé cette humiliation, il se les faisoit présenter, & les exhortoit à se mieux conduire. Malgré toute son autorité, il n'eût pu interdire l'ivresse les jours de grandes fêtes : mais, excepté ces jours privilégiés, elle étoit punie par la prison. Il avoit des heures marquées pour recevoir les placets, il étoit permis à tout le monde de lui en présenter, & il ne faisoit pas attendre long-tems sa réponse. Les ministres & les gouverneurs qui se rendoient coupables d'injustice & de concussion étoient punis de mort.

Kn. Des Princes portoient les noms des
Kourb- provinces ou des villes qui avoient for-
skoi. mé

mé l'apanage de leurs ancêtres : mais il ne faut pas croire qu'ils en eussent la possession. Ils en retiroient tout au plus quelques revenus que le Souverain vouloit bien leur abandonner. Aussi avoit-il de riches trésors. Il attiroit à lui seul presque tout l'or & l'argent que le commerce faisoit entrer dans ses États ; il fit enlever presque tout ce qu'on en put trouver en Livonie, sans respecter même les vases sacrés, & il n'en laissoit sortir que difficilement, comme pour des rachats de prisonniers, ou pour lever des troupes étrangères. Enfin, malgré les richesses qu'apportoient journellement le commerce, les Russes employoient encore des morceaux de peaux pour monnoies courantes dans le pays.

Toutes les fortunes, sous Ivan, étoient sujettes aux revers. Suivant ses caprices, il élevoit aux premières dignités des hommes pris dans les derniers rangs, & rabaissoit les grands aux derniers emplois. Il donnoit les commandemens des villes sous les moindres prétextes, & les ôtoit pour les moindres fautes. Ses Boiars, ses conseillers perdoient tout en perdant sa faveur. Peut-être, ajoute un homme qui devoit bien connoître ses concitoyens, peut-être les mœurs de la nation exigeoient-elles un semblable gouvernement. On ne voyoit que des caractères d'esclaves. La femme ne se croyoit

Kniaz
Kourbs-
koi.

1593. point aimée de son mari, l'esclave de son maître, quand ils n'étoient pas sévèrement punis de leurs fautes : mais, sous les fouets qui les déchiroient, ils célébroient la bonté de ceux qui les faisoient frapper. Les grands, les nobles, souvent pour une faute légère, recevoient cruellement le Knout sous les yeux du Tsar, & se prosternant à ses pieds après leur supplice ; „ vivez, lui disoient-ils : & „ réglez heureusement, ô grand Prince, „ qui honorez de vos bontés vos fidèles „ sujets, & qui daignez les punir pour les „ rendre meilleurs ”.

De tels hommes devoient faire de leurs Princes, des tyrans : Ivan le fut : nous avons vu des preuves de sa cruauté dans le traitement qu'il fit éprouver aux habitans de Novgorod & de Tver, & aux grands qu'il soupçonnoit. Quelques souverains ont puni sévèrement des villes rebelles, & ne se sont pas d'ailleurs montrés sanguinaires. Mais Ivan le fut jusques dans le sein des plaisirs

Après la mort de l'aimable Nastasia Ivanovna, les amusemens de la Cour, qu'elle avoit rendus nobles & décens, devinrent bas & crapuleux. On buvoit sans aucune modération, on se faisoit gloire de vivre dans une ivresse continue. Ainsi, le même vice qui étoit puni dans les particuliers, devenoit une vertu à la Cour. Refuser de boire

autant que les autres, c'étoit insulter le Prince par une censure indirecte de sa conduite; & cette censure ne se pardonna jamais. 1592.

C'est ce qu'éprouva le Kniaz Dmitri Ovtchinin, qui avoit le dangereux honneur de manger souvent à la Cour. Il étoit déjà ivre, lorsque le Tfar lui-même lui présenta de sa main une grande coupe d'hydromel, & lui ordonna de la boire à sa santé. Cette liqueur est fort enivrante. Ovtchinin qui sentoît son état, n'en but que la moitié & rendit la coupe. „ Voilà donc le bien que tu me „ souhaites ! s'écrie Ivan furieux : c'est „ donc ainsi que tu m'aimes ! Et en finissant ces mots, il le fit conduire dans un cachot obscur où on lui donna la mort. La famille de cet infortuné fut enveloppée dans son malheur, & son fils, à peine sorti de l'enfance, fut poignardé de la propre main du Tfar.

Il est vrai qu'Ovtchinin avoit été secrètement accusé de quelques mauvais desseins contre le Prince. Mais on n'en peut dire autant du Kniaz Mikhaïl Repnin, homme moins distingué par son origine, qu'il tiroit du premier souverain de Russie, & tant par le rang honorable qu'il tenoit à la Cour, que par ses qualités personnelles. Ivan lui accorda sa dangereuse amitié & voulut le mettre de ses plaisirs. Un jour, il y eut à la Cour un bal mas-

1593. qué; ce divertissement, nouveau sans doute alors, effrayoit la conscience timorée de Repnin. Il ne put cacher sa douleur, & même il se permit de faire à son maître des représentations que lui dictoient ses scrupules. Le Prince, qui étoit alors de fort bonne humeur, rit beaucoup des graves sermons de Repnin, & s'approchant de lui: „ divertis-toi avec nous, „ lui dit-il, & partage nos plaisirs „. En même tems, il lui met un masque sur le visage. Repnin recule & jette le masque avec indignation. „ Moi, dit-il, moi, „ membre du conseil, me livrer à cette honte! Ivan dont la gaieté fait aussitôt place à la fureur, le chasse de ses yeux, & quelques jours après, il le fait massacrer par des soldats jusques dans l'église aux pieds des autels.

L'art d'amuser à table par de basses bouffonneries, devint nécessaire pour s'attirer à la Cour quelque considération; mais cet art même n'étoit pas sans danger. Deux frères, les Princes Gvozdevoi, l'emportoient sur tous les autres esclaves de la faveur, par ce misérable talent. Le plus jeune, qui d'ailleurs exerçoit la charge de *postenik* ou gentilhomme de la chambre, eut un jour l'audace de piquer le Prince par une plaisanterie sans doute trop vive. Le Tsar lui ordonna de se lever de table. Pendant que Gvozdevoi se prosternoit en prononçant quelques

mots d'excuse, on présenta un plat de ~~choux~~ choux encore bouillans, qu'Ivan lui versa sur le cou. Ce malheureux veut se retirer; le Tfar le retient par la robe, saisit sur la table un couteau, le frappe & le fait tomber à ses pieds sans mouvement. Aussi tôt il se repent de sa brutalité, il envoie chercher un médecin; mais, quand il apprend qu'il n'y a plus de remède, il se console par quelques mauvaises plaisanteries.

Souvent il se livroit à la cruauté par caprice, par passe tems. Un jour, pendant qu'il étoit à table, le Voévode de Staritsa, nommé Titof, vint lui faire sa cour. Le Tfar le reçut avec un air de bonté, lui dit de s'approcher, &, pendant que ce malheureux se prosternoit, il prit un couteau & lui coupa l'oreille. Titof, accoutumé à la servile baïlesse de son tems, ne laissa échapper aucune plainte, & remercia le tyran de cette marque de sa faveur.

Quelquefois, lorsque le Tfar voyoit une foule de peuple rassemblée, il faisoit lâcher les ours les plus vigoureux & les plus voraces de sa ménagerie. Il rioit avec son fils de l'effroi des malheureux poursuivis par ces animaux féroces, de la douleur des époux dont ils enlevoient les femmes, des cris des foibles mères qui voyoient étouffer & déchirer leurs enfans, sans pouvoir les secourir. Si les pa-

1593. ~~Pre~~rens des victimes de ce jeu barbare venoient se plaindre, on croyoit leur faire grace en leur donnant quelque argent & en les assurant que le Prince & son fils s'étoient bien divertis.

Souvent, dans sa maison de plaifance, il faisoit couvrir d'une peau d'ours les malheureux qu'il vouloit punir, lançoit sur eux des chiens d'Angleterre dressés à cette chasse-cruelle, & voyoit avec joie déchirer ces objets de sa vengeance.

Kn.
Kourb-
skoi.

Si le Tfar commettoit de sang froid de telles horreurs, quels devoient être les excès de sa cruauté, quand elle étoit animée par la haine ou par le soupçon ! Les Russes étoient assez naturellement portés à médire les uns des autres ; & le Tfar profitoit contr'eux de ce vice, & tiroit des vains caquetages qu'il entendoit ou qui lui étoient rapportés, un prétexte pour faire périr les hommes qui lui étoient odieux ou suspects. Quand il prononçoit des arrêts, quand il condamnoit des accusés, si quelqu'un des assistans parloit à l'oreille à son voisin, s'il se mettoit à rire ou s'il témoignoit de la pitié, c'en étoit assez pour être interrogé & regardé comme un ennemi du Prince. Souvent même il ne permettoit pas au malheureux qui se trouvoit mis en jugement sur un prétexte aussi frivole, de parler pour sa défense, & le condamnoit sans l'entendre à être noyé ou taillé en pièces.

Les plus grands services, étoient des foibles remparts contre les soupçons in- 1593.
 téressés du Tfar. Le Prince Mikhaïl Vo-
 rotinski, le même qui avoit si glorieu-
 sement repoussé les Tatars de Crimée,
 fut un an après accusé, par un de ses es-
 claves, d'avoir voulu jeter un sort sur
 le Souverain. Il étoit contraire à toutes
 les coutumes & à toutes les loix, de re-
 cevoir une telle déposition. Cependant, il
 est arrêté, chargé de chaînes, trainé de-
 vant le Tfar : il tente de se justifier, mais
 on vouloit qu'il fût coupable. Ivan fait
 allumer deux feux & le fait mettre entre
 ces bûchers ardents. Lui-même pousse
 des charbons brûlans sous cet infortuné.
 Vorotinski, retiré mourant de cette tor-
 ture, est envoyé en prison à Bielozero
 & expire en chemin. Ses parens les plus
 proches, leurs femmes, leurs enfans
 en bas âge ne purent éviter la mort. Leur
 crime, dit-on, étoit de posséder la prin-
 cipauté de Pronsk & de pouvoir, sur
 leur domaine, rassembler plusieurs mil-
 liers de combattans. Ils furent sacrifiés
 à la crainte & à l'envie qu'ils exci-
 toient.

On croit que la ville de Kolomna,
 qu'un Chérémétef possédoit avec toutes
 ses dépendances, fut la cause de son
 malheur. Il fut accusé d'avoir voulu,
 pendant l'absence d'Ivan, s'emparer de
 la principauté de Moskou. Ces sortes

d'accusations étoient toujours bien reçues, parce qu'elles offroient un prétexte de dépouiller l'accusé. Chérémétef perdit tous ses biens meubles & immeubles & reçut ordre d'aller à la guerre contre les Tatars. Dépouillé de toute sa fortune, il ne savoit comment se mettre en campagne. Un moine eut pitié de son malheur & lui fournit un cheval. Chérémétef partit, servit en sujet fidèle, & revint après la campagne. Ivan le fit mander au palais, & rassembla ce jour là un grand nombre de courtisans. Chérémétef prévoyoit son sort, il prit congé de sa femme, de ses enfans, de ses amis, les baigna de ses larmes & leur dit le dernier adieu : il arrive au palais. Ivan le fait revêtir de la robe des Tſars, lui met la couronne sur la tête, lui présente la boule d'or, symbole de l'empire, & le place lui-même sur le trône. Après avoir ainsi commencé cette féroce comédie, il recule avec l'air du respect, se découvre, le salue, en s'inclinant jusqu'à terre, & sans quitter cette humble posture; „ Salut, Tſar & grand Prince, lui dit-il. Tu as ce que tu desirois. Tu „ voulois usurper ma place, c'est moi „ qui te la donne. Mais, ajoute-t il en „ se levant, comme j'ai pu te faire Tſar, „ je puis aussi te renverser du trône. Je „ le puis & le veux „ : A ces mots, il tire son poignard, & l'en frappe dans le

cœur à coups redoublés. Les courtisans crurent ne devoir pas être tranquilles 1593. spectateurs de cette atrocité. Chacun tire son couteau : c'est à qui frappera le corps inanimé de Chérémétcf. Les esclaves qui lui avoient été attachés, furent pendus ou noyés. Trois cents habitans de la ville de Kolomna furent massacrés, comme ayant été d'intelligence avec lui, les bourgs, les villages qu'il avoit possédés furent livrés aux flammes & au fer. Les habitans les plus considérables furent renfermés ensemble dans une maison qu'on fit sauter avec de la poudre. Leurs femmes & leurs filles étoient déshonorées avant que d'être livrées à la mort. Quant aux femmes du peuple, le Tsar les fit mettre absolument nues, & , dans cet état, il les fit toutes chasser dans un bois. Là, elles trouvèrent des hommes armés de fouets, qui les poursuivirent & les déchiroient cruellement. La forêt retentissoit des cris lamentables de ces malheureuses. La veuve de Chérémétcf fut renfermée dans un monastère, & toute sa famille fut détruite.

Ainsi des maisons entières périssoient pour le crime, souvent imaginaire, d'un seul homme. Doubrovski, garde du sceau impérial, fut accusé de quelques malversations assez légères, & d'ailleurs on dit que l'accusation étoit fautive. Ivan envoya ses cruels Satellites le couper en

1593. morceaux dans sa propre maison, sans observer même aucune de ces formalités qui du moins donnent à l'iniquité quelque ressemblance avec la justice. Deux fils de ce malheureux subirent le même supplice, & ces trois cadavres dépecés, furent jetés dans un puits de la maison. Doubrovski avoit un troisième fils qui étoit allé passer la journée chez un de ses amis. Instruit du malheur de sa famille, il se sauva, & resta caché un an entier. Ayant été enfin découvert & conduit à Moskou, il fut écartelé. Les spectateurs, tout en frémissant, feignoient d'applaudir à son supplice. En témoigner quelque horreur, c'eût été s'exposer à le partager.

Ivan ne respectoit pas plus les dignités sacrées, que les hauts rangs civils ou militaires. C'est ce qu'éprouva le Métropolitte Philippe. Ce chef de l'église Russe osa faire au Tzar des représentations sur ses cruautés: elles furent inutiles. Il les renouvella avec plus de force, & mit dans ses reproches cet on d'autorité que sembloit lui permettre son ministère. Le Tzar le fait juger & condamner. Les exécuteurs de cet arrêt illégal entrent dans l'église, arrachent le prélat aux autels, le dépouillent de ses habits, & le traînent nud sur la place; ils l'attachent sur un taureau furieux; le battent, & le donnent en spectacle au peuple indigné,

que la crainte retient dans le silence. Toutmourant qu'il est, on le charge de chaînes, on le jette dans un affreux cachot ; on le retire pour l'envoyer dans un monastère, où il est condamné à la pénitence, sous le simple habit de moine. Mais Ivan, dont le tems ne fait qu'aggraver la colère, lui envoie enfin donner la mort.

Personne n'eut plus de part à sa faveur que le frère de sa seconde épouse, le Prince Tcherkaski. Souvent le Tsar le retenoit plusieurs semaines de suite dans son palais, & lui donnoit les marques de l'amitié la plus tendre : mais cela n'empêchoit pas que, sur les sujets les plus légers, il ne s'emportât contre lui avec la dernière violence, & qu'il ne lui fit éprouver les effets de sa colère. Quelquefois il faisoit mettre des ours, les plus farouches & les plus forts qu'on pût trouver à toutes les portes de la maison de ce Prince, qui restoit ainsi plusieurs jours renfermé & manquant de tout. Personne n'osoit entrer chez lui, ni lui rien apporter, dans la crainte d'être dévoré. D'autres fois entendant vanter les richesses de Tcherkaski, il faisoit une mauvaise querelle à son malheureux beau-frère, qui étoit cruellement flagellé, jusqu'à ce qu'il eût déclaré tous ses trésors. C'est ainsi qu'il le dépouilloit souvent ; & , quand il ne restoit plus rien à lui prendre, il se plai-

1593. soit à l'enrichir de nouveau. Ainsi Tcherkaski, jouet des caprices d'Ivan, se vit plusieurs fois dans la plus haute fortune & dans une misère extrême. Quelquefois le Tzar se contentoit de faire arrêter le plus ancien des esclaves de Tcherkaski, son homme de confiance, & le faisoit battre jusqu'à ce que ce malheureux eût découvert toutes les richesses de son maître. Un jour, les cochers des deux beaux-frères prirent querelle & se battirent; celui d'Ivan fut le plus maltraité, & se plaignit; le Tzar promit de le venger. En effet il fit arrêter trois des principaux esclaves de Tcherkaski, & les fit pendre à la porte de leur maître, si bas qu'on ne pouvoit entrer dans la maison sans se baisser. Ils y restèrent jusqu'à ce que, las enfin de ce jeu barbare, il permit de les détacher.

Il entretenoit une foule d'espions qui alloient dans la ville écouter ce que disoient de lui les femmes des nobles: sur leurs rapports, il les faisoit enlever jusques dans le lit de leurs époux. Celles qui étoient jolies en étoient quittes pour servir à ses plaisirs; & il les gardoit tant qu'il jugeoit à propos. Quant à celles qui ne lui plaisoient pas, il les faisoit déshonorer par les accusateurs, & ramener ensuite à leurs maris. D'autres étoient tuées ou noyées. La femme d'un secrétaire, après avoir souffert toutes sortes

d'infamies chez le Prince pendant quelques semaines, fut pendue à la porte de son mari, & y resta pendant quinze jours, en sorte que ce malheureux ne pouvoit entrer chez lui ni sortir qu'en passant par dessous le cadavre de sa femme. Il fit pendre la femme d'un autre secrétaire à la place même où elle avoit coutume de manger avec son mari, & obligea celui-ci à prendre ses repas à la même table comme à son ordinaire. 1593.

Quand il rencontroit quelque femme dans les rues, il lui demandoit quel étoit son mari, d'où elle venoit, où elle alloit; &, quand elle appartenoit à un homme qui ne lui plaisoit pas, il lui faisoit attacher ses habits & jusqu'à sa chemise autour du cou, & l'obligeoit à rester dans cette situation, jusqu'à ce que lui-même, sa Cour, sa garde, & tout le peuple fussent passés.

Ainsi sa cruauté ternissoit tous ses talens & toutes ses grandes qualités. On ne sauroit compter les victimes qui, sacrifiées à son ambition, à sa cupidité, à ses soupçons, à sa colère, à sa haine, périrent par le feu, par l'eau, par la roue, par les gibets, & souvent même de la main du Prince. Ne pardonnons pas à sa mémoire tant de crimes; mais aussi n'oublions pas que ce même Souverain, si capricieux, si colère, si vindicatif, si cruel, donna des loix plus

1593. justes à ses sujets, appela des étrangers pour instruire sa nation, fit apporter de nouveaux arts dans ses États, y fit briller quelque lumière à travers les ténèbres de l'ignorance; & que, sans les malheurs qui suivirent son règne, la Russie, par une suite de ses soins, eût été moins tard comprise au nombre des nations éclairées de l'Europe.



MOEURS ET USAGES

AU SEIZIEME SIÈCLE.

Près de passer du récit des cruautés d'Ivan à celui des crimes de Boris & des longs troubles de la Russie, qu'il nous soit permis de prendre quelque repos, & de porter nos yeux fatigués de ne voir que du sang & du carnage, sur le tableau des mœurs, & dans l'intérieur des familles.

Herbert.
Guagnini.
Anglo-
rum na-
vigatio ad
Moscovi-
as. Mar-
geret. An-
tidote.

Les mœurs des anciens Russes étoient simples. Ils entendoient la voix de l'honneur, parce qu'une longue oppression ne les avoit pas encore rendu seulement sensibles à la crainte, & parce que, s'étant fait moins de besoins, ils étoient peu accessibles à la cupidité qui rend les ames viles. La clause de tous leurs contrats étoit : „ Si je ne tiens pas ma parole, qu'il m'en arrive honte ”.

Le luxe journalier, le seul qui soit ruineux, leur étoit inconnu. Leurs maisons étoient petites, & chacune contenoit une famille entière. Il faut peu d'espace à des hommes qui ne se logent que pour eux-mêmes ; on n'en occupe jamais assez quand on veut en imposer aux au-

tres. Ces maisons si modestes étoient construites en bois. On y montoit par un petit escalier pratiqué au dehors , car les logemens se trouvoient toujours élevés au dessus des celliers & des magasins nécessaires à la famille. Comme on se proposoit sur-tout de lutter contre la rigueur du froid , les fenêtres étoient fort petites , & les portes si basses , qu'il falloit s'incliner pour les franchir. Les chambres étoient entourées de bancs fixés à la muraille , & l'on ne connoissoit pas d'autres sièges , même à la Cour. Ces bancs servoient quelquefois aussi de lits ; mais , pendant l'hiver , on se couchoit plus volontiers sur des poëles.

Les hommes occupoient les appartemens d'entrées : & les femmes la partie la plus reculée du bâtiment ; c'étoit le gynécée des Grecs. La plus grande marque de confiance & d'estime qu'un Russe pût donner à un étranger ou à son ami , étoit de lui laisser voir sa femme. Celui qui recevoit cette faveur , donnoit respectueusement à cette femme un baiser sur la bouche : mais , d'ailleurs , il devoit bien se garder de la toucher & observer de tenir ses mains pendantes sur les côtés.

Toute la famille vivoit en la présence & sous la conduite du chef. Dans les villes , tous les hommes d'une condition honnête se rendoient , vers midi , sur la

grande place. Là, ils s'entretenoient des affaires publiques, traitoient leurs affaires particulières, cultivoient leurs amis, s'éclairoient par la communication des idées, seule voie d'instruction ouverte aux peuples qui connoissoient peu l'instruction écrite. Ils avoient l'esprit assez juste, parce qu'il n'étoit pas égaré par beaucoup de fausses connoissances & par les prestiges d'une imagination trompée. C'étoit sur la place que se rendoit la justice, & la présence du peuple en imposoit aux Juges. Les jeunes gens ne pouvoient, sans s'exposer aux reproches, s'absenter souvent de ces assemblées. Ils y prenoient les leçons que les hommes plus avancés en âges avoient reçues de l'expérience : ils apprenoient à connoître leurs devoirs & à servir la patrie : ils voyoient chaque jour des hommes qui avoient répandu leur sang pour elle ; & , animés par leur exemple, ils brûloient de les imiter. Si quelqu'un d'eux manquoit plusieurs jours de suite aux assemblées, il en étoit repris par les vieillards. C'étoit un tableau des mœurs Grecques & Romaines, c'étoit un reste précieux des anciennes coutumes, & un témoignage irréprochable de la première liberté de la nation. Mais elles changèrent, quand Ivan, livré aux plus noirs soupçons, effraya ses sujets par ses rigueurs. Pouvoit-il souffrir qu'ils se rassemblassent & qu'ils se fissent mutuellement ressouvenir de

leurs droits. Le tyran cherche à défunir ses sujets, car on aime à disperser ses ennemis : un Prince juste aime à les voir rassemblés ; il fait qu'ils ne s'entretiennent que de ses bienfaits.

Les mœurs étoient bonnes pour l'État, mais elles n'étoient point pures. On ne connoissoit point celibertinage, suite de la communication trop libre des deux sexes ; mais on se livroit à des vices honteux qui outrageoient la nature ; & c'est une conformité de plus que les Russes avoient avec les Grecs, peuple qu'on admire, & dont on puniroit les imitateurs.

Dans la sévère retraite à laquelle les femmes étoient condamnées, elles n'avoient pas même la consolation d'exercer leur autorité dans l'intérieur de la maison. Parfaitement soumises à leurs époux, elles ne commandoient à personne : leur seule occupation étoit de coudre & de filer. Là, les femmes, ailleurs si impérieuses, languissoient dans la plus dure sujétion : là les hommes, ailleurs si soumis, exerçoient un empire tyrannique. Fiers de leur force, ils triomphoient avec cruauté d'un sexe foible ; toujours prêts à frapper des infortunées qui auroient dû les désarmer par leurs charmes & même par leur foiblesse. C'est par des coups souvent répétés qu'ils témoignent leur amour à leurs épouses, & ces tristes victimes aimoient, dit-on, mieux en-

core être battues qu'indifférentes. Les exercices même de la religion ne les arrachotent que rarement à leur retraite, & on ne les voyoit presque jamais dans les églises. Cependant quelques époux plus indulgens, permettoient quelquefois à leurs femmes d'aller se promener dans une plaine voisine de la ville. Là elles prenoient le plaisir de la danse & de l'escarpolette, ou se faisoient tourner dans des roues de fortune. Ces récréations si rares, ne faisoient que rendre leur soit plus rigoureux, quand il falloit rentrer dans leur prison habituelle.

L'amour devoit régner rarement entre des époux dont l'union n'avoit pas dépendu de leur choix, & qui se trouvoient liés sans se connoître. Leurs inclinations n'avoient pas été consultées : de vieilles femmes s'entremettoient ordinairement des mariages, les familles convenoient des conditions, & les deux époux se voyoient pour la première fois lorsqu'on les enchaînoit ensemble par des nœuds qui ne devoient se briser que par la mort : car l'église Grecque ne permet pas de divorce, à moins que l'un des deux époux, embrassant la vie religieuse, ne rende à l'autre la liberté.

Les vieilles femmes qui faisoient les mariages, répondoient de la virginité des futures épouses, elles-mêmes alloient

en recueillir les marques , après que les jeunes époux avoient passé quelques heures ensemble , & venoient les montrer aux parens rassemblés. Si elles ne pouvoient produire ces signes équivoques de la pureté virginale , elles étoient injuriées , souvent même battues & toujours privées de la récompense qu'elles attendoient.

On ne permettoit que difficilement de se marier trois fois : mais les quatrièmes nocces étoient regardées comme un attentat contre la religion. C'est encore une preuve du despotisme d'Ivan & de son empire absolu sur les loix , qu'il ait osé prendre successivement cinq femmes , & même sept , suivant le rapport des étrangers. Mais du moins ces mariages multipliés lui avoient fait contracter aux yeux de la nation une sorte de souillure , qui auroit pu nuire à un souverain moins redouté.

Le supplice des femmes qui tuoient leurs maris étoit affreux. On les enterroit vives jusqu'au cou : une garde nombreuse veilloit autour d'elles pour qu'on ne pût ni leur donner de nourriture ni avancer leur fin. Quelques-unes vivoient une semaine entière dans cette affreuse situation & par le froid le plus rigoureux. Sans doute l'horrible tyrannie des époux , devant sans cesse armer contre eux leurs victimes , avoit forcé à décerner contre

les femmes meurtrières des peines qui révoltent l'humanité.

Il eût été plus sage de réprimer l'empire des hommes : mais les peuples qui tiennent de près à la barbarie , croient que cet empire est fondé sur la nature même , & qu'y mettre des bornes , ce feroit attenter contr'elle. Les sauvages de l'Amérique exercent sur leurs femmes la puissance la plus rigoureuse. Il en est de même des peuples idolâtres de l'Asie , & la religion même leur fait regarder les femmes comme des êtres inférieurs & souillés. On ne voit pas que les anciennes loix des Russes aient menacé les époux cruels , ni décerné aucunes peines contre les meurtriers de leurs épouses , tant on étoit persuadé qu'ils devoient avoir sur elles un empire absolu.

Celui des pères n'étoit pas moins despotique sur leurs enfans. Aucun âge , aucun établissement , aucun emploi ; ne donnoit à ceux-ci l'indépendance. Ils pouvoient être battus , fustigés , frappés de ces baguettes qu'on nomme batogues , par ordre de leur père & par des mains serviles : ils pouvoient périr par les suites de ces supplices domestiques , sans être vengés par la loi : ils pouvoient être vendus jusqu'à quatre fois. Mais s'ils étoient affranchis après la quatrième vente , les pères alors perdoient cette propriété par laquelle leurs enfans leur

appartenoient à titre de biens meubles. On voit que, pour favoriser les pères, la loi renversoit même la nature des choses. En effet, quand le père avoit vendu une fois son fils, il devoit, par la nature même du contrat qu'on appelle vente, avoir perdu sa propriété: & quand le fils obtenoit ensuite sa liberté, il se recevoit lui-même en présent de la main du propriétaire, & ne devoit plus appartenir qu'à lui-même.

Les Russes conservoient assez de simplicité dans les enterremens: mais, comme les Grecs & les Romains, ils louoient des pleureuses publiques, dont le métier étoit de vendre leurs larmes. Les étrangers avoient peine à ne pas rire, dans ces tristes cérémonies, des questions que ces femmes faisoient au mort. „Pour-
„ quoi es-tu mort, lui disoient-elles.
„ N'étois-tu pas assez riche, assez favori-
„ sé du Prince? N'avois-tu pas une belle
„ femme? Tes enfans ne te donnoient-
„ ils pas de belles espérances? Pourquoi
„ donc es-tu mort „? Ces questions, les larmes, les cris redoubloient quand on alloit descendre le mort dans la fosse. Mais aussi tôt après, & sur le bord de cette fosse même, on oublioit les larmes & la tristesse, & l'on mangeoit des plats qu'on avoit apportés. Six semaines après, mêmes pleurs & même repas recommençoient sur la fosse. Après la mort d'un

grand, le repas funéraire se faisoit dans la maison.

Les marchands faisoient un corps dans l'État, & ils étoient comptés, comme ils le sont encore à présent, après la petite noblesse : mais ils avoient des grandes prérogatives qu'ils ont perdues, & étoient regardés comme parties constituantes du gouvernement. Ils étoient appelés aux grandes assemblées de la nation, & donnoient leurs suffrages.

Les payfans n'étoient point serfs, mais ils n'avoient point de propriétés foncières. Toutes les terres appartenoient & appartiennent encore aux Seigneurs. Ils en abandonnoient une portion aux payfans, qui employoient un jour de la semaine pour la travailler, & donnoient au Seigneur tout le reste de leur tems. Mais ces payfans étoient libres d'abandonner cette propriété précaire, & d'aller dans les villes se louer pour le service domestique, ou exercer les travaux dont ils étoient capables.

Une preuve qu'ils n'étoient pas esclaves, c'est que les étrangers les mieux instruits leur ont reproché de se vendre aisément : & il est contradictoire qu'un serf puisse se vendre, puisque la vente est illusoire, si la chose vendue n'appartient pas au vendeur, & un serf ne s'appartient pas à lui-même.

On ne connoissoit d'esclaves que les

captifs faits à la guerre , ceux qu'on achetoit des Kofaques & des Tatars , & les Russes qui s'étoient vendus. Tous ces esclaves étoient ordinairement affranchis à la mort du maître. Mais souvent , dénués de tout secours , & embarrassés de leur liberté , ils n'en profitoient que pour se vendre.

Les domestiques servoient par contrat pour un tems convenu. Ces contrats étoient déposés à un tribunal chargé d'en faire observer les clauses , & de juger les différends qui pouvoient s'élever entre les valets & les maîtres. Ainsi les uns & les autres étoient également sous l'empire de la loi , en recevoient une protection égale , & pouvoient implorer d'elle la même justice. Si les maîtres étoient quelquefois plus favorisés , c'étoit le crime des dépositaires de la loi , qu'on ne pouvoit accuser elle-même. Un maître se déshonoroit s'il maltraitoit un bon domestique , & n'en trouvoit pas d'autres dans la suite qui voulussent s'engager à son service.

Étoit-ce une loi dictée par la superstition ou par l'économie politique , que celle qui défendoit aux Russes de manger du veau ? Des hommes ont été punis de mort pour l'avoir enfreinte. On peut assurer que c'étoit par une superstition judaïque , qu'ils avoient horreur de la chair du lievre , eux qui en tuoient un si grand

grand nombre , pour avoir les fourrures d'un blanc de neige dont ces animaux se couvrent pendant l'hiver , quoiqu'ils soient en été de la même couleur que les nôtres.

Les différens états se distinguoient par le vêtement. Un homme de néant ne trompoit pas ceux à qui il étoit inconnu , par un habit qui ne convenoit pas à sa condition , & n'obtenoit pas des respects passagers , qu'il n'auroit dus qu'à son marchand. Il étoit défendu , sous graves peines , aux gens du commun , de porter des robes précieuses.

Ainsi , chacun restant , par la loi , renfermé dans son état , ne faisoit qu'une dépense proportionnée à sa fortune & ne ruinoit pas sa famille , pour effacer ses supérieurs par un faste dangereux. La tentation de contracter des dettes étoit moins fréquente & elle devenoit plus rare encore par la sévérité des peines portées contre les débiteurs. Ils étoient condamnés à recevoir , en public , des coups de bâton sur le gras des jambes & sous la plante des pieds , jusqu'à qu'ils eussent payé leurs dettes. S'ils étoient insolubles , s'il ne leur restoit plus de propriété que celle de leur personne , ils étoient donnés comme esclaves à leurs créanciers.

Les propriétés étoient assurées par la loi. Tout citoyen pouvoit disposer de sa

fortune par testament ou la laisser à ses héritiers légitimes. Mais, sous les règnes oppresseurs, ces mêmes propriétés devinrent incertaines par la violence & l'avidité des souverains. Les grandes fortunes menaçoient de leur perte les malheureux qui les possédoient. L'avare tyran les faisoit accuser par des délateurs à gages ; des juges également vendus, ou tremblant eux-mêmes pour leur vie, les trouvoient toujours coupables, & leurs biens étoient confisqués au profit du souverain.

La justice ne se rendoit pas gratuitement. Le plaideur donnoit aux juges une somme prescrite par la loi & proportionnée à la valeur du procès : somme toujours foible & incapable de leur faire mépriser des gains illicites. Aussi, malgré la sévérité des loix & celle du Prince contre la vénalité des juges, la justice étoit presque ouvertement vénale.

L'humanité doit des éloges aux législateurs de Russie qui, pour le vol simple, n'ont pas prodigué les peines capitales. Le voleur étoit emprisonné & battu pour la première fois. S'il avoit quelque fortune, elle lui étoit enlevée pour réparer le dommage qu'il avoit fait. La seconde fois, on lui arrachoit les narines, & on le marquoit au front d'un fer chaud. Si ces deux punitions successives ne pouvoient le corriger, si la société ne pouvoit plus l'admettre avec confiance dans son sein,

il en étoit rejeté & puni de mort. On couloit aux faux monnoyeurs du plomb fondu dans la bouche. Mais un citoyen ne pouvoit être privé de la vie, il ne pouvoit même être appliqué à la question, que par ordre du souverain.

Dans les procès embarrassés, lorsque le juge incertain ne trouvoit point de motifs sur lesquels il pût fonder son arrêt, il ordonnoit le combat. C'étoit encore un reste des anciennes loix d'Iaroslaf qu'Ivan avoit conservé. Si les plaideurs étoient vieux ou foibles, ou qu'ils ne fussent pas se battre, ils payoient des champions publics qui n'avoient d'autre métier que celui de combattre pour quiconque vouloit les payer. Ils s'armoient moins, qu'ils ne se surchargeoient d'armes de toute espèce: & l'on peut croire qu'ils ménageoient encore bien plus soigneusement leur vie que la cause de leur commettans.

On a mille fois reproché aux Russes de ne pas connoître l'honneur. Il est vrai que l'oppression de la tyrannie en a successivement émoussé en eux le sentiment: mais ils le connoissoient si bien, que les loix ont pris le plus grand soin de le leur conserver. Si l'on offensoit quelqu'un par des coups ou par des injures, on étoit condamné à réparer l'honneur de l'offensé. La moindre punition étoit de lui donner une somme égale à celle des appointemens qu'il recevoit du Prince, & si

l'offensé l'exigeoit, l'offenseur étoit encore condamné à recevoir les batogues. Si l'offense étoit grave, l'offenseur recevoit le knout, en place publique, de la main du bourreau, & n'en payoit pas moins la réparation d'honneur. Quand l'offensé étoit marié, il falloit payer à la fois pour l'honneur du mari, & pour celui de sa femme, & l'honneur de la femme étoit évalué le double.

Mais la loi, qui punissoit sévèrement les offenses, ne défendoit pas avec moins de sévérité de se faire justice à soi même. L'injure reçue, les coups même ne pouvoient excuser l'offensé qui injurioit ou frappoit l'agresseur, tandis que le gouvernement étoit toujours prêt à le venger. Non-seulement il payoit la réparation d'honneur accoutumée, quoique le sien eût été le premier attaqué; mais il étoit encore condamné à une amende envers le souverain, dont il avoit osé prévenir la justice.

Ainsi le duel étoit inconnu parmi les Russes; & les étrangers qui s'en rendoient coupables, attaqués ou agresseurs, étoient également punis comme des meurtriers.

Mais il étoit d'autres combats que le gouvernement toléroit, qu'il encourageoit même, parce qu'on les croyoit utiles pour conserver le courage de la nation & l'endurcir à la douleur. A de certains jours marqués, le peuple sortoit en foule hors des villes pour voir la jeunesse s'exer-

cer au pugilat. Les Russes n'armoient pas leurs mains de gantelets de fer & de plomb, comme le faisoient autrefois les Grecs : mais l'habitude des durs travaux & des exercices violens leur donnoit des poings d'airain. Aucun peuple de l'Europe ne peut, même aujourd'hui, se mesurer avec eux à ces sortes de combats. Mais il y avoit toujours quelques-uns de ces athlètes qui n'abandonnoient la carrière, qu'après avoir perdu les yeux ou les dents, ou après avoir reçu des blessures encores plus dangereuses : plusieurs y trouvoient la mort.

Les Russes, qui n'ont eu long tems de communication qu'avec les nations Orientales, les ont imitées dans un grand nombre de leurs usages. C'est à leur exemple, que, dans les villes, ils ont renfermé toutes leurs boutiques dans une seule enceinte qu'on appelle *gostinnoi-door*, cour des marchands, ou même *bazar*, comme les Orientaux. Ces cours de commerce sont partagées en différentes parties. Dans l'une on vend des draps & des étoffes ; dans l'autre de la quincaillerie, des bijoux, des modes, dans une autre des pelleteries, dans une autre de la toile, dans d'autres du poisson, de la viande fraîche ou salée, de la volaille. Cet usage a ses avantages & son incommodité : ceux qui logent loin de la cour des marchands sont obligés de faire un long

chemin pour acheter quelquefois une bagatelle : mais aussi l'on trouve réunies dans un seul endroit toutes les boutiques où se vend la même espèce de marchandises & l'on a la facilité du choix. D'ailleurs, ce quartier des marchands offre un spectacle agréable & varié, dont nos foires présentent une image en petit.

Les marchands étrangers devoient, en arrivant à Moskou, déclarer à la douane leurs marchandises, & y faire mettre un prix par des experts autorisés du gouvernement. Quand ils n'avoient pas encore rempli cette formalité, il ne leur étoit pas permis de commencer leur vente : ils étoient obligés d'attendre que le Prince eût vu le rapport de leur déclaration, parce que le premier choix lui étoit réservé. Tavernier trouva le même usage établi dans la Perse ; usage nuisible au commerce, auquel il donne des entraves, & qui, depuis longtemps, est aboli dans la Russie.

Mais alors elle étoit loin de connoître cette liberté qui seule fait fleurir le négoce. Elle ne permettoit qu'aux Lithuaniens & aux Polonois de venir commercer dans la capitale, se soumettoit ainsi par cette loi à leur monopole, & se privoit des avantages de la concurrence. Les Allemands, les Livoniens, & les autres nations de l'Europe ne pouvoient commercer qu'à Novgorod, & cette Républi-

que, avant sa ruine, avoit fait seule un commerce bien plus considérable que tout le reste de la Russie. Mais après qu'elle eut été entièrement abattue par le Tzar Ivan, & qu'elle eut perdu toutes ses libertés, elle ne fut plus en état d'entreprendre de grandes affaires, & tout l'empire se ressentit long-tems de sa langueur.

Les loix dangereuses ne font jamais tout le mal qu'elles devroient faire, parce que leur vice est en partie corrigé par les infractions. C'est ainsi que ces mêmes étrangers, auxquels il étoit interdit de venir commercer à Moskou, s'y rendoient en foule avec les Ambassadeurs, formoient à leur suite des caravanes complètes, vendoient & achetoient sous la protection de ces ministres, & ne payoient même aucun droit.

Les étrangers emportoient de l'argent en masse, des draps, des étoffes de soie, des velours, des perles, des bijoux, de l'or trait & filé, & sur-tout des bagatelles sur lesquelles ils faisoient un grand profit. On exportoit pour l'Allemagne des pelleteries & de la cire; pour la Pologne & la Turquie, du cuir, des pelleteries, des dents de morjes ou vaches marines; pour les Tatars, des selles, des brides, du cuir, des robes de laine & de fil, des couteaux, des haches, des aiguilles : mais on ne pouvoit leur ven-

de la part du Prince d'entrer en campagne, fussent-ils au lit, à table, ou occupés de quelque affaire importante, ils quittoient tout à l'instant, prenoient leurs armes & se préparoient au départ.

Les armes ordinaires étoient l'arc, le javelot, la hache, la massue, la lance, le casque & la cotte de mailles. On connoissoit peu l'infanterie, & elle paroît n'être devenue d'un usage constant que sous le grand Prince Vassili Ivanovitch. Les Russes attaquoient avec impétuosité, & se rebutoient facilement. Ils sembloient dire à l'ennemi : „ fuyez ou nous fuirons „

Ignorans dans l'art des sièges, ils bloquoient les villes, cherchoient à mettre le feu aux travaux extérieurs, ou attendoient patiemment que la disette forçât les habitans à se rendre. Leur grande manœuvre dans les batailles, étoit de tâcher d'entourer l'ennemi, & de le prendre par derrière. Leur extrême sobriété, leur patience à supporter la faim, leur dureté contre les rigueurs des saisons, leur épargnoient l'embarras des bagages.

Leurs armées étoient divisées en cinq corps différens, l'avant garde, l'aile droite, l'aile gauche, le corps d'armée, & l'arrière garde. Chacune de ces divisions campoit, autant qu'il étoit possible, auprès de quelque ville, & toutes se réunif-

soient au premier signal.

Lorsqu'on s'attendoit à une incursion des Tatars, on envoyoit en avant quelques hommes, qui se séparoient à une distance égale les uns des autres, montoient sur des arbres, & observoient s'ils n'appercevroient pas de loin les ennemis. Le premier qui les découvroit ou croyoit les découvrir, venoit à bride abattue avertir le second, & cet avis étoit porté rapidement, & de proche en proche, jusqu'à l'armée, & quelquefois jusqu'à la Cour : manœuvre adroite, qui mériteroit d'être imitée.

L'ignorance des Russes étoit celle de leur siècle, & une suite de leur situation. Quand ils n'avoient affaire qu'aux Tatars & aux Livoniens, ils en savoient autant que leurs ennemis, & ils furent souvent vainqueurs. Quand ils durent combattre les Suédois de Charles XII, ils apprirent en peu de tems à les vaincre, &, depuis, ils ont battu les armées Prussiennes, & sont entrés dans Berlin. Ce n'est pas une vertu rare que de savoir braver la mort en présence d'un grand nombre de témoins. Tous les peuples ont été courageux : ils ne cessent de l'être que quand ils sont amollis.

FEDORI, IVANOVITCH,
Dernier souverain de la Grande Dynastie.

La dernière volonté du Tfar, & l'usage qui, depuis plusieurs règnes, avoit rendu le trône de Russie héréditaire, assuroient l'empire à Fedor, Prince âgé de trente-sept ans. Mais, comme il arrive souvent, les droits que le peuple avoit perdus, étoient encore représentés par une vaine cérémonie, & la nation sembloit donner ce même trône dont elle étoit bien loin de pouvoir disposer. Ainsi, après la mort d'Ivan, les représentans des villes, choisis parmi les membres les plus considérables de la noblesse, vinrent à Moskou supplier Fedor d'accepter l'Empire, & de consacrer, par la cérémonie du couronnement, la puissance suprême qui lui étoit confiée. Le Prince, se prêtant à son rôle dans cette grave comédie, parut se rendre à leurs vœux, lui qu'ils eût forcés, sans doute, à plier sous sa puissance, s'ils eussent refusé de s'y soumettre.

Leto-
miat.

Fedor étoit d'un tempérament foible & mal sain, qui le rendoit peu capable des soins qu'exige le gouvernement d'un grand Empire. Son esprit n'avoit pas plus de force que son corps. Sa plus douce

1584. récréation étoit, dit-on, de disputer aux valets d'église le soin de sonner les cloches; le Tfar, son père, qui n'avoit jamais trouvé que des volontés soumises à ses moindre signes, crut pouvoir exercer, même après sa mort, son empire despotique, & régner encore du fond de son tombeau. Dans cette vue, il nomma trois Boïars pour servir de conseils à son fils, ou plutôt pour régner au nom de ce Prince.

Tous trois étoient illustres par leurs talens & par leur naissance; tous trois passaient pour les plus habiles ministres & les plus grands généraux de leur tems; tous trois trouvèrent dans le haut rang où ils étoient placés un précipice élevé, d'où ils furent renversés tour à tour; mais l'un d'eux, en tombant, eût été peut-être consolé de sa chute, s'il avoit pu prévoir la fortune & la gloire de sa postérité. Il faut ici faire connoître ces trois hommes qui reparoîtront sur le théâtre de l'histoire.

Le premier étoit le Prince Ivan Petrovitch Chouiski: il défendoit de Rurik, & le chef de sa maison étoit André, fils d'Iaroslav, & frère d'Alexandre Nevski. Il avoit fait remarquer sa sagesse & sa valeur dans la défense de Pleskof contre Étienne Battori.

Le second étoit Ivan Fedorovitch Mstislavski, de la race des Princes de Li-

thuanie, & d'une branche qui avoit eu la ville de Mstislaf en apanage. Le père d'Ivan s'étoit donné volontairement à la Russie avec sa ville & toute sa fortune. 1584.

Le troisieme, & le seul dont la posterité conserve encore le souvenir, étoit Nikite Romanovitch Iourief. Il étoit d'une famille noble & ancienne, qui avoit inutilement servi l'État. Il y avoit alors beaucoup de maisons qui n'avoient pas de noms propres, & chaque membre de ces familles prenoit un nom formé du nom de baptême de son ayeul. Ainsi ce Nikite dont nous parlons, se nommoit Iourief, parce qu'il étoit petit-fils d'Ioury, & son fils Fedor, d'abord célèbre par ses malheurs & ensuite par sa grandeur & par celle de son fils, s'appellera Romanof, du nom de Roman son ayeul. Nikite Iourief étoit frère de Nastasia Romanovna, la première épouse du dernier Tfar; ainsi le Prince régnant étoit son neveu. Cet honneur lui donnoit quelque supériorité sur ses deux collègues, & l'amour de la nation le distinguoit encore d'avantage.

Après ces trois seigneurs, à qui les rênes de l'État se trouvoient confiées par le testament d'Ivan, personne ne devoit réunir plus de considération que Bogdan Belski, nommé par ce même testament tuteur du jeune Dmitri. Il n'étoit pas de la famille des Princes dont il portoit le Muller

1584. nom ; mais la faveur du dernier Souverain , qu'il avoit méritée par ses services , le mettoit au dessus de la plupart des familles les plus illustres. Cependant , de l'élevation où il étoit parvenu , il portoit encore plus haut ses regards , & ne se croyoit pas à sa place lorsqu'il pouvoit monter encore.

Il entreprit de faire donner l'exclusion au Tzar Fedor , comme incapable de régner par la foiblesse de son tempérament & par ses infirmités , & vouloit mettre en sa place le Tzarévi eh Dmitri , comptant régner lui-même sous le nom de cet enfant. On l'accuse d'avoir formé un projet plus étendu & en même tems plus criminel ; c'étoit de renverser à son tour le fantôme de Tzar qu'il auroit élevé sur le trône , quand il auroit bien disposé tous les moyens d'y monter lui-même. Mais il ne pouvoit conduire un si grand dessein , sans choisir des confidens pour se faire un parti ; & ceux qui obtinrent sa confiance la trahirent. Ils le rendirent suspect au peuple , qui bientôt le crut capable de tous les crimes. Un bruit se répandit qu'il avoit empoisonné le dernier Tzar , & qu'il se préparoit à faire périr les Boïars & Fedor lui-même. On vit alors , ce qui est bien rare , la multitude soulevée par fidélité pour ses souverains.

Elle se rassemble tumultuairement au-

tour du Kremlé, elle est renforcée par 1584.
 des hommes du corps de la noblesse; & amène un canon qu'elle pointe contre la principale porte du palais. Iourief & Mstislavski paroissent; ils essaient de calmer le tumulte au nom du Prince; & ce nom augmente encore la fureur de la populace; précisément parce qu'il lui est cher. Tous s'écrient à la fois qu'on leur livre Belski. Les ministres, qui ne peuvent se faire écouter, rentrent & ne sortent plus que pour annoncer qu'un ordre du Prince l'a fait transporter à Nijny-Novgorod. En même tems les Boïars sortent du palais & se montrent au peuple, qui croyoit que la plupart d'entr'eux avoient été sacrifiés par Belski. Content de les revoir, il se retire paisiblement.

Ainsi furent déconcertées les mesures de Belski, s'il est vrai cependant qu'il ait eu les coupables vues qui lui furent supposées. Un autre ambitieux, bien plus habile, porta ses regards vers le trône, se promit d'y monter & verra ses espérances remplies. Je parle ici de Boris Fedorovitch Godounof, frère d'Irène, épouse du Tsar. Il descendoit d'un Mourza Tatar, nommé Tchet, qui, vers le commencement du quatorzième siècle & sous le règne d'Ivan Kalita, s'étoit donné au service de la Russie. Sa postérité s'étoit partagée en plusieurs branches, celle des Muller.

Godounof & celle des Véliaminof & des
1584. Sabourof.

Boris, né en 1552, parvint rapidement aux honneurs sous le règne d'Ivan, & quand sa sœur eut reçu la main de l'héritier du trône, il ne vit plus rien au dessus de son ambition. Ses talens & son génie l'élevoient au dessus de tout ce qu'il voyoit autour de lui, & il n'avoit aucune des vertus ni des foiblesses qui servent de frein à la cupidité. La sienne eût été satisfaite, si une fortune immense avoit pu lui suffire : mais la grandeur suprême pouvoit seule fixer ses vœux.

Dès le commencement du nouveau règne, Godounof prépara de loin l'accomplissement de ses desseins. Dès lors il regarda comme des ennemis conjurés contre lui tous les hommes élevés par le rang ou par leur naissance ; incapable de leur pardonner les craintes qu'ils lui inspiroient, il jura leur perte & parviendra facilement à la consommer.

Entre ces objets de sa haine, aucun ne lui paroissoit plus redoutable & ne lui étoit plus odieux qu'un enfant à peine sorti du berceau : c'étoit le Tsarévitch Dmitri. Le père de ce jeune Prince lui avoit marqué pour apanage la ville d'Ouglitch ; mais son intention n'étoit pas qu'il y fût relégué. Godounof, qui ne pouvoit le souffrir à Moskou, parce qu'il y auroit été plus à l'abri des coups que,

peut-être, il lui préparoit déjà, voulut qu'il fût élevé à Ouglitch. Pour l'éloigner ainsi de la Cour, il avoit besoin d'un prétexte, & le trouva facilement. Il rendit suspecte la Tfaritse, mère de ce jeune Prince, il fit sentir la nécessité de la tenir éloignée; &, pour que cette malheureuse Princesse ne pût trouver aucun appui, il accusa tous ses parens de trahison, & les dispersa dans différens exils.

L'autorité dont le testament d'Ivan avoit revêtu Mstislavski, Iourief & Chouisk, suffisoit pour les rendre odieux à Boris, qui vouloit être seul puissant dans l'État; & les deux premiers se piquoient de lui être opposés dans toutes les occasions. Ils avoient un parti considérable dans la Noblesse, ils pouvoient compter sur le corps des marchands, & se flatter d'avoir pour eux une partie de l'armée. Mais Boris, trop soupçonneux pour être aisément surpris, ouvrit les yeux sur leur union dont l'objet n'étoit pas même encore bien déterminé, & fut représenter comme un attentat contre le Souverain, une intelligence que lui seul avoit à redouter.

Le prince Mstislavski fut arrêté, fait moine malgré lui, & envoyé dans un monastère de Bielozéro; Nikite-Iourief fut épargné, parce que Boris n'osoit attaquer ouvertement l'oncle de son maître: mais

1584.

L'et o
miat.
1585.

1585. il mourut peu de tems après, & l'on peut, sans témérité, soupçonner que sa mort ne fût pas naturelle. Des membres de plusieurs illustres familles, convaincus ou soupçonnés d'être entrés dans un complot, qui peut-être n'exista jamais, furent envoyés dans différentes prisons.

Chouiski fut d'abord plus heureux. Le métropolitite Dionisy crut l'avoir reconcilié avec Boris : mais celui-ci, trop peu généreux pour pardonner sincèrement, jura sans doute dans son cœur, la perte de l'ennemi qu'il embrassoit, & s'il parut céder aux instances du Prélat, s'il feignit d'abjurer une haine que la contrainte aigrissoit encore, c'est que l'objet de cette haine étoit trop généralement respecté pour qu'il pût sans péril employer contre lui la violence.

1586. Mais la fureur sourde & concentrée qu'il renfermoit dans son cœur, fut encore exaltée par un événement qui pensa renverser toutes ses espérances. Les mécontents convinrent entr'eux d'engager le Tsar à répudier Irène, qui ne lui avoit encore donné aucun fruit de leur union. Il paroît que Chouiski fut l'auteur de ce dessein qu'adoptèrent ceux mêmes qui, sans haïr Boris, desiroient le bien de l'État. Ils avoient à leur tête le Métropolitite qui regardoit ce divorce comme nécessaire, &, dans une affaire de ce genre, le sentiment du chef de l'église

devoit entraîner tous les autres.

Mais Boris ne s'abandonna pas lui-même en cette occasion. Ce n'étoit pas la force qu'il s'agissoit d'employer ; il falloit faire changer de sentiment au Prélat. Godounof alla lui faire une visite. Il n'eut pas la maladresse de lutter hautement contre l'opinion générale, mais il représenta avec beaucoup de douceur les inconvéniens du divorce ; il fit voir combien il étoit contraire aux loix de l'église, à moins que le malheur des circonstances ne le rendit absolument nécessaire, enfin il fit convenir le Métropolitain, que cette nécessité n'existoit pas, puisqu'on avoit un héritier du trône dans la personne du jeune Dmitri, dont la santé ne donnoit aucun sujet de crainte. Dionisy se rendit à ces représentations, & le parti qu'il abandonnoit n'avoit plus de force, puisqu'il s'agissoit d'une affaire ecclésiastique.

Boris qui n'avoit différé de frapper Chouiski, que pour mieux assurer ses coups, animé par la nouvelle offense qu'il venoit d'en recevoir, ne pensa plus qu'à hâter sa vengeance. Il gagna un valet de ce Seigneur. Le misérable accusa son maître de trahison : accusation absurde, si elle n'eût été appuyée par un homme puissant. Des marchands, des esclaves furent appliqués aux plus cruelles tortures : on espéroit, à force de tourmens, les

1586.
Khilkof.

1587.
Let o
miat.

1587. contraindre à charger l'accusé ; ils ne fournirent des preuves que de son innocence. Cependant on vouloit absolument qu'il fût coupable, & , quoiqu'il n'eût contre lui que l'accusation d'un vil délateur , qui , suivant les loix , ne devoit pas même être écouté , il fut envoyé en exil : encore ne lui fut-il pas permis d'y vivre long-tems ; Boris l'y fit bientôt étrangler.

Le Métropolitte lui-même ne pouvoit pas impunément avoir inspiré des craintes à Godounof. D'ailleurs ce pontife vertueux & un autre prélat , animés du même zèle pour l'humanité , osèrent porter des plaintes au Tsar contre les violences exercées en son nom par son beau-frère , & le supplièrent d'arrêter l'effusion du sang innocent. Godounof , instruit de leur démarche courageuse , obtint du Prince , sur lequel il régnoit lui-même , la permission de les dégrader de leurs dignités. Réduits à l'état de moines , ils furent renfermés dans deux monastères différens.

L'évêque de Rostof , nommé Job , fut élevé à la dignité de Métropolitte ; devenu , par cette élection , le chef de l'église Russe , il reçut bientôt après un titre plus imposant , & une puissance encore plus révérée. Il dut ces nouveaux honneurs & cet accroissement de pouvoir à l'état d'avilissement & d'oppression où l'église

Grecque étoit tombée. En effet, Jérémie, patriarche de Constantinople, étant venu à Moskou implorer les bontés du Tſar, crut se le rendre plus favorable, s'il accordoit à l'église Rusſe quelques nouvelles prérogatives. Il repréſenta donc à ce Prince que l'église autrefois avoit eu cinq chefs, l'évêque de Rome & les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople & de Jérusalem : mais que le Pape étoit déchu de ſon rang par toutes les hérésies dont il s'étoit rendu coupable, & qu'il ſeroit à propos de le remplacer. Il propoſa, en conſéquence, de conſacrer le métropolitain en qualité de Patriarche. Le Tſar y conſentit, & dès lors la Ruſſie eut ſon Patriarche particulier, & devint indépendante de celui de Constantinople. Pierre I, dans la ſuite, en ſupprimant la dignité patriarchale dans ſon Empire, oſa conſerver à l'église Ruſſe la même indépendance.

Qu'il nous ſoit permis de nous arrêter ici, & de faire connoître l'étonnement dont furent frappés le patriarche Jérémie & ceux de ſa ſuite, à la vue des richesses du Tſar. C'eſt une nouvelle preuve de l'opulence de la Ruſſie & de l'éclat dont la Cour brilloit alors. Ces Grecs devoient avoir vu dans Constantinople, humiliée & conquiſe, des reſtes encore impoſans d'un l'uxe Aſiatique. Cependant, l'arche-

1588.

Let o
miat.

1588. vèque Arsène, qui accompagnoit Jérémie, ne peut trouver d'expressions pour peindre les trésors étalés à la Cour de Moskou. „ Imaginez, dit-il, de superbes buffets chargés de coupes d'argent, de flacons, de gobelets entourés de guirlandes d'or, & remplis des vins les plus rares & les plus exquis. Dans le nombre prodigieux de cuves d'or, de forme & de grandeur différentes, & dont on ne peut évaluer le prix, on en voit une que douze hommes ont peine à porter. La vaisselle représente toutes sortes d'animaux, tels que des lions, des ours, &c. On remarque sur-tout, parmi ces richesses, une licorne d'une grandeur extraordinaire „.

Le goût de cette orfèvrerie peut à présent paroître bizarre, mais c'étoit celui qui, dans le même siècle, règnait dans les villes les plus riches d'Allemagne. Les présens que la ville de Lubek offrit quelques années après au Tsar Boris, ne consistoient qu'en des quadrupèdes & des oiseaux de vermeil.

Les appartemens de la Tsaritsé, ses habits, ceux des Dames de sa Cour, n'offroient pas un luxe moins riche ni moins recherché. Les présens que le Patriarche & sa suite reçurent de la Cour à leur départ, consistoient en plats d'or, enrichis de perles & de diamans (*).

(*) *Catalogus codicum manuscriptorum Atheni*

Cependant , toutes les richesses de l'État n'étoient pas concentrées à la Cour. 1588. Des seigneurs jouissoient d'une grande fortune. Celle de Godounof, toute immense qu'elle étoit , ne suffisoit pas à ses desirs , ni à la grandeur de ses desseins. Les évènements qui lui sembloient les plus étrangers, étoient en effet dirigés par sa politique , & tendoient à seconder ses vues. C'est ainsi qu'ayant placé l'évêque de Rostof sur le siège de la Métropole , & s'étant assuré de lui par ce bienfait , il ne crut pas inutile à ses projets d'augmenter par un titre encore plus imposant , l'ascendant que ce Prélat devoit avoir sur le peuple.

Il fut faire servir à son ambition les trésors mêmes du Prince. La caisse étoit auparavant gardée sous le cachet du Tzar : mais Godounof n'y appliquoit que son propre cachet , y puisoit à son gré , & augmentoit chaque jour le nombre de ses créatures par des libéralités que le Souverain eût dû seul être en état de faire.

Délivré de tous ses ennemis , assuré d'une foule de partisans dont la fortune étoit attachée à la sienne , il ne voyoit plus à ses desseins qu'un seul obstacle ,

1588. mais qu'il ne pouvoit renverser que par un crime. C'étoit le jeune Tsfarévitch. Avant de le sacrifier, il voulut le rendre odieux, espérant, sans doute, que, si ce Prince laissoit peu de regrets, on ne feroit que de bien foibles recherches sur la cause de sa mort. Il fit donc répandre dans le peuple, que Dmitri, malgré sa tendre jeunesse, donnoit déjà des marques d'un caractère féroce; qu'il faisoit son plaisir de voir battre des animaux, que l'une de ses plus agréables récréations étoit de frapper à coups de bâton les volailles de sa basse cour, & de les voir expirer sous ses coups. Le Prince n'avoit encore que sept ans. Cependant on assure que, dans l'hiver, il se plaisoit à faire avec des enfans de son âge des figures de neige; qu'il donnoit à chacune de ces figures le nom de quelques-uns des grands de la Cour, qu'il tranchoit la tête à celle qui représentoit Boris, passoit son épée au travers du corps d'une autre, coupoit à quelqu'autre les mains, & juroit de traiter ainsi les objets de sa haine quand il seroit sur le trône. Il se peut que, dès son enfance, il eût appris de sa mère à détester ses oppresseurs. Mais l'ambition, plutôt que la crainte, porta Boris au crime.

Id. Ibid. Un de ses confidens lui promit de le délivrer bientôt du Tsfarévitch : ce vil scélérat, nommé Clechnin, étoit décoré du

Muller.
dans les
Sotch.
i pérévod.

du titre d'Okolnitchei, l'une des premières dignités de la Cour. Il comptoit être secondé par ses amis : mais les deux premiers auxquels il s'ouvrit rejetèrent avec horreur la proposition qu'il osoit leur faire, & furent cruellement punis pour ne s'être pas prêtés au crime qu'on exigeoit d'eux. Enfin le secrétaire d'État, Bitiagovski, offrit d'immoler la victime que demandoit un homme assez riche pour bien payer le sacrifice. Il étoit d'autant plus capable de réussir, qu'ayant des biens à Ouglitch, il pouvoit y passer sans se rendre suspect. Une vieille gouvernante du Tsarévitch, nommée Volkhova, entra dans le complot avec son fils Danilo. Douze hommes au moins se rendirent complices de ce crime affreux.

Bitiagovski arriva à Ouglitch, chargé d'un ordre de la Cour pour prendre connoissance des affaires domestiques de la Tsaritse. Il exerça dans la maison de cette Princesse une autorité tyrannique, réduisit ses revenus, & priva ses frères de la liberté dont ils jouissoient auparavant. Il veilloit sur toutes ses démarches, s'en faisoit insolamment rendre compte, & ne daignoit pas se ressouvenir qu'elle étoit la veuve de son souverain.

Il avoit pour objet, dans cette odieuse inquisition, d'épier l'occasion de surprendre le jeune Prince. Mais la Tsaritse, qui craignoit le coup dont elle étoit me-

~~_____~~ née, avoit sans cesse les yeux ouverts
1591. sur son fils, & sa tendresse lui permettoit
à peine de prendre quelques instans
d'un repos troublé par la sollicitude.
Accablée enfin par une aussi constante
fatigue, elle eut un jour le malheur de
se laisser vaincre par le sommeil après
le diner. La cruelle Volkhova saisit ce
moment pour conduire le Tsarévitch
dans la cour, sous prétexte de le faire
jouer avec son fils. Danilo, digne fils de
son horrible mère, le frappa le premier
à la gorge, & les autres assassins le cou-
vrirent aussi tôt de blessures mortelles.
Sa nourrice qui le perdoit peu de vue,
accourt, s'écrie, le couvre de son corps;
elle est laissée pour morte sur la place.

Cet événement affreux arriva le 15
Mai 1591, vers le milieu du jour, sui-
vant la chronique Russe. Les auteurs
étrangers pensent au contraire que ce
grand coup d'État a été frappé pendant
la nuit, & cette circonstance leur a fait
croire qu'on a pu facilement changer
le Prince, & lui substituer une victime
moins précieuse. Les intérêts & les in-
trigues de Boris ont répandu tant d'ob-
scurité sur cet événement, qu'il est
impossible de démêler à présent la vé-
rité.

Ce crime ne fut pas, dit-on, commis
sans témoins. Les scélérats, acharnés à
l'horrible exécution dont ils s'étoient

chargés , ne s'apperçurent pas qu'ils étoient vus par le sacrilain de la principale Eglise , qui , tout éperdu , courut sonner le tocsin. Le peuple effrayé & les parens du jeune Prince accoururent aussitôt ; ils apprennent que Dmitri n'est plus , que Bitiagovski est le chef de ces assassins. On le cherche , on l'arrête , lui , sa femme , & quelques-uns de leurs complices ; ils sont lapidés sur le champ au nombre de douze.

Les circonstances du crime étant connues , auroient dû parvenir jusqu'au Tzar : mais il ne savoit que les nouvelles qu'on vouloit bien ne lui pas laisser ignorer. Tous les couriers avoient ordre de remettre directement leurs dépêches à Boris , qui en faisoit l'usage convenable à ses intérêts. Dès qu'il eut reçu les lettres d'Ouglitch , il fit composer à son gré un rapport de la mort du Tzarévitch ; on y lisoit que le jeune Prince , attaqué d'une fièvre chaude , & abandonné à lui-même par la négligence criminelle de sa mère & de ses oncles , s'étoit égorgé dans la violence du délire occasionné par sa maladie. Cet fut cette fausse lettre qui fut remise à Fedor.

Il n'étoit pas difficile à Boris de tromper le Tzar , mais il falloit aussi tromper la Cour & la Ville. Il fit partir pour Ouglitch , en apparence pour y faire des informations scrupuleuses , & en effet pour

1591. appuyer ses fourberies, le Prince Vassili-Chouiski, lâche fils du malheureux Ivan, & qui, plus touché de ses intérêts que de la tendresse filiale, n'avoit rien négligé pour plaire au monstre qui l'avoit privé d'un père. On lui donna, moins pour le seconder que pour éclairer sa conduite, l'infâme Cléchnin. Ils virent le corps du Tsarévitch qui avoit été déposé dans un tombeau & le firent enterrer: ils interrogèrent la Tsaritse, & ses frères, toute la ville; par tout ils entendirent le vérité, & ne la connurent que pour la trahir.

De retour à Moskou, ils firent le rapport qu'il plut à Boris de leur dicter. La Tsaritse fut envoyée dans un couvent où on lui fit prendre l'habit de religieuse, sous le nom de Marpha, en punition de sa prétendue négligence: ses frères, sous le même prétexte, furent envoyés dans différens exils, où plusieurs finirent leur vie. Un grand nombre d'habitans d'Ouglitch furent punis de mort, les uns pour avoir mal parlé de Boris, les autres pour avoir, disoit-on, versé le sang innocent; c'est ainsi qu'on qualifioit les meurtriers du Prince: quelques-uns furent envoyés en colonie à Pélym, ville de Sibérie nouvellement fondée. Les assassins, qui avoient été jetés dans une fosse, en furent tirés en cérémonie & on leur fit des funérailles honorables.

Ces manœuvres purent en imposer à

quelques esprits : mais tous ne se laissè-
 rent pas séduire à ces artifices. On soup- 1591.
 connoit , on détestoit le crime de Boris.
 Peu de tems après , les Tatars de la Cri-
 mée entrèrent avec les Turcs dans la
 Russie , & portèrent le ravage jusqu'à la
 ville de Moskou. Le bruit se répandit
 qu'ils avoient été rappelés par Boris lui-
 même , qui vouloit , par cette diversion ,
 donner de l'occupation aux Russes , leur
 faire oublier son attentat & prévenir les
 révoltes. On fit une soigneuse recherche
 de ceux qui répandoient ces discours ;
 un grand nombre fut appliqué à la ques-
 tion , plusieurs furent en secret punis de
 mort , & d'autres finirent leurs jours en
 prison.

C'étoit injustement , sans doute , qu'on
 avoit accusé Boris d'intelligence avec les
 Tatars. Ces ennemis de la Russie n'a-
 voient pas besoin d'y être appelés pour 1592.
 venir y chercher des dépouilles , & , dès
 l'année suivante , ils finirent dans l'Ukrai-
 ne une incursion encore plus sanglante.
 Mais quand un homme s'est souillé
 d'un crime , on ne croit pas être injus-
 te en le chargeant des forfaits les plus
 odieux ; car s'il ne les a pas commis , il
 s'en est du moins montré capable.

Cependant Boris qui , par tant d'intri-
 gues & d'attentats , s'étoit frayé le chemin
 du trône , parut en être repoussé pour ja- 14 Juillet.
 mais. La Tsaritse mit au monde une fille ,

1592. ~~_____~~ qui reçut le nom de Théodosie. Le Tſar, dans les transports de sa joie, délivra les prisonniers, dont plusieurs étoient condamnés à mort, fit de riches présens à plusieurs monastères, & envoya des sommes considérables jusques dans la Palestine pour faire prier Dieu pour la conservation de la jeune princesse. Mais bientôt tant de joie fit place à la plus profonde douleur. Théodosie mourut dans la première année de sa vie. Pouvoit-elle vivre, lorsque la durée de ses jours étoit si contraire aux desseins de Godounof?

Dès lors il ne vit plus d'obstacles à ses desseins. Pour travailler encore plus à en assurer l'exécution, pour augmenter par son adresse & ses bienfaits, le nombre de ses partisans, la paix lui sembla plus favorable que la guerre. Il fit consentir le Tſar à la conclure avec la Suède. Les Russes avoient recommencé la guerre en **1590** avec cette Puissance & lui avoient repris Ivangorod, Iambourg & Koporié. Ils se firent confirmer par le traité la possession de la Karélie & de l'Ingrie. Les Suédois, humiliés par tout, furent obligés de recevoir la loi.

1594.
Chafirof.

JitiéPet.
Velikago.

La paix avoit été, dès auparavant, confirmée avec la Pologne pour vingt années, malgré les intrigues de Posſevin. Ce Jésuite, irrité de n'avoir pu réunir les Russes à l'église Romaine, n'oublia

rien pour faire prendre contr'eux les ar-
mes à Sigismond.

1594.

La foible fanté du Tſar faisoit prévoir depuis long-tems que sa fin n'étoit pas éloignée. C'est un témoignage que rendent même les étrangers qui vinrent alors en Russie ; & c'est sans fondement que quelques auteurs ont accusé Boris de l'avoir empoisonné. Les historiens Russes, qui ont plutôt exagéré que dissimulé les crimes de Godounof, ne lui reprochent point la mort de Fedor, qu'une maladie habituelle conduisit lentement au tombeau. Il mourut le 7 Janvier 1598, après avoir moins régné que prêté son nom, pendant treize ans, aux actes de la souveraineté. En lui finit la dynastie des Princes descendans de Rurik, après avoir occupé le trône pendant huit siècles entiers. Avec quel fondement un écrivain a-t-il pu dire ? „ En Russie vous ne voyez „ que des révolutions & des usurpateurs „ couronnés & chassés „ ? Tous ceux qui ont régné, avoient au moins des droits litigieux. Comment a-t-on pu dire encore qu'il n'est aucun pays où un particulier puisse plus justement espérer de monter sur le trône ? Jamais aucun particulier n'y est monté, à moins qu'on ne veuille indiquer par ce titre, ou Boris, ou Chouiski, ou Michel Romanof, le premier souverain de la race qui règne encore aujourd'hui.

1598.

BORIS FEDOROVITCH GODOUNOF.

Let. o
miat.
Muller
loco ci-
tato.

Après les funérailles du Prince, la Tsaritse fit assembler le Patriarche, les principaux membres du clergé, & ce qu'il y avoit dans la noblesse d'hommes plus distingués; elle leur déclara que le Tsar, au lit de la mort, lui avoit ordonné de renoncer au monde & de se consacrer à Dieu dans la vie monastique. A ces mots, une voix unanime s'éleva dans l'assemblée; &, quoiqu'il fût inouï qu'une femme eût régné en Russie en son propre nom, & que, dans le cours de sept siècles entiers, on n'eût vu que deux femmes chargées de la régence pendant la minorité de leurs fils, tous supplièrent la Tsaritse d'accepter les rênes du gouvernement.

Sans doute, si son ame avoit été capable d'ambition, la voix des principaux personnages de l'État, qui l'invitoient à régner, auroit eu sur elle plus de force, que la dernière volonté d'un époux qui n'étoit plus: mais elle se refusa constamment à leurs vœux. Dès le 16 Janvier, elle se retira dans un couvent de Moskou, & y prit l'habit sous le nom d'Alexandra. Boris, soigneux de cacher ses vues ambitieuses, suivit sa sœur, sous

prétexte de la soulager dans les soins ~~qu'elle~~ qu'elle devoit donner au gouvernement 1598. jusqu'à l'élection d'un souverain.

Par la mort du dernier Tzar, la branche régnante se trouvoit éteinte. Mais quoique la cruauté d'Ivan & l'ambition de Boris eussent fait périr un grand nombre des Princes, le sang de Rurik n'étoit pas encore entièrement épuisé. Il restoit plusieurs maisons issues de ce premier souverain de la Russie, & il semble qu'elles seules eussent dû être admises à profiter de l'élection. Cependant, loin de discuter leurs droits, on parut ne leur en attribuer aucun; & elles furent confondues avec toutes les autres familles assez puissantes ou assez considérées pour oser se mettre sur les rangs & fournir des candidats. Ainsi, tous les grands ayant des prétentions égales à être élus, Boris avoit assez d'amis, dans la noblesse & dans le peuple, pour se flatter que ses intérêts ne seroient pas négligés dans l'assemblée qui disposeroit du trône.

En effet, quoique bien des gens fussent persuadés qu'il étoit l'auteur du meurtre de Dmitri; quoique des maisons illustres eussent à lui reprocher le sang répandu de leurs chefs, on étoit généralement moins frappé de ses crimes que de ses talens, de sa générosité, de son application au travail & même de son équité : car si l'on excepte les circonstances où

1598. ses intérêts le rendirent injuste, il se montra toujours zélé pour le maintien de la justice. La multitude, sur-tout, qui prenoit peu de part au sort des grands qu'il avoit sacrifiés à ses desseins, chérissoit sa libéralité & son attention à faire valoir les droits du pauvre & de l'opprimé.

Aussi faut-il avouer que ce même Boris, capable de tous les crimes pour satisfaire son ambition, avoit un génie vaste & profond, des qualités brillantes & même des vertus ou vraies ou simulées. Si quelque chose prouve invinciblement que l'histoire moderne est plus vraie que l'ancienne, c'est qu'elle ne nous présente pas, comme celle-ci, des hommes vicieux sans mélange d'aucune qualité louable.

C'étoit lui qui, sous le nom de la Tsaritse, déjà religieuse, dirigeoit les affaires, pendant que le clergé, la noblesse & la bourgeoisie des différentes villes s'assembloient à Moskou pour l'élection d'un souverain. Ses amis avoient soin d'entraîner dans son parti, déjà considérable, toute la noblesse qui arriva des villes, & qui, étrangère à la Cour & connoissant peu les candidats, étoit incapable de faire elle-même un choix. A la tête du parti de Boris, se trouvoit le Patriarche, à qui la religion donnoit un tel ascendant, que celui qu'il favorisoit sembloit être

protégé par Dieu même. Ce fut dans son palais, & sous ses auspices, que se fit l'élection, & toutes les voix furent pour Godounof. 1598.

Dès que l'élection fut faite, le peuple courut en foule en porter la nouvelle au monastère où Boris s'étoit renfermé avec sa sœur. Cet ambitieux cacha, sous les dehors de la consternation, la joie qu'il ressentoit; il refusa le rang qu'il avoit cherché par tant de travaux & de crimes, demanda qu'on fit un autre choix, & déclara même qu'il avoit résolu de prendre l'habit monastique.

On procéda sur son refus à une autre élection; mais elle ne fit que confirmer la première. Alors le Patriarche, précédé du clergé qui portoit la croix & les images, & suivi de ceux qui avoient fait l'élection, se rendit auprès de la Tsaritsa. Tous la pressèrent d'une voix suppliante, d'engager son frère à accepter l'Empire. La Princesse opposa d'abord à leurs prières de nouvelles difficultés, & s'excusa sur ce qu'ayant renoncé au monde, elle ne devoit plus se mêler des affaires de l'État: mais enfin elle se rendit aux vœux unanimes de tous les ordres, & confirma par son consentement l'élection de son frère. Alors Boris parut se laisser vaincre, malgré lui, aux prières de sa sœur & aux desirs de la nation; &, toujours accompagné du Patriarche, des Boïars & du

1598. peuple, il alla prendre possession du palais des Tsars.

On faisoit les préparatifs du couronnement, lorsqu'on apprit d'Oskol, que le Khan de Crimée se dispoſoit à tomber ſur la Ruſſie, & qu'il avoit même reçu des Turcs un ſecours de ſept mille Janiſſaires. Un parti de Koſaques du Don, avoit reçu cet avis de quelques priſonniers Tatars qu'ils avoient faits. Cette nouvelle retarda la cérémonie. Boris penſa qu'il valoit mieux ſoutenir les droits de ſa couronne, que d'en ceindre ſolemnellement ſon front.

Le rendez-vous fut indiqué à Serpoukhof, & l'armée fut partagée en cinq corps, commandés par cinq fils de ſouverains Tatars, qui ſe trouvoient au ſervice de la Ruſſie.

Quand Boris fut arrivé à Serpoukhof, il vit l'armée la plus brillante que la Ruſſie eût jamais rasſemblée. Les Boïars & la nobleſſe s'étoient fait un point d'honneur de paroître en cette occaſion dans tout leur éclat devant le nouveau ſouverain. Ils avoient rasſemblé le plus grand nombre qu'il leur avoit été poſſible de leurs vaffaux. Tous étoient bien vêtus & bien montés, & n'avoient pas négligé de ſe pourvoir d'abondantes munitions. On prétend que l'armée étoit compoſée de deux cent mille hommes, & quelques

auteurs la supposent encore plus nombreuse. 1598.

Tous ces grands préparatifs furent inutiles. L'avis étoit faux. On apprit que Kazi-Guérei ne pensoit point à attaquer la Russie, & l'on fut même que deux courriers, qu'on lui avoit envoyés l'année précédente, revenoient accompagnés des députés de ce Prince. Boris fit ordonner aux Voévodes des villes que devoient traverser les envoyés Tatars, de rassembler toute leur cavalerie, pour donner à ces ennemis avides, mais craintifs, une grande idée des forces de son Empire.

On eut soin de tenir l'armée de Serpoukhof en bon ordre pour le recevoir. Ils furent retenus à sept verstes du camp, qui étoit établi dans une plaine sur les bords de l'Oka jusqu'à ce que le Prince daignât leur donner audience. Pendant toute la nuit qui précéda le jour auquel cette audience étoit indiquée, on ne cessa de tirer le canon. Au point du jour, l'armée fut sous les armes depuis le quartier du Tsar, jusqu'aux tentes des députés : l'Infanterie formoit une ligne de chaque côté du chemin & la cavalerie étoit rangée derrière elle. Les Tatars, interdits de ce spectacle, purent à peine proférer une parole à l'audience, & le Tsar jouit de la terreur qu'il inspiroit.

Cependant il tempéra par ses caresses

1598. & par sa générosité l'effroi qu'il tâchoit d'imprimer par l'appareil de sa puissance. Les ministres barbares se retirèrent chargés de ses bienfaits & ne sachant ce qu'ils devoient admirer d'avantage de ses forces ou de sa munificence. Il envoya lui-même au Khan une ambassade chargée de présens magnifiques & d'assurances d'amitié. Le rapport qu'Alei fit à son maître lui en imposa sans doute ; car les Tatars de la Crimée n'osèrent depuis faire aucune incursion dans le centre de la Russie, comme ils avoient fait tant de fois auparavant.

Muller. Il n'est pas rare que les Princes soient d'autant plus avarés envers leurs sujets, qu'ils étalent plus de grandeur & de magnificence aux yeux des étrangers. Telle ne fut pas la conduite de Boris. Toute l'armée eut part à sa générosité. Il n'y eut pas de soldat qui ne reçût quelque gratification en argent, & les hommes de marque reçurent, suivant l'usage de ce tems là, des pièces de velours & d'étoffes d'or & de soie. Il traita presque chaque jour dix mille hommes pendant six semaines, &, à la fin de la campagne, il donna un repas général. Une partie de l'armée fut congédiée, & le reste fut répandu sur les frontières. Le Prince revint à Moskou, & y fut reçu avec d'aussi grands applaudissemens que s'il eût remporté des victoires mémorables.

Rien ne s'opposoit plus à la cérémonie du couronnement & elle fut célébrée avec la plus grande magnificence. Le Tſar, pendant la messe, élevant la voix, prit Dieu à témoin que, pendant son règne, il ne souffriroit pas qu'aucun de ses sujets languit dans la misère, &, sachant combien les signes sensibles ajoutent de force ^{Khilkoſ.} au discours, il déchira sa chemise, & s'écria qu'il étoit prêt à partager tout ce qu'il possédoit & l'appliquer au soulagement des malheureux. Il n'est pas également certain qu'il ait promis de ne punir personne de mort : mais on sait du moins qu'il n'y eut point sous son règne, d'exécutions publiques. Clément par politique, implacable par intérêt, il épargna au peuple le spectacle révoltant des supplices, & fit étrangler en secret ceux qu'il avoit sujet de craindre.

Les vices & les crimes, contraires à la vraie piété, n'ont jamais exclu la superstition. Boris fit de grandes libéralités à des églises & à des monastères & entreprit plusieurs espèces de pèlerinages. Un monument bizarre & durable de sa dévotion, est une cloche du poids de quatre cent mille livres qu'il fit fondre, & qui fut placée dans une tour qu'il fit élever exprès dans le Kremlé. Dix ans avant de monter sur le trône, le seul fils qu'il avoit alors étant tombé dangereusement malade, il lui fit boire de l'eau bénite froide

1599. & le fit transporter dans une église , quoi-
que la gelée fût alors des plus rigoureuses. L'enfant y mourut. Si cet exemple ne prouvoit pas qu'il étoit sincèrement superstitieux , on pourroit croire que la religion , qu'il outrageoit par sa conduite , lui paroissoit un instrument utile à ses desseins , & qu'il n'en avoit revêtu le masque que pour se rendre plus agréable au peuple.

Il suivit le projet formé par Ivan Vassiliévitch d'éclairer la nation. Il appela d'Allemagne des médecins & des apothicaires , & fit bâtir pour eux une église luthérienne. Il fit tous ses efforts pour attirer d'Angleterre Jean Dée , mathématicien , alors très-célèbre ; mais comme ce Jean Dée se mêloit de magie & d'astrologie , on ne fait s'il faut louer ou blâmer Boris d'avoir voulu posséder ce savant dans ses États. Si son règne eût été plus long , si la fin en eût été agitée de moins de troubles , il avoit dessein de mander d'Allemagne , de France & d'Angleterre des hommes instruits , pour enseigner les sciences & les langues. Animé pour les connoissances utiles & agréables , du même zèle que marqua depuis Pierre I , il fit partir pour les pays étrangers seize jeunes gens d'une bonne noblesse , pour y faire des études qui étoient encore inconnues dans leur pays. Cinq furent confiés au magistrat de Lubeck & les autres

furent placés à la cour de Charles IX, Roi de Suède. Il entretenoit constam- 1599.
ment un grand nombre d'officiers étran-
gers.

Un Prince étranger vint alors, si l'on 1600.
en croit les auteurs Russes, chercher un Muller,
asyle & du service à la Cour de Boris :
mais, suivant les écrivains Suédois, il y
fut appelé par Boris lui-même. Ce Prin-
ce étoit Gustave, fils d'Éric XIV, Roi de
Suède. Parmi le grand nombre de maî-
tresses auxquelles Éric avoit adressé ses
vœux inconstans, celle qu'il avoit le plus
aimée & dont il fit enfin son épouse, étoit
fille d'un payfan & avoit elle-même ven-
du des noix dans les rues de Stockholm.
Elle se nommoit Catherine. C'est d'elle
qu'il eut Gustave en 1566. Le duc Jean,
ayant détrôné deux ans après son frère
Éric & étant lui-même monté sur le trône,
ordonna à l'un de ses officiers de por-
ter secrètement le petit Gustave dans un
bois, de l'y égorger & de l'enterrer. Cet
enfant fut sauvé par un gentilhomme
qui le fit élever hors du pays. Il erra de-
puis dans différentes Cours de l'Europe. Il
étoit dans la ville de Thorn, en Prusse,
lorsqu'il fut mandé par Boris. Le Tsar
avoit dessein de lui donner en mariage
sa fille Xénie ou Axénie. Peut-être,
comme on le conjecture, espéroit-il, par
cette alliance, pouvoir unir un jour à ses
États l'Estonie & la Finlande. Gustave,

1600. reçut une lettre de Boris remplie de promesses. Il la regarda comme un titre précieux ; & , dans la crainte qu'elle ne lui fût enlevée lorsqu'il seroit dans la puissance du souverain qui la lui avoit écrite , il la déposa entre les mains d'un des plus considérables bourgeois de Riga. Comme si une lettre pouvoit jamais devenir un titre valable contre un souverain puissant qui voudroit manquer à ses promesses.

Le jeune Prince , à son arrivée , ne vit rien qui pût démentir les hautes espérances qu'il avoit conçues. Il fut reçu à Moskou avec les plus grands honneurs , comblé de présens , & défrayé par la Cour de tout son entretien. Ce fut lui qui , le premier , fut admis à manger à une même table avec le souverain de Russie ; honneur que ces fiers Monarques n'avoient jamais accordé qu'à leurs fils. Mais le Suédois avoit, dit-on, amené avec lui une maîtresse , & , malgré les instances du Tsar, malgré l'espérance de son mariage avec la Tsarevne , il refusa de la quitter. Il ne se montra pas mieux disposé à répondre aux desseins de Boris sur l'Estonie & la Finlande , quoique cependant il ne fût guères en son pouvoir de les contrarier ni de les seconder. Enfin, ajoute-t-on, pressé d'embrasser la religion grecque, il ne dissimula pas son éloignement pour cette apostasie.

Le Tſar ne trouvant en lui aucune des ~~com~~ complaisances auxquelles il s'étoit atten- 1600. du, se refroidit peu à peu. Peut-être l'adroit Sapiéha, grand Chancelier de Lithuanie, & Ambassadeur du Roi de Pologne, négociateur aussi délié qu'habile général, réussit-il par ses intrigues à mettre la mauvaise intelligence entre le Tſar & le jeune Prince. Celui-ci demanda sa retraite, employa même les menaces, & reclama, comme un traité authentique, la lettre qu'il avoit déposée à Riga. Boris qui pouvoit la mépriser, parce qu'elle n'avoit d'autre force que celle qu'elle auroit emprunté de la bonne foi, employa cependant l'adresse pour retirer cette pièce inutile. Dès qu'il en fut maître, il se crut dégagé de sa parole, & ne voulant ni renvoyer Gustave, ni le garder à sa Cour, ni paroître l'avoir maltraité, il lui fixa pour sa résidence la ville d'Ouglitch, où il le fit conduire avec honneur; il lui abandonna les revenus pour son entretien, & fit éprouver sa générosité à tous les domestiques de ce Prince. Ainsi, même en lui faisant ressentir sa colère, il sembloit lui accorder un bienfait : & c'est sous ce dernier point de vue que les auteurs Russes ont considéré le traitement qu'il fit à Gustave. En effet, la ville d'Ouglitch étoit depuis long-tems un apanage que les souverains de la Russie donnoient à leurs frères ou à leurs enfans.

Elle avoit été celui du malheureux Tfaré-1600. vitch Dmitri. Gustave y mourut en 1607.

Boris avoit trop de prudence pour maltraiter ouvertement le Prince de Suède, lorsqu'il appelloit dans ses États Jean, frère du Roi de Danemark Christian IV. Il ne falloit pas faire soupçonner que les Princes étrangers ne pouvoient en sûreté venir en Russie. Christian étoit alors fort mal avec la Suède. Un sujet bien vain, comme il arrive trop souvent, mettoit la méfintelligence entre les deux États : trois couronnes, que les Souverains de Suède & de Danemark prenoient également dans leurs armes, & qui désignoient la Suède, le Danemark & la Norwège, causoient l'inimitié entre ces deux Puissances. Combien de fois des milliers d'hommes se font mutuellement égorgés pour des sujets aussi frivoles !

Dans ces circonstances, Christian espéroit tirer un grand avantage de son alliance avec le Tfar, & vit avec joie son frère désigné pour recevoir la main d'Axénie.

Ici le savant Muller reprend avec justice le Kniaz Khilkof, qui dans son histoire, taxe Boris d'un orgueil insolent, parce qu'il ne vouloit pas donner sa fille à l'un de ses sujets; il observe que ce Prince ne faisoit que fuivre l'exemple de ses pré-

décesseurs, qui souvent avoient élevé ~~jusqu'à eux~~ jusqu'à eux quelques-unes de leur sujet- 1600, res, mais qui n'avoient jamais abaissé leurs filles en leur donnant des sujets pour époux.

Boris persuadé qu'un faste imposant ajoute encore à la majesté du trône, & qu'il faut conduire les peuples par la terreur, par la magie des spectacles, étala toute sa magnificence à la réception du Prince de Danemark. Il le reçut dans ses appartemens, ayant à côté de lui son fils, le jeune Fedor. Le père & le fils étoient revêtus de longues robes de pourpre, brodées en diamans & en pierres précieuses. Ils en avoient la tête & la poitrine couvertes; & les yeux n'en pouvoient soutenir les reflets éblouissans : & telle est la foiblesse humaine, que les spectateurs étonnés rapportoient à la personne même des Princes cet éclat emprunté.

On dîna dans la salle destinée aux cérémonies. Le fauteuil du Tsar étoit d'or, les tables d'argent, & les marchepieds dorés. Au dessus de la tête de Boris étoit suspendue une couronne d'or & de diamans, surmontée d'une horloge de fable, emblème de la fuite rapide du tems, & de l'emploi qu'en doivent faire les souverains.

Des buffets en pyramides étoient surchargés de vases d'or & d'argent. Il y

1600. avoit deux tables ; la première , qui s'appeloit la grande , étoit pour le Tfar & le Tfarévitch : le Prince Danois y fut admis comme l'avoit été le Prince de Suède. La seconde , faite en demi-lune , étoit placée devant. Les grands y étoient assis au côté extérieur , en sorte qu'aucun ne tournât le dos aux Princes. Les plats au nombre de deux cents , & toutes les liqueurs , étoient d'abord présentés sur la grande table , & portés ensuite à l'autre. Le Tfar & son fils , avant de se séparer du Prince Danois , lui donnèrent les riches chaînes qu'ils avoient au cou. Ils envoyèrent en même tems chez lui de magnifiques présens en vaisselle d'or , en superbes étoffes & en pelletteries précieuses.

La célébration du mariage entre le Prince Danois & la Tfarevne , fut indiquée pour le commencement de l'année suivante. Mais la mort enleva auparavant le jeune époux , quarante jours après son arrivée en Russie. Les écrivains aiment à charger de toutes sortes de crimes la mémoire des Princes reconnus pour criminels. On n'a donc pas manqué d'accuser Boris de la mort d'un jeune homme aimable , auquel il destinoit sa fille. Ce Prince , dit-on , avoit engagé l'amour des grands & du peuple , & le Tfar , craignant que la nation ne le préférât un jour à son propre fils , le fit empoisonner. On

Homme même le Boyar qui lui donna le poison.

1600.]

Mais les Danois, qui avoient accompagné le Prince en assez grand nombre, qui ne l'avoient pas quitté, & qui revinrent librement dans leur patrie, firent imprimer à leur retour la relation de leur voyage, & n'y répandirent aucun soupçon contre Boris. Le Prince Danois, dont tous les jours étoient marqués par des fêtes, ne put se garantir de quelque intempérance, & il paroît qu'il mourut d'une fièvre chaude, maladie si commune & si funeste dans le Nord.

Il fut secouru avec les plus grands soins. Le Tfar lui même le visita trois fois dans son lit, ordonna des prières publiques pour sa guérison, promit de délivrer quatre prisonniers à sa convalescence, & témoigna beaucoup de regret de sa mort. Les étrangers, qui étoient alors à Moskou, assurent même que les Médecins de la Cour, qui avoient vu le jeune Prince pendant sa maladie, restèrent long-tems cachés, dans la crainte d'éprouver la colère du Tfar, pour n'avoir pas sauvé un Prince qu'il regardoit déjà comme son gendre. Mais comme d'ordinaire un souverain coupable jouit de l'impunité pendant sa vie, c'est peut-être une juste punition des ses crimes qu'ils soient encore exagérés après sa mort, & que sa

_____ mémoire soit présentée avec horreur aux
1600. Princes qui oseroient l'imiter.

Muller. A peu près dans ce même tems, le peuple éprouvoit une horrible famine. Pendant l'été de la première année du siècle, il tomba de fortes pluies, & les épis, gonflés par l'humidité qu'ils nourrissoit, donnèrent au laboureur l'espoir d'une riche moisson : mais des gelées inattendues empêchèrent le grain de croître & de mûrir. Le mal fut peu sensible l'hiver suivant, parce que les magasins fournirent une

1601. subsistance abondante. Mais en 1601, on employa, pour ensemençer les terres les grains qu'avoit frappés la gelée, & ils ne sortirent pas. On tenta d'y suppléer par de l'avoine qu'on sema dans le printems, mais elle pourrit dans la terre.

1602. Alors la disette fut affreuse ; jamais autant d'hommes n'avoient été enlevés par les plus funestes mortalités. Des

Margerec. mères dévorèrent leurs enfans qu'elles avoient égorgés. On assure que, même en public, une femme, ne pouvant résister au tourment de la faim qui la déchiroit, emporta avec les dents un morceau de la chair de son fils qu'elle tenoit dans ses bras. On lui arracha. l'on sauva sa victime. Quatre femmes logeant ensemble, s'aviserent, pour se procurer à manger, d'appeler un homme qui avoit une charge de bois à vendre. Elle le font entrer dans leur maison, le massacrent, tuent le

le cheval qui portoit le bois , & traînent les deux cadavres dans leur cave à glace , 1602. comme on conserve en Russie le gibier & les autres provisions de bouche. Ces furies , découvertes & arrêtées , déclarèrent que ce payfan étoit le troisième homme dont elles s'étoient nourries.

On vit , dans la seule ville de Moskou , jusqu'à cent - vingt - sept mille cadavres qui furent entassés dans les rues , & ensuite enterrés dans les campagnes , sans compter tous ceux qui avoient été inhumés auparavant dans les quatre cents églises que contenoit cette ville. Un étranger , qui y étoit alors , rapporte que la famine emporta cinq cent mille hommes dans la capitale , qui paroît avoir été alors , aussi bien que le reste de la Russie , plus peuplée qu'à présent , & dont la population étoit considérablement augmentée , dans ce désastre , par la foule de malheureux qui y affluèrent de toutes parts pour y trouver des secours.

Idem &
Khilkof.
Petreius.

Il ne faut pas croire que cette disette se soit fait sentir dans tout l'État. Il étoit trop étendu pour que la même influence du ciel se répandit dans toutes ses parties. Il est du moins certain que l'Ukraine , que Kazan , Astrakan , qu'Oustioug , Viatka , la Permie , ne se ressentirent pas de la famine. La Sibérie n'étoit pas encore cultivée , & c'étoient alors ces trois dernières contrées qui la nourrissoient. Elle

Muller.

~~Il~~ reçut les transports ordinaires. Ainsi ,
1602. puisque la famine défoloit la capitale ,
pendant que de vastes provinces jouis-
soient de l'abondance , il faut convenir ,
que , malgré les grands talens de Go-
dounof, l'art de gouverner avoit encore
bien des progrès à faire.

Mais s'il ne put apporter des remèdes
assez efficaces aux maux de la patrie , il
s'en montra du moins le père. Il fit élever
de grands édifices en pierre , & nourrit
des milliers d'hommes occupés à ces tra-
vaux. La seule ville de Smolensk reçut
deux cent mille de nos livres. Il fit or-
donner aux pauvres de se rassembler tous
les matins sur la place , & il leur faisoit
donner à chacun une aumône qu'on peut
évaluer à six sols de notre monnoie. Cet-
te charité louable , mais administrée avec
trop peu de prudence , agrava encore les
maux que souffroit la capitale. C'étoit
elle qui attiroit des campagnes & des villes
voisines des milliers d'infortunés , qui
vouloient avoir part à la générosité du
Souverain. Ils dévorèrent le peu de sub-
sistance qui restoit encore , & les bienfaits
mêmes du Prince cessèrent enfin par
l'épuisement de la caisse.

Un historien avance que les domesti-
ques de la Cour commirent alors les vio-
lences les plus criantes , par les ordres ou
par la connivence du Souverain , qui mê-
me étoit présent à leurs déprédations.

Khilkof.

Mais cette violence n'étoit-elle pas louable, si elle consistoit à faire ouvrir les greniers des riches, qui, comme l'avoue le même auteur, avoient la barbarie de recéler leurs grains & d'insulter à la misère publique? Boris força les prélats & les Boïars à lui vendre, à la moitié du prix courant, le surperflu de leurs magasins pour le distribuer au peuple: violation accidentelle du droit de propriété, prescrite & justifiée par la nécessité même.

Par une suite de la misère publique, ou par quelque autre cause inconnue, il se forma une troupe nombreuse de brigands qui infestèrent les chemins, & sur-tout ceux qui conduisoient à Moskou. Le commerce fut interrompu, les correspondances cessèrent entre les différentes parties de l'État, & personne n'avoit la hardiesse d'entreprendre les voyages les plus nécessaires. Des troupes furent envoyées à diverses reprises contre les brigands: jamais ils n'évitoient le combat, & toujours leur courage féroce les rendoit victorieux. La Cour fut obligée de les faire attaquer avec plus de forces & de régularité. L'armée Russe les rencontra près de Moskou: Khlopko, leur chef, se fit remarquer par sa valeur & par son habileté. Il rangea ses complices en bon ordre, & se montra, par ses talens, digne de commander à une troupe moins odieuse. Le Voévode de l'armée du Tsar fut tué dès

Let.
o miat.

~~1602.~~ la première attaque. La mort du général, 1602. au lieu de décourager ses troupes, les remplit de fureur; elles ne pensoient qu'à périr ou à le venger; leur victoire fut complète. Mais les brigands ne s'ébranlèrent qu'après avoir vu le plus grand nombre de leurs compagnons taillés en pièces. On vouloit les prendre vifs; mais, s'ils ne purent défendre leur vie, ils furent du moins s'épargner la honte du supplice. Khlopko seul, affoibli par la perte de son sang, tomba & fut pris. Les foibles restes de ses complices se retirèrent vers la Petite Russie; mais trop peu nombreux alors pour se défendre, ils se dispersèrent, furent pris en détail, & reçurent la peine due à leurs crimes.

Les malheurs qui assiégèrent le règne de Boris ne pouvoient le distraire du bien de l'État. Le Tsar Ivan, qui, animé du même zèle, l'avoit oublié quelquefois pour n'écouter que sa vengeance, avoit fait conduire prisonniers à Moskou un grand nombre de marchands Livoniens. Il en restoit encore du tems de Boris; ce Prince leur rendit la liberté, les encouragea à reprendre le commerce, & leur donna toutes les sûretés nécessaires pour passer de Moskou en Livonie, & de Livonie à Moskou. Il fournit de sa caisse, à ceux qui se trouvoient sans fortune, des sommes assez considérables pour les faire valoir à leur pro-

fit, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de les ~~retirer.~~ 1602.

Du vivant même du Tzar Fedor, il avoit travaillé à faire renaître les liaisons que les villes commerçantes de la mer Baltique avoient autrefois entretenues avec celles de Pleskof & de Novgorod, par Rével, Dorpat & Riga. Il reprit cette affaire importante quand lui-même fut monté sur le trône : il renouvella, augmenta même les privilèges des villes anseatiques, & Lubeck obtint particulièrement l'exemption de la douane. 1603.

Ami de la paix, & sûr que le meilleur moyen de la conserver, c'est d'en imposer à ses voisins, il fut attentif à maintenir ses troupes dans la discipline. Il entretenoit un grand nombre d'officiers. Let. 0 miat.
Lithuaniens, Polonois & Allemands, vêtus à la manière de leur pays, & qui formoient les Russes à l'art de la guerre. La richesse de leurs habits témoignoit les bons traitemens qu'ils recevoient de leur nouveau maître. Il aimoit à les faire voir quand il recevoit des Ambassadeurs de quelque Prince de l'Europe. Il fit entourer Smolensk d'un mur de pierres, pour la mettre à l'abri des attaques des Polonois; il éleva des forteresses pour défendre ses frontières contre les Tatars & les Circassiens.

Nous avons, jusqu'à présent, considéré les vertus de Boris régnant : il ne faut pas

1603. croire cependant qu'en montant sur le trône il ait dépouillé tous les vices qui l'y avoient conduit. Toujours défiant & jaloux, il se faisoit un devoir de perdre les hommes & les maisons qui lui donnoient ombrage. Ennemi des moyens violens, parce qu'ils devoient le rendre odieux, il favoit brouiller les unes avec les autres les familles qu'il craignoit, & les exciter à leur destruction mutuelle. Quand ce moyen ne réussissoit pas, il en avoit un autre qui ne manquoit jamais. Des misérables, qu'il tenoit à ses gages, corrompoient des valets à force d'argent & de promesses, & les engageoient à dénoncer, comme coupables de quelques crimes, leurs maîtres, qui étoient aussi tôt arrêtés & regardés comme convaincus. Un valet d'un Prince Chestounof donna le premier exemple de ces dénonciations illégales. Élevé au rang d'enfant boïar, qui étoit le moindre degré de la noblesse, il reçut des terres pour récompense de son infamie.

Un scélérat, que ses crimes conduisent à la fortune, ne peut manquer d'imitateurs. Souvent les domestiques de plusieurs maisons se rassembloient, convenoient de partager les profits qu'il attendoient de leur infidélité, & régloient entre eux quel seroit le dénonciateur & quel maître seroit dénoncé. Jamais ces accusations n'étoient rejetées, jamais on ne

leur oppoſoit même un foible doute : & ſi le maître imploroit le témoignage de ſes autres valets , on les mettoit à la torture juſqu'à ce qu'ils confirmaffent la délation calomnieuſe , ou qu'ils périſſent dans ces affreux tourmens. On en vint au point que même les gens du commun ſe dénonçoient les uns les autres , dans l'eſpoir d'obtenir quelque gratification du ſouverain. Des femmes accuſoient leurs maris , des enfans leurs pères : jamais on n'avoit vu dans la Ruſſie l'exemple d'un tel déſordre.

Quelquefois les vertus mêmes réveil-
loient l'humeur ſoupçonneuſe de Boris ,
& provoquoient ſa haine & ſa vengeance.
C'eſt ce qu'éprouva Bogdan Belſki , ſei-
gneur riche & généreux. Le Tſar le char-
gea , en 1599 , de faire élever contre les
Tatars la ville de Borissof , ſur la crête
d'une montagne voiſine du Donets.
Belſki crut en cette occaſion devoir fai-
re briller ſa magnificence. Chaque jour
il traitoit les ſoldats & les travailleurs : il
prodiguoit aux pauvres ſes bienfaits : il
leur faiſoit diſtribuer des vivres , de
l'argent , des habits. Tous célébroient
ſes louanges. Le bruit en vint juſqu'à
Boris , qui n'apprit qu'avec indignation
qu'un autre partageoit avec lui l'amour
du peuple. Il le fit arrêter , jeter en pri-
ſon & punir de mort , pour avoir ſéché
les pleurs des infortunés. Il fit auffi mou-

1603.

Ibidem.

1603. ~~_____~~rir les nobles qui avoient été attachés au service de cet homme bienfaisant, & qui ne l'avoient pas dénoncé comme un traître.

Mais, de toutes les grandes maisons, aucune ne fut plus cruellement opprimée que celle des Romanof. Ce qui rendoit cette famille si odieuse à Boris, c'est que, du côté maternel, elle étoit, comme nous avons vu, alliée de fort près au dernier Tfar, & que le chef actuel de cette maison, Fedor Nikititch Romanof, s'étoit acquis le respect & l'amour de la nation par les qualités du corps & de l'esprit.

Fedor avoit un frère nommé Alexandre, qui avoit la charge de Cravtchei : cet office consistoit à maintenir l'ordre & la propreté sur la table du Prince, & à exercer une inspection sur les mets qu'on y servoit. Un des principaux valets d'Alexandre alla trouver un parent de Godounof, & lui déclara qu'il étoit prêt à dénoncer son maître, quoiqu'il ne le connût coupable d'aucun crime. Il demanda seulement qu'on lui prescrivît ce qu'il devoit déclarer. Le parent du Tfar lui dit d'acheter au marché toutes sortes de plantes & de racines, de les mettre secrètement dans un coffre de son maître, & d'avertir du moment où il auroit rempli sa commission.

Cela fut exécuté : on arrête toute la famille des Romanof ; les herbages sont ap-

portés, & les Romanof accusés d'avoir voulu empoisonner le Tfar. Ils furent jugés publiquement en présence du Patriarche : le dénonciateur fut en même tems témoin. Les accusés voulurent se justifier; mais des voix, sans doute achetées, s'élevèrent parmi le peuple, & ils ne purent se faire entendre : ils furent condamnés à un exil perpétuel, où la plupart furent étranglés. Plusieurs maisons, qu'ils étoient alliées, furent enveloppées de leurs ruines. Fedor Nikititch - Romanof, envoyé dans un monastère de la province d'Arkhangel, reçut malgré lui la tonsure monacale, & l'habit de Basile, sous le nom de Philarete. Sa femme Axénie fut transportée dans un village sur les bords de l'Onéga, & faite Religieuse, sous le nom de Marpha. Leur fils Mikhaïl, qui n'avoit alors que six ans, laissa auprès de sa mère, élevé à l'ombre d'un cloître, ne quittera cette triste & obscure retraite que pour monter sur le trône.

Enfin de grandes familles souffroient, humiliées, abattues par l'inquiétude du Monarque: mais la nation s'élevoit par ses soins. Déjà elle pouvoit bientôt se promettre de voir fleurir dans son sein les arts de la guerre & la paix. Déjà elle attiroit les regards de l'Europe. La Reine d'Angleterre, la sœur Élisabeth, ménageoit son amitié. Une révolution inattendue, des troubles intestins d'un genre presque inoui, les

cabales & les armes des peuples voisins
 1603. vont détruire les travaux d'Ivan & de Boris.

Let.
o miat. Dans cette classe de la noblesse inférieure, connue sous le nom d'enfants-boïars, un nommé Izamachnia - Otrépief, vivant à Galitch, eut deux fils : Smirnoi & Bogdan. Celui-ci fut père d'Iachko ou Jacques. Il envoya cet enfant à Moskou, pour y être élevé dans l'étude des lettres. Cette étude consistoit à apprendre à lire, à écrire, & à comprendre l'Ecriture Sainte, traduite dans l'ancienne dialecte Slavonne - Russe; elle ne diffère pas beaucoup de la langue vulgaire & dans ce tems-là, elle y ressembloit encore d'avantage.

Le jeune Iachko montra de l'esprit, de l'intelligence; & ses supérieurs, jaloux de se l'attacher, lui donnèrent, dès l'âge de quatorze ans, l'habit monastique. On n'est pas d'accord sur le monastère où il prit l'habit. Il est d'usage, dans l'Eglise Grecque, de changer de nom en embrassant la vie religieuse, Iachko fut appelé Grégori.

En peu de tems, il changea plusieurs fois de maisons. Enfin, il vint au Tchoudof-Monastir, à Moskou, & y fut élevé au diaconat. Le patriarche Job entendit parler du jeune Grégori & le retira dans son palais, où il l'occupa à copier des livres. L'imprimerie, introduite par le Tsar Ivan,

avoit fait encore peu de progrès ; la presse ~~_____~~ n'avoit fourni que peu de livres , & un 1603. copiste habile étoit alors un homme précieux.

Grégori eut occasion à Moskou de voir des gens qui avoient connu le Tsarévitch Dmitri , & qui lui trouvèrent quelque ressemblance avec ce malheureux Prince. Dès-lors il conclut le projet de mettre à profit ce jeu de la nature. Par des questions adroites , il se fit instruire de tout ce qui concernoit le Tsarévitch ; & , quand il crut en savoir assez pour jouer le rôle qu'il méditoit , il osa déclarer à quelques amis , que lui-même étoit Dmitri , & qu'il remonteroit un jour sur le trône de ses ancêtres. La plupart rirent de ses prétentions , comme d'une folie sans conséquence : quelques-uns le crurent peut-être , ou par simplicité , ou parce qu'ils desiroient voir vivre un rejeton de leurs anciens maîtres.

Cependant ces discours furent rendus au Métropolitte de Rostof , qui avoit commencé à le haïr dès qu'il l'avoit vu dans le palais du patriarche ; soit qu'il trouvât dans la physionomie du jeune Diacre quelque caractère qui lui parût sinistre , soit qu'en effet sa conduite ne fût pas assez régulière pour son état.

Comme ce Métropolitte avoit déjà cherché inutilement à perdre Grégory dans l'esprit du patriarche , il ne crut pas de-

1603 voir faire, auprès de ce prélat, de nouvelles démarches, & s'adressa directement au Tsar. Tout déshant qu'étoit Boris, il ne crut pas avoir, dans un Moine à peine sorti de l'enfance, un ennemi bien dangereux : il se contenta d'ordonner à l'un de ses secrétaires, nommé Vassilief, de l'envoyer dans un monastère de province, sous un supérieur sévère.

Vassilief ne regarda pas cet ordre comme fort important ; il en fit part à l'un de ses collègues, qui précisément avoit avec Grégory quelques liaisons de parenté, & qui l'engagea, l'on ne sait sous quel prétexte, à différer l'exécution.

Grégory apprit de son parent le danger qui le menaçoit. Il trembla de voir ses projets de souveraineté ensevelis pour toujours dans une dure prison, & vit qu'il ne lui restoit de salut que dans la fuite. Il se retira dans un monastère à Galitch, ensuite dans un autre à Mourom, & dans un autre encore à Briansk.

La facilité avec laquelle ce moine vagabond fut reçu dans plusieurs maisons religieuses, sans être pourvu d'une permission par écrit de ses supérieurs, montre quelle liberté, ou plutôt quelle licence, régnoit alors dans les monastères. On voit aussi combien étoit lente la correspondance du trône avec les différentes parties de l'État, puisque même un moine suspect pouvoit échapper long-tems aux pour-

suites du Prince, sans chercher d'autre retraite que des couvens de différentes 1603. villes.

Grégory ou Otrépief pensoit à se rapprocher de la Pologne : c'étoit là qu'il espéroit trouver les secours nécessaires pour remplir ses desseins. De Briansk, il se rendit à Novgorod-Séverski, dans le Spaski-Monastir; il y fut bien reçu de l'Archimandrite, qui le logea même avec lui dans son appartement. Il ne lui fut pas difficile de persuader à ce supérieur trop confiant, qu'il avoit des parens dans la ville de Poutimle. L'Archimandrite lui accorda facilement la permission d'aller leur faire une visite, le pourvut de tout ce qui lui étoit nécessaire pour le voyage, & lui donna même un cheval & un guide. Otrépief se fit accompagner de deux autres moines, vagabonds comme lui, dont il avoit fait la connoissance à Briansk, & qu'il avoit ou trompés ou séduits. Avant de partir, il laissa dans la cellule de l'Archimandrite, son bienfaiteur, un billet conçu ces termes :

„ Je suis le Tfarévitch Dmitri, fils d'Ivan,
 „ & quand je serai monté sur le trône
 „ de mes pères, je vous récompense-
 „ rai des soins que vous avez pris de
 „ moi ”.

Les trois aventuriers, au lieu d'aller à Poutimle, prirent le chemin de Kief, qui appartenoit alors à la Pologne. Le guide crut d'abord qu'ils se trompoient, & vou-

1603. loit les remettre sur la route de Pour-
timle; mais ils le chassèrent durement.

Otrépief avoit le talent de plaire. Le Prince Vassili Ostrojski, Gouverneur de Kief pour le Roi, lui accorda son amitié, le retint pour faire l'office de Diacre dans son palais, & le plaça dans le célèbre Monastère Petcherski. Mais Otrépief ne put s'astreindre aux règles austères de son ordre. On découvrit bientôt qu'il mangeoit de la viande, & c'est un des plus grands crimes dont un moine du rit grec puisse se rendre coupable. Son supérieur vouloit le punir, son protecteur l'abandonna: ils ne firent tous deux que hâter l'exécution de son dessein. Il s'échappa du Monastère, entra dans la Pologne, & n'y fut pas plutôt, qu'il dépouilla l'habit monastique. C'est ce qui lui a fait donner par les Russes le surnom méprisant de *Rastriga*, moine défroqué. Pourvu d'une mémoire heureuse & d'une intelligence facile, il apprit en peu de tems la langue polonoise, qui est, comme la langue Russe, un dialecte du slavon, mais qui s'est plus écartée du caractère primitif, dont la bible Russe est le plus ancien monument.

Tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, avançoit peu l'exécution de ses desseins. Sa retraite en Pologne ne lui offroit que la perspective de la misère, s'il ne parvenoit pas à tromper quelque homme puissant, capable de lui faire un parti. Il crut trou-

ver le protecteur qu'il cherchoit , dans le Prince Adam Vichnévetski, & se fit présenter à ce seigneur qui le reçut au nombre de ses domestiques. D'abord confondu parmi la valetaille d'une grande maison , il conçut une ruse qui devoit le faire regarder avec respect par son maître.

Il écrivit un mémoire , dans lequel il annonçoit qu'il étoit le Tfarévitch Dmitri ; que les assassins , payés par Godounof pour lui ôter la vie , avoient été trompés dans leur fureur , & n'avoient frappé que le fils d'un prêtre ; que , long-tems caché par des Boïars fidèles à son père , menacé enfin d'être bientôt découvert , & ne trouvant plus aucune retraite sûre dans les États gouvernés par l'usurpateur d'un trône qui ne devoit appartenir qu'au fils d'Ivan , il s'étoit vu forcé de chercher un asyle en Pologne : heureux d'y conserver au moins , dans l'état le plus abject , une vie sans cesse menacée par un tyran.

S'il avoit lui-même répandu ce mémoire , ou s'il eût raconté de vive voix la fable qu'il y avoit tracée , il n'auroit vraisemblablement séduit personne. Pour tromper plus sûrement , il falloit qu'il semblât réduit à un état dans lequel il ne prenoit plus aucun intérêt à l'opinion qu'on auroit de lui , & que l'histoire qu'il avoit controuvée , fût en apparence connue

1603. sans son aveu. Il feignit donc d'être atteint d'une maladie mortelle & de toucher à son dernier moment: il demande un confesseur. Le prêtre arrive, il le trouve le visage pâle, les yeux éteints, la poitrine oppressée, pouvant à peine faire entendre une voix mourante. Cependant le faux moribond parvient à se confesser, &, paroissant enfin rassembler le reste de ses forces, il demande au prêtre de le faire enter- rer avec honneur comme le fils d'un Tsar, lui apprend qu'il trouvera sous son mate- las, après sa mort, le récit de son histo- ire, & le conjure de lui garder le secret jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier sou- pir.

Plus ce secret tenoit du merveilleux, & plus le bon prêtre étoit impatient de le rompre: d'ailleurs devoit-il, par un silence déplacé, souffrir qu'un Prince inconnu, mais d'autant plus respectable qu'il étoit plus malheureux, restât, dans ses der- niers momens, négligé, sans secours, étendu sur un grabat, & confondu avec ce que renferment de plus vil les derniers rangs de la société? L'observation reli- gieuse du secret, dans de telles circon- stances, tiendrait plus de la dureté que de la vertu. Ces pensées s'offrirent rapide- ment au confesseur d'Otrépief, &, comme celui-ci l'avoit bien prévu, il courut an- noncer au Prince Vichnévetski ce qu'il venoit d'apprendre.

Ce seigneur étonné se rend à la chambre du malade , & voyant qu'il ne peut le faire consentir à lui déclarer lui-même son secret, il cherche dans l'endroit indiqué le mémoire dont lui a parlé le confesseur, le trouve, en fait lecture, & rend au fourbe tout les respects qui sont dus au fils d'un souverain. Alors Otrépief, feignant de n'avoir plus rien à dissimuler, montra, comme une nouvelle preuve de sa naissance, une croix d'or enrichie de diamens, qu'il portoit sur sa poitrine, & qu'il dit avoir reçue à son baptême du Prince Mstislavski, son parrain. C'est l'usage en Russie de donner aux enfans qu'on baptise une croix, que, du moins parmi le peuple, ils portent religieusement toute leur vie.

Des soins assidus, de prompts secours, parurent bientôt rendre au faux Dmitri la santé qu'il n'avoit pas perdue. Il consacra le loisir dont il jouissoit à l'étude de la langue latine, de l'histoire & des sciences qui conviennent à un Souverain. Il se lia particulièrement avec le frère de son protecteur, Constantin Vichnévetski; celui-ci lui procura l'amitié de Mnichek, son beau-père, Palatin de Sendomir, homme considérable par sa fortune, par sa puissance & par le crédit qu'il avoit à la diète.

Mnichek avoit, d'un second mariage, une fille nommée Marine, jeune, belle,

Poveſt o
Samoz-
vant.
ſakh.

1603. mais vaine rusée, audacieuse, dévorée d'une folle ambition, & qui, croyant voir dans Otrépief l'héritier légitime du trône de Russie, conçut le dessein de lui plaire & de régner avec lui. L'imposteur d'émêla bientôt les sentimens de Marine; il ne lui fut pas difficile de répondre, même avec sincérité, à l'amour d'une belle femme, qui lui apporteroit en dot l'appui de deux maisons des plus puissantes de Pologne, celle de Mnichek & celle des Vichnévetski.

Le Palatin de Sendomir découvrit leur amour; il crut lui-même qu'il étoit de son intérêt de le favoriser & de saisir la brillante fortune qui se présenteoit pour sa fille. Il promit d'unir les deux amans: mais on convint que le mariage seroit différé jusqu'au tems où le Tsarévitch auroit recouvré l'héritage de ses pères. Cette promesse suffisoit à l'imposteur; elle lioit à sa cause le Palatin, qui, par son propre intérêt, se trouvoit engagé à lui ouvrir le chemin du trône.

La diète de Pologne s'ouvrit en 1603, Mnichek y mena le faux Dmitri. Au milieu de cette noble assemblée, & en présence du Roi Sigismond, l'imposteur fit le récit de ses fausses aventures, & se passionnant lui-même pour le roman qu'il inventoit, il parut ne se rappeler qu'avec une profonde douleur les maux qu'il n'avoit

point éprouvés, & interrompit plusieurs fois son récit par ses larmes.

1603.

On ne peut savoir si la noblesse & le Prince furent, ou, non, persuadés de la vérité de ce qu'ils entendoient; mais du moins ils refusèrent de rompre la paix que la république avoit conclue depuis peu avec la Russie. Le Roi déclara en son particulier que, lié par sa parole, il ne pouvoit l'enfreindre hautement; mais qu'il permettoit volontiers aux Seigneurs qui seroient touchés des malheurs du Tsa-révitch, de le secourir en leur nom, & que même leur entreprise lui seroit agréable. D'ailleurs il rendit au protégé de Mnichesk les honneurs dus au rang qu'on lui supposoit, & lui fit de riches présens en gage de son amitié.

On prétend que le faux Dmitri lui promit de céder à la Pologne la ville de Smolensk avec les dépendances de cette principauté & tout le nord de l'Ukraine. On veut aussi qu'il se soit engagé à réunir la Russie à l'église romaine. On nomme même le Jésuite qui fut, dit on, chargé par le Roi de l'instruire dans la foi catholique. Tout ces faits sont douteux; mais ils ont dû obtenir dans la Russie d'autant plus de créance, qu'ils ont été le prétexte de la fin tragique de Dmitri.

Cependant un bruit se répandit à Moskou que le dernier fils d'Ivan vivoit, & se trouvoit en Pologne. Ce bruit parvint

1603. jusqu'à Boris, & cet usurpateur frémit. Il connoissoit l'attachement de la nation pour le sang de ses anciens maîtres, & sentoît combien pouvoit devenir redoutable un imposteur qui sauroit couvrir des couleurs de la vérité une fable agréable au peuple. Il fit passer en Pologne un espion, qui eut le bonheur de remplir sa commission sans être découvert, & qui apprit au Tfar que le prétendu Tfarévitch étoit le diacre Grégory Otrépief.

Boris avoit oublié ce moine obscur depuis qu'il avoit ordonné à Vassilief de le faire relier étroitement dans un monastère. Il n'avoit pas imaginé qu'un jeune religieux, qu'il avoit plutôt regardé comme un fou sans conséquence, que comme un dangereux chef de parti, pût jamais lui inspirer de crainte. Il reconnut alors que l'ennemi le plus foible peut faire trembler un usurpateur. Sa première fureur se tourna contre le secrétaire d'État Vassilief, qui avoit négligé de remplir ses ordres. Cependant il ne parut pas le punir pour l'affaire d'Otrépief; il auroit craint, en prononçant le nom de l'imposteur, de lui donner plus d'importance dans l'esprit du peuple. Vassilief fut recherché pour ses malversations dans la gestion d'une caisse qui lui étoit confiée & périt par le supplice du knout.

On fut bientôt, même à Stokholm, qu'un prétendu Tfarévitch se faisoit reconnoître

en Pologne. Le Roi de Suède, Charles IX, offrit ses secours à Boris ; le Tfar auroit craint, en les acceptant, de témoigner une foiblesse dangereuse : ils furent refusés. 1603.

Mais malgré sa feinte sécurité, il fit établir un ordre de troupes depuis Smolensk jusqu'à Briansk, & défendit, sous des peines sévères, de laisser passer qui que ce fût de Russie en Pologne & de Pologne en Russie : précaution qui produisit un mauvais effet. Le peuple reconnut que le Prince craignoit, & respecta d'avantage l'imposteur. Let. o miat.

Boris se promit quelque tems de faire connoître la vérité au Roi de Pologne ; mais Sigismond ne vouloit pas être détrompé. Un enfant-boïar, & un moine, ancien compagnon d'Otrépief, lui furent adressés par le Tfar. Au lieu de les entendre, il les fit livrer au prétendu Tfarévitch, & ces malheureux furent punis de mort. Povest • Samozv.

Le Tfar ne se rebuta pas : il fit partir pour la Pologne Smirnoi Otrépief, oncle de l'imposteur : mais cet homme ne put obtenir nulle part aucun accès, & revint à Moskou sans avoir rempli sa commission. Let. o miat.

Enfin le patriarche & le clergé de Russie envoyèrent en députation en Pologne un nommé Poltchikof : mais cet envoyé du clergé ne fut pas mieux reçu que ceux Povest • Samozv.

1603. du Prince. Il fut jeté dans les prisons de Kief par l'ordre de ce même Prince Ostrojski, qui avoit si bien connu le moine Grégori Otrépief, qui d'abord, l'avoit protégé, & qui, bientôt après, choqué de sa mauvaise conduite, l'avoit abandonné à la sévérité de l'Archimandrite du Monastère Petcherki.

Let.
o miat.

Cependant Mnichek & les Princes Vichnévetski, travailloient à lever une armée en faveur de leur faux Tfarévitch. En même tems les Kofaques du Don, mécontents de la sévérité de Godounof, qui les vouloit soumettre à une plus exacte discipline, ne cherchoient que l'occasion de secouer un joug insupportable pour eux. Ils apprirent par la renommée, que le légitime héritier du trône, dont ils regrettoient la mort, se trouvoit en Pologne. Ces hommes grossiers n'avoient pas besoin d'autres témoignages de l'existence du Tfarévitch, que leur haine contre le Tfar.

Dès que l'on nomma le prétendu Dmitri, ils résolurent de le reconnoître. Ils députèrent aussi tôt Koréla leur Ataman, & quelques-uns des principaux d'entr'eux, chargés de lui présenter leurs hommages. Ces députés le trouvèrent occupé de ses préparatifs contre la Russie; les troupes, qui déjà venoient se ranger autour de lui, & les secours que lui accordoient les membres les plus distingués de la noblesse Polonoise,

leur imprimèrent un nouveau respect.
Pouvoient-ils douter que le nouveau maître qui recevoit leurs sermens ne fût le fils d'Ivan, lorsqu'ils le voyoient reconnu par des hommes plus éclairés qu'eux? 1603.

Pendant que les ordres de Boris étoient lentement exécutés, & qu'il ne pouvoit même rassembler des troupes suffisantes pour couvrir les frontières, son rival étoit à la tête d'une armée de cinq mille hommes Polonais, Lithuaniens & Kosaques. Il s'approche de Tchernigof. Le Kniaz Ivan Tatief y commandoit; homme de cœur, sujet fidèle, qui résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité: mais les troupes & toute la populace de la ville se soulèvent, l'enchaînent & le livrent à Dmitri, auquel ils font serment de fidélité.

Leur exemple est suivi par d'autres villes. Soltykof commandoit à Poutimle. Un Prince Massalski & un secrétaire d'État l'arrêtent eux-mêmes, & l'envoient chargé de chaînes à l'imposteur, qui reçoit en même tems un semblable hommage de six autres villes. Il n'a pas encore combattu, & déjà il se voit maître des frontières.

Le bruit de ses succès se répand en Pologne; une foule de volontaires viennent le joindre, ardents à profiter des dépouilles de la Russie. Il paroît avec ces nouveaux

miers succès. Il fit sa retraite vers Poutimle avec les débris de ses troupes, & il pensoit à retourner en Pologne. 1605.

Mais au lieu de profiter de son trouble, & de le poursuivre avec acharnement, les Russes prirent quelque tems de repos & perdirent des momens précieux. Peut-être cette faute n'étoit pas irréparable, si du moins la première marche eût été contre le rébelle : mais ils crurent plus important d'aller punir les commandans & le peuple d'une petite ville (*). Ils la trouvèrent en état de faire une vigoureuse défense, & les habitans leur crièrent du haut des murs qu'ils combattoient jusqu'à la mort pour le Tsfarévitch, leur Souverain légitime, contre un odieux usurpateur. Les généraux de Boris, qui jusques-là n'avoient parlé que de supplices & de vengeance, se retirèrent honteusement, sans avoir osé même risquer une attaque.

Le Tsfar change ses généraux & non pas sa fortune : il envoie Fedor-Chérémétef faire le siège de Kromy, occupée par les principaux partisans du rébelle & par six mille Kosaques. Chérémétef met le feu aux fortifications, il alloit prendre la ville d'assaut & se faire un chemin à travers les flammes & les ruines ; mais il avoit des traî-

(*) Rylsk.

1605. ~~-----~~ tres parmi les principaux officiers : l'artillerie, par le coupable manège d'un Mikhaïl-Soltykof, ne seconde pas ses efforts : les Kofaques, animés par le désespoir, se jettent sur les affiliés ; ceux-ci s'éloignent & la ville est sauvée.

Pour surcroît de malheur, une maladie épidémique se répand dans les troupes : il n'y avoit point alors de Médecins dans les armées. On envoie de Moskou, après bien des délais & des consultations, les drogues ordonnées par les médecins de la Cour. Elles sont administrées au hasard, & tuent peut-être bien des hommes que la nature auroit sauvés.

Poveſto
Samozy. Le feu de la rébellion gaignoit toutes les parties de l'État & se répandoit dans la capitale. Les uns, affligés de l'extinction d'une illustre famille, qui avoit régné pendant tant de siècles, cherchoient à se persuader que Dmitri vivoit encore, parce qu'ils le desiroient avec ardeur : d'autres, mécontents du gouvernement actuel, se sentoient quelque penchant pour le rébelle, parce qu'ils détestoient Boris : le plus petit nombre, persuadés de l'imposture du prétendu Tſarévitch, ne l'entendoient nommer qu'avec indignation : le bas peuple, toujours avide de nouveautés, & qui attend toujours du changement une meilleure situation, parce qu'il est toujours malheureux, commençoit à s'ébranler ouvertement.

Boris crut que le patriarche & le Prince Vassili Ivanovitch Chouiski pourroient ramener la multitude. L'un étoit vénérable par sa dignité; le témoignage de l'autre étoit d'un grand poids, parce qu'il étoit bien instruit de la mort du Tfarévitch. Ils allèrent, par son ordre, dans les places publiques & dans les rues, assurer le peuple que Dmitri ne vivoit plus, & que l'usurpateur de son nom étoit ce même Grégory Otrépief, qu'ils avoient vu moi-
ne dans le Tchoudof Monastir. Pour donner plus de force à ces témoignages, Boris y fit joindre les armes de la religion. L'impôsteur & ses complices furent, en présence du peuple, déclarés séparés de l'église & livrés à l'anathème. L'horreur qui accompagne toujours cette imposante cérémonie, remplit la multitude d'une crainte religieuse, & rétablit cette morne tranquillité qu'inspire la terreur.

Ce repos factice se feroit bientôt dissipé, sans doute, avec le sentiment qui l'avoit fait naître. Mais le retour des premiers troubles fut encore accéléré par un événement imprévu. Boris, sortant de table, éprouva bientôt des douleurs violentes; il sentit avec effroi que la mort s'approchoit & ce coupable superstitieux se hâta de prendre l'habit monastique, sous le nom de Bogolèpe : comme s'il suffisoit de revêtir une longue robe, d'une couleur obscure, pour expier des crimes atroces.

Il ne fut malade que deux heures & mourut le 5 Avril 1605, après un règne de sept années.

L'opinion la plus générale est qu'il mourut empoisonné ; plusieurs ont cru qu'il s'empoisonna lui-même , prévoyant la ruine prochaine de sa puissance. Cependant il est certain que sa santé étoit depuis long-tems chancelante. Deux ans avant sa mort , les villes anféatiques , qui sollicitoient auprès de lui le rétablissement de leurs privilèges , se hâtèrent de faire partir leurs députés , pour profiter des dispositions favorables de ce Prince, dont la fin sembloit déjà prochaine (*).

Par la mort de Boris & par les maux qui depuis déchirèrent long-tems la Russie , fut perdu tout ce que ce Prince avoit fait , à l'exemple d'Ivan , pour rendre la nation plus florissante & plus éclairée. En détestant ses vices , il faut convenir que , par son génie , il étoit digne de la puissance suprême , & regretter que la nature , en le formant pour le trône , l'ait fait naître dans un rang où il n'y pouvoit parvenir que par le crime. Quand les suffrages de la nation eurent mis la couronne sur la tête de l'heureux fils du moine Philarete , des flatteurs proposèrent d'exhu-

(*) M. Muller cite les mémoires de cette députation, où cette circonstance est rapportée.

mer le corps de Boris : mais le Tſar refuſa ~~de~~ de conſentir à cette baſſe vengeance ; & , 1605. dans le cruel oppreſſeur de ſa maiſon , il fut rendre hommage au Grand Prince.

Long-tems après , lorſque , pendant Ibid. les voyages de Pierre I , on fit des réparations à la grande tour de Moskou, élevée par Boris , on eut ſoin de couvrir de plâtre l'inſcription qui ſ'y liſoit en l'honneur de ce Prince. Pierre le fut , la fit rétablir , & , grand homme lui-même , il ordonna de reſpecter la mémoire d'un grand homme.

Mais en rendant juſtice aux talens de Godounof, la poſtérité déjà indignée de ſes crimes , doit ſur-tout abhorrer ſa mémoire , ſ'il eſt vrai que ce ſoit ſous ſon miniſtère , pendant le règne de l'inutile Fedor , que les payſans Ruſſes ont été ſoumis au ſervage de la glèbe. Juſques- Ibid. là , dit-on , il n'y avoit pas eu de ſerfs ; les domeſtiques ſervotent par contrats , & les difficultés que ces contrats faiſoient naître étoient jugées par un tribunal particulier. Mais les entrepriſes ambitieuſes d'Ivan avoient dépeuplé l'État , les payſans abandonnoient les campagnes déjà preſque déſertes ; & , devenus vagabonds , ils exerçoient ſouvent le brigandage. Pour remédier à ce mal , Fedor , ou plutôt Godounof, qui régnoit ſous ſon nom , ne trouva d'autre moyen

que de les charger de chaînes & de les
 1605. attacher à la glèbe.

Je doute cependant que le servage n'ait pas commencé plutôt. Je crois bien que les habitans des campagnes de Novgorod & ceux peut-être de quelques autres contrées, n'étoient pas fixés à la terre comme les plantes qu'ils cultivoient. Mais les payfans de ces Princes apanagés, dont la souveraineté consistoit quelquefois en un village, étoient-ils maîtres de quitter les États de leurs foibles tyrans, qui, par ces émigrations, auroient risqué de se voir sans sujets ?

F E D O R B O R I S S O V I T C H .

Povest o
 Samovz
 & Let. o
 miat.

Après la mort de Boris, Fedor son fils, regardé comme l'héritier légitime du trône, fut solennellement proclamé Tzar par le patriarche, les Boïars & les différens ordres de l'État. A peine âgé de seize ans, il étoit incapable de gouverner la Russie au milieu des troubles où elle étoit plongée.

On crut remédier à la foiblesse de son âge en le mettant sous la tutèle de sa mère, & en donnant pour conseils à cette princesse les Boïars les plus habiles & les plus fidèles à la maison de Godounof. Mais cette forme d'administration,

fujette à trop de lenteurs & d'incertitudes, étoit peu convenable dans ces conjonctures critiques, où l'on avoit besoin d'un chef qui fût lui-même prendre un parti vigoureux & faire exécuter ses ordres fans délai. 1605.

En vain on envoya dans toutes les villes faire prêter ferment au nouveau Tfar; en vain le métropolit de Novgorod se transporta lui-même à l'armée qui étoit encore devant Kromy; il n'y trouva que des hommes fidèles en apparence: les troubles alloient renaître avec plus de force, & au calme trompeur succédèrent bientôt les plus violentes agitations.

Le doute règnoit dans tous les cœurs: les habitans des villes envoyoient reconnoître les sentimens de l'armée, & les guerriers s'informoient des dispositions des villes. La fin de ces messages mutuels fut que Rézan, Toula, Cochire & Alexin se révoltèrent à la fois contre Fedor & reconnurent le prétendu Dmi tri. Basmanof lui-même, ce commandant fidèle & courageux, qui avoit si vigoureusement défendu contre lui la ville de Novgorod-Séverski, se tourna du côté du rébelle: deux Princes Goltfin suivirent son exemple; l'un d'eux se fit charger de chaînes par les confidens de son dessein, & livrer en cet état à l'impofteur; foigneux de se ménager une reffource, si le parti, qu'il sembloit

Let. o
miat.

~~Il~~ n'embrasser que par force , étoit un jour
1605. abattu.

Poveſt o
Samozy. Le faux Tſarévitch , fût alors de la
fortune , ſe rend à l'armée qu'on lui
livroit. Le petit nombre des chefs qui
étoient reſtés fidèles , avoit pris la fuite :
les autres vinrent reſpectueuſement à ſa
rencontre. Son arrivée fut célébrée par
les acclamations de toutes les troupes ;
leur joie reſſembloit à l'ivreſſe. Il viſita
le camp des aſſiégeans , compoſé de cent
mille hommes , qui , depuis trois mois en-
tiers , battoient inutilement , avec ſoixante
& dix pièces de canons , une ville preſ-
que ſans défenſe. Il entra dans la place ,
& , conſidérant le mauvais état où elle
étoit réduite : „ Je reconnois , s'écria-t-il ,
„ dans la longue réſiſtance qu'a faite une
„ ville auſſi foible , la protection que le
„ Ciel accorde à ma cauſe ”. Ces paroles
firent une grande impreſſion ſur la multi-
tude déjà prévenue. Elle crut que Dieu
même conduiſoit ce nouveau Joas après
avoir protégé ſon enfance contre les com-
plots des méchans.

Let. o
miat.

Le faux Dmitri , encore mal aſſuré du
parti que prendroient les habitans de
Moskou , n'oſoit ſe rendre dans cette
capitale ; il crut d'abord devoir y envoyer
deux traîtres , qui s'étoient donnés à lui :
ils partirent , & furent bientôt effrayés
eux-mêmes du péril qui les menaçoit ,
dans une ville où tant d'hommes fidèles

à Godounof avoient choisi leur asyle ; 1605.
ils s'arrêtèrent à Krasno - Célo , village
considérable, voisin de Moskou, & dont
les habitans commerçoient avec la capi-
tale. Ces payfans dévastôient la domina-
tion des Godounof , & déjà prêts à la
révolte , déjà intérieurement attachés au
prétendu Tsarévitch , ils reçurent avec
joie ses émissaires. Ceux que le gouver-
nement envoya pour arrêter les deux
traîtres , n'osèrent pas même approcher
de ce bourg.

Pouchkin & Plestchéef, c'étoit le nom
des agens du rébelle, devinrent plus har-
dis , quand ils virent qu'on les redou-
toit. A la tête des payfans armés de Kras-
no - Célo , ils se rendent sur la grande
place de Moskou. Ils sont renforcés en
chemin par une affluence de populace qui
accouroit de la ville , & même par un
grand nombre de Strélits. A la prière des
Boïars, le patriarche paroît au milieu du
peuple & veut l'exhorter à la fidélité ;
mais il ne peut se faire entendre , & l'on
ne répond à sa voix que par des cris sédi-
tieux.

Les révoltés arrêtent tous les Boïars
qui étoient sortis pour appaiser la mul-
titude; ils les entourent. On lit le mani-
feste de l'imposteur. L'air retentit des
acclamations de la populace, & des mil-
liers de voix semblent n'en former qu'une
seule qui proclame de Tsarévitch Dmitri.

1605.

On court au palais des souverains, on arrête la veuve de Godounof, le Tfar son fils, & la Tfarevne, sœur du jeune Prince; on les traîne dans la maison qu'avoit occupée Boris lorsqu'il étoit encore homme privé, on les y renferme, on les consigne à une garde sévère. D'autres vont en même tems arrêter tous les Godounof, les Sabourof, les Véliaminof. On pille, on rase leurs maisons, on dévaste leurs fiefs & leurs villages. Ce qu'il y a de plus vil dans les derniers rangs ose donner des fers à cette illustre & nombreuse famille, élevée n'aguères au faite de la puissance. Ce n'étoit donc que pour sa propre ruine & pour le malheur de toute sa maison, que Boris avoit accumulé tant de crimes!

Instruit de la soumission de Moskou, Otrépief s'avance jusqu'à Toula: il y reçoit bientôt les députés de la capitale, qui viennent le reconnoître au nom des Boïars & du peuple: ils étoient accompagnés d'une foule de nobles & de gens de tous les rangs. A la tête de cette députation étoient les Princes Vorotinski & Téliatevski. En même tems arrivent les députés des Kosaques du Don. L'impofteur, dès cet instant, fait connoître sa haine pour la noblesse Russe. Les Kosaques sont les premiers admis à l'audience: ils chargent d'outrages les envoyés de Moskou, ils osent même frapper cruel-

lement le Prince Téliatévski & le jeter ~~en prison.~~ 1605.

La détention du Tfar & de sa mère ne suffisoit pas au rébelle; avant d'entrer à Moskou, il veut qu'ils ne soient plus. Il prononce leur arrêt : les princes Goltfin & Massalski partent pour l'exécuter. Basmanof les suit avec des troupes, & se fait un honneur de protéger les crimes qu'ordonne un moine apostat qu'il ne rougit pas de servir.

Mais le patriarche, qui devoit tout aux Godounof, ce patriarche qui avoit chéri & protégé Grégory, mais qui devoit détester le faux Tfarévitch, étoit pour lui, sans doute, un ennemi plus redoutable qu'un enfant, une femme qu'il vouloit immoler. Il falloit ou renverser ce Pontife du trône de l'église, ou renoncer à celui des Tsars. Il est arrêté dans son palais, conduit ou plutôt traîné dans la cathédrale; &, aux pieds de ces mêmes autels, d'où tant de fois il avoit, au milieu de ses fonctions augustes, rempli le peuple d'une vénération religieuse, il est ignominieusement dépouillé des marques de sa dignité. On le revêt de l'habit ordinaire des moines, & il est envoyé dans un obscur monastère.

Les féroces suppôts d'Otrépief, après avoir attaqué sans résistance un homme qui sembloit défendu par la religion même, reconnurent qu'ils pouvoient désor-

1606. mais tout hasarder. Golitsin & Massalski, accompagnés des deux farouches fatellites pris dans l'ordre de la noblesse, & de quelques soldats, pénétrèrent dans ce palais consacré aux gémissemens & aux larmes, où le Tsar, tristement assis entre sa mère & sa sœur, attendoit son dernier instant.

On commence par étrangler la Tsaritsa : le jeune Fedor, qu'on avoit avec peine arraché de ses bras, traîné loin d'elle dans un autre appartement, se défend long-tems contre quatre de ses assassins : enfin l'un de ces bourreaux le renverse & l'étouffe. Les corps de ces deux illustres victimes sont exposés à la vue du peuple, & l'on déclare qu'il se sont empoisonnés eux-mêmes. La jeunesse & les charmes d'Axénie sont du moins respectés. Les assassins ne portent sur elle leurs mains ensanglantées, que pour l'entraîner loin du théâtre de leurs crimes, & pour l'envoyer dans un couvent de Volodimer.

Cette fille d'un souverain, destinée successivement à deux Princes illustres, passa le reste de ses jours dans les langueurs d'une pénitence involontaire, trop souvent infligée à l'innocence. On a écrit qu'elle avoit été réservée pour servir aux plaisirs brutaux du bourreau de sa famille ; mais cette accusation, dictée par la haine, n'est ni vraisemblable ni

confirmée par l'ancienne chronique que nous suivons, & qui paroît fidelle. On peut croire que Dmitri fut un imposteur, mais rien ne fait soupçonner qu'il fût adonné à de sales débauches. 1605.

Les meurtriers de la veuve & du fils de Godounof, encore peu satisfaits du sang dont ils sont couverts, étendent leur vengeance jusques sur les tombeaux. Le corps de Boris, arraché de sa sépulture, est exposé long tems aux regards & aux outrages de la populace. Quand cette fureur imbécille fut assouvie, on daigna enfin lui accorder un peu de terre dans le cimetière d'un couvent.

O T R É P I E F. (*)

Ou le faux Dmitri.

Aucun obstacle n'écartoit plus l'imposteur de la capitale. Il y fit solennellement son entrée le 20 du mois de Juin, environné d'un nombreux cortége de la plus haute noblesse; les deux armées, Russe &

Let. 6
miat.

(*) Jacques Otrépief, fait moine sous le nom de Grégory, couronné Tzar sous celui de Dmitri Ivanovitch, est à présent nommé par les Russes *Griekka Rasstriga*, c'est-à-dire, le petit Grégoire, moine défrôqué.

1605. Polonoise, formoient sa suite. Le clergé vint à sa rencontre sur la grande place avec les croix & les images. Là il descendit de cheval, & marcha jusqu'à la cathédrale pour rendre grace au ciel de son avènement au trône. Dans l'instant même où l'on chantoit les prières, l'armée Polonoise fit entendre le bruit des tambours & trompettes. Jamais en Russie ces instrumens guerriers ne s'étoient confondus avec les chants religieux. On prit cette nouveauté pour un mépris de la religion, & elle causa quelque mécontentement au peuple, qui venoit de se livrer aux transports les plus vifs de la joie.

Reconnu par la plus grande partie de la nation, Otrépief voulut que la puissance ecclésiastique donnât une nouvelle force aux droits qu'il réclamoit, & que son rang fût consacré par l'onction sainte & par la couronne des Tsars. Il n'y avoit plus de patriarche : il choisit pour remplir cette première dignité de l'église, l'archevêque de Rézan. C'étoit un Grec de naissance, nommé Ignace, qui d'abord avoit occupé dans sa patrie le siège archiépiscopal de Chypre, & qui étoit venu en Russie pour le règne de Fedor Ivanovitch. On le dépeint comme un homme fourbe & ambitieux, qui n'estimoit la religion qu'autant qu'elle pouvoit servir à sa fortune ; prêt à la rendre, pour son avantage, l'instrument des plus cou-

pables intrigues : tel enfin qu'un imposteur pouvoit le désirer. Le clergé, soumis & tremblant, reçut ordre de l'élire : il obéit, & le faux Tfarévitch, quinze jours après son entrée dans la capitale, reçut, des mains de ce nouveau patriarche, la couronne des Tsars, sous le nom de Dmitri Ivanovitch. 1605.

La dernière épouse d'Ivan, la mère de Dmitri, vivoit encore. Le nouveau souverain, regardé comme son fils pouvoit-il la laisser languir dans une triste retraite, sur les bords du Bielozero ? Par cette dureté, n'auroit-il pas déclaré qu'elle n'étoit pas sa mère ? Mais s'il n'étoit qu'un méprisable imposteur, comment pourroit-il soutenir les regards d'une princesse aussi vénérable par ses malheurs que par le rang qu'elle avoit perdu, & qui ne le verroit que pour lui dire : *homme vil, tu n'es pas mon fils*. Dmitri (c'est ainsi du moins qu'on le nommoit alors) Dmitri se flatta, dit-on, que l'infortunée Tsaritse, vaincue par de longues souffrances, abattue par l'avilissement où elle avoit été plongée, ou subjuguée du moins par la crainte, reconnoîtroit sans peine un homme qui lui rendoit sa première fortune, & qui déjà l'avoit vengée de Boris.

Dans cette confiance, il l'envoya chercher avec honneur dans le couvent où elle languissoit depuis tant d'années. Il sortit de la ville au devant d'elle. Une

1605. grande affluence de peuple le suivit. Ceux qui lui étoient attachés, & ceux qui doutoient de sa naissance s'empressoient également d'être témoins de cette entreyue. Dmitri se précipite dans le sein de la Tsaritse; ils se pressent dans leurs embrassemens mutuels, se mouillent des larmes du sentiment, & la nature paroît se manifester dans leurs caresses.

La Tsaritse fut conduite avec pompe au monastère de l'Ascension, où l'on avoit préparé des appartemens convenables à son rang.

Cependant, tous les doutes n'étoient pas encore dissipés par le témoignage de la Princesse Marie. Des voix sourdes s'élevoient encore & des gens bien instruits ou mal intentionnés, se disoient à l'oreille qu'un imposteur occupoit le trône. Ces bruits étoient trop dangereux pour que le Prince n'en poursuivît pas les auteurs. Il y eut des recherches, des délations, des tortures, mais peu de supplices. C'est ce qu'on nomme les cruautés du faux Dmitri. Il est cependant vraisemblable que ces actes de rigueur furent peu nombreux, puisqu'on ne nomme que le seul Pètr Tourguénéf qui ait été puni d'une peine capitale. Et il ne paroît pas que ce Tourguénéf fût homme considérable. Les auteurs ne garderoient pas un pareil silence, si Dmitri avoit sacrifié à sa sûreté des

têtes illustres (*). Il semble prouvé, par ~~des~~ témoignages certains, que la Russie 1605. n'avoit jamais joui d'un règne plus doux.

Les chroniques, même en le calomniant, ont conservé un exemple bien frappant de sa clémence. Le Prince Vassili Ivanovitch Chouiski devoit être absolument son ennemi capital. En effet, si Dmitri étoit le fils d'Ivan, Chouiski ne pouvoit le reconnoître, sans avouer que lui-même s'étoit déshonoré par la plus basse fourberie & la plus indigne connivence avec Boris, en déclarant qu'il avoit examiné de ses yeux, & reconnu le corps du Tsarévitch. Mais si le trône étoit occupé par un moine apostat, Chouiski, que cet imposteur ne pouvoit tromper,

(*) Voici, sur les cruautés de Dmitri, tout ce que dit la chronique : les autres écrivains n'ont fait qu'en paraphraser le texte : „ les hommes de Moskou virent sur eux l'oppression, & ils se parlerent l'un à l'autre. Et cet enragé en fit arrêter plusieurs, & les tortura par différentes tortures. Et les uns ne souffrant point les tourmens se chargèrent eux-mêmes : les autres tinrent ferme ; d'autres traitèrent hardiment le tyran d'apostat. Il les fit mettre en prison, il fit couper la tête à Pètré Tourguénéf, il fit beaucoup de maux, en sorte que la langue humaine ne peut raconter sa méchante vie ". *Let. o miat.* Comment, si Dmitri avoit un caractère féroce, fit-il seulement mettre en prison ceux qui le traitèrent d'apostat ? Comment ne punit-il de mort qu'un seul homme, plus coupable, apparemment, que les autres ? Des épithètes outrageantes ne signifient rien en histoire : nous ne pouvons connoître que par des faits le caractère des hommes.

ne lui devoit obéir qu'en frémissant.

1605. Aussi découvrit-on bientôt qu'il s'étoit fait un parti, & qu'il conspiroit contre les jours du souverain. Il fut arrêté avec ses complices. Dmitri voulut que leur arrêt fût prononcé avec la plus grande solennité: il ne leur donna pas pour juges des Boïars & des Grands, toujours trop suspects d'être vendus au Prince. Il les fit amener devant son palais, & les soumit au jugement du peuple. Chouiski, convaincu d'avoir formé le complot dont il étoit accusé, fut unanimement condamné à mort, &, ce qui prouve la douceur de ce règne, qu'on nomme tyrannique, ses complices ne furent condamnés qu'à la prison.

L'arrêt porté contre Chouiski ne fut même pas exécuté. La veuve d'Ivan, d'accord, sans doute, avec celui qu'elle nommoit son fils, lui demanda la grace du coupable. Dmitri, qui vouloit pardonner, parut se laisser fléchir. La peine de Chouiski fut commuée en une prison; il ne tarda même point à obtenir sa grace, & rentra dans toutes ses dignités. Dmitri espéroit sans doute gagner les cœurs par cette indulgence, & elle fut la cause de sa perte: tant il est difficile aux Souverains de connoître quand il est de leur intérêt de pardonner ou de punir.

Le Tsar (car enfin ce titre lui avoit été

solemnellement décerné); le Tsar, dis-
 je, se croyant affermi sur le trône, en- 1605.
 voya en Pologne, avec la qualité d'Ambassadeur, le secrétaire d'État Vlassief.
 C'étoit un homme d'esprit, accoutumé ^{Povest o}
 au maniement des affaires, qui avoit ^{Samozv.}
 déjà rempli avec succès des commissions importantes, & qui même s'étoit acquis l'estime des Polonois. Il étoit chargé de solliciter un traité d'alliance avec le Roi de Pologne, spécialement contre les Turcs : mais Sigismond s'excusa sur ce qu'il ne pouvoit rien faire sans le consentement de la Diète, & promit d'y proposer cette affaire lorsqu'elle seroit assemblée.

Vlassief étoit aussi chargé de demander en mariage pour son maître la fille du Palatin de Sendomir. Les noces de Sigismond avec Constance, Archiduchesse d'Autriche, avoient alors attiré à Cracovie un grand nombre de nobles Polonois. Ce fut en leur présence que l'Ambassadeur Russe fiança, au nom de son maître, la fille de Mnichék : la bénédiction leur fut donnée par le cardinal Matsiovski, évêque de Cracovie, au grand scandale des Russes, qui conservoient contre l'église Romaine la haine la plus violente. 22 Nov.

Marine ne fit son entrée que le premier de Mai 1606; son père l'accompagnoit, son futur époux étoit allé au devant d'elle 1606.
 Let. o
 miat.

1606. jusqu'à Mojaïsk. Elle reçut par tout les honneurs dignes du rang qu'elle alloit occuper, & les habitans de Moskou se piquèrent de célébrer son entrée dans la capitale avec la plus grande magnificence. Cette pompe, ces acclamations, cette allégresse qui sembloit générale, lui donnoient l'espérance du sort le plus heureux : espérance mensongère, à laquelle va bientôt succéder le malheur.

Elle fut d'abord conduite au palais des Tsars, elle y reçut les complimens de la première noblesse, & se rendit ensuite auprès de la Tsaritse Marie dans le couvent de l'Ascension, où elle devoit rester jusqu'à la célébration de son mariage.

Poveſt o Soit que Mnichék voulût faire parade
Samozv. aux yeux des Russes de sa fortune & de sa puissance; soit qu'il eût dessein de procurer à son gendre une garde fidelle; il s'étoit fait accompagner de quatre mille Polonois. Cette foule d'étrangers en armes remplit le peuple de crainte & de soupçon. Le Tsar s'aliéna encore plus les cœurs par une galanterie inconnue aux Russes, & qu'ils regardoient comme criminelle : chaque jour il faisoit à Marine des visites assidues; &, pour charmer l'ennui qu'elle éprouvoit dans la solitude, il faisoit exécuter de la musique dans ses appartemens, il lui donnoit des bals, il dansoit avec elle. Ces plaisirs délicats étoient autant de crimes aux yeux

d'un peuple agreste ; qui, dans sa farou-
che dévotion, ne se permettoit que des
plaisirs crapuleux. On observoit avec in-
dignation que ces divertissemens profa-
nes se donnoient dans un monastère ; on
les regardoit comme des sacrilèges, & le
Souverain, qui ordonnoit cette profana-
tion des saints lieux, passoit pour un
Catholique Romain.

En même tems arrivèrent des Amba-
sadeurs de Sigismond, qui demandèrent
à la fois au Tsar la cession de Smolensk
& de quelques autres contrées, & des
secours contre les Tatars de Crimée.
Comme ces barbares étoient également
les ennemis de la Russie & de la Polo-
gne, Dmitri promit de leur faire la guerre
conjointement avec Sigismond ; mais il
ajouta avec fermeté qu'on ne le feroit
jamais consentir à démembler ses États.
Cependant on ne voulut reconnoître que
de l'hypocrisie dans ce refus ; on s'obsti-
noit à lire dans son cœur ; on soutenoit
qu'il accorderoit un jour ce qu'il affec-
toit de refuser, & on lui faisoit un crime
d'une alliance même utile à la patrie.

Tout en lui révoltoit la nation. Il avoit
adopté en Pologne des mœurs étrangè-
res : il ne pouvoit cacher son mépris pour
les manières des Russes ; & le mépris ne
se pardonne jamais. Il admettoit auprès
de sa personne des prêtres & des moines
catholiques ; & les catholiques n'étoient

1606.

Let. o
miat.Margaret
& Hist.
M. S.

~~Il~~ pas même regardés comme Chrétiens. Il
 1606. avoit de la musique à sa table, & l'on
 avoit toujours vu régner à la table des
 Tsars le recueillement d'un réfectoire de
 Moines. Il se promenoit dans l'étendue
 du Kremlé & dans les rues de Moskou,
 accompagné seulement de quelques gen-
 tils-hommes, & les Tsars ne se mon-
 troient qu'environnés du plus brillant
 cortége, & dans l'appareil le plus impo-
 sant. Il étoit familier avec les grands; il
 déposoit l'orgueil du rang suprême, &
 traitoit les Seigneurs comme ses égaux,
 comme ses amis : les Tsars, renfermés
 dans leur triste gravité, ne se laissoient
 voir à la Cour qu'avec un front sévère &
 menaçant. On le regardoit comme un
 homme né pour la bassesse, indigne de
 régner, incapable même de représenter
 le personnage de souverain.

3 Mai.
 Let. o
 niat.

Enfin arriva le jour destiné au mariage
 de Dmitri. Le patriarche mit la couronne
 des Tsars sur la tête de Marine. Cette
 cérémonie, contraire aux anciens usages,
 fut regardée comme un attentat contre
 les loix; & la permission qu'eurent les
 étrangers d'entrer dans l'église, comme
 une insulte faite à la religion. (*) Si l'on

(*) La chronique appelle ici les catholiques Ro-
 mains, *Latins non baptisés*. Les Russes ne croyoient
 pas qu'il pût y avoir de baptême sans immersion.

en croit des auteurs modernes, les Russes eurent encore à se plaindre d'une nouvelle offense, d'autant plus sensible qu'elle attaquoit l'amour propre. Dans le festin qui suivit les noces, ils eurent l'humiliation d'être moins honorablement placés que les Polonois. Livrés d'abord tout entiers aux plaisirs de la table, & plongés bientôt dans l'ivresse, ils firent peu d'attention à cette insulte; mais les réflexions vinrent ensuite, & les cœurs restèrent ulcérés.

Ce fait est réfuté par le journal authentique de la Cour, qui s'est conservé jusqu'à présent. On y voit que les Grands Seigneurs Russes furent placés au repas de noces suivant l'ancienne étiquette. Il est vrai que les Ambassadeurs de Pologne assistèrent au mariage, & apportèrent les présens d'usage. Mais ils n'eurent que la place accordée par l'étiquette aux ministres étrangers, & ils témoignèrent leur mécontentement. Tous les Seigneurs qui remplirent des fonctions à cette fête, tous ceux qui furent désignés pour y assister, sont nommés dans le journal : c'étoient des hommes des premières maisons de Russie, & il n'y eut aucun étranger. Chouiski, le même qui dès lors traquoit contre la vie du Tzar, eut les premiers honneurs, & ses parens furent préférés même aux Nagui, qui passaient pour les parens de Dmitri, Peut-être, soit,

Drev-
niaia.
Vivlio-
phica.

1606. dans le palais , soit dans les places de Moskou , y eut-il quelques tables dressées pour le peuple , où les Polonois prirent les premières places , & se rendirent odieux par leur insolence. Peut-être s'agit-il aussi de quelques repas qui furent donnés les jours suivans.

Povest o Samozv. Il est certain du moins que les Polonois ne cherchoient point à calmer la haine qu'ils auroient encore inspirée quand ils n'auroient eu contr'eux qu'une religion , une langue & des mœurs différentes de celles du pays. Fiers de la protection du Souverain, qu'ils rendoient odieux , ils se montroient eux-mêmes des tyrans. Les grands affectoient en toute occasion le plus profond mépris pour les seigneurs Russes ; & les moindres Polonois qui se trouvoient à Moskou , usurpoient le droit d'outrager la nation. Échauffés par les liqueurs fortes, sur-tout pendant les fêtes du mariage , ils parcouroient toute la ville comme des furieux , insultoient , dépouilloient , battoient les passans , enfonçoient les portes mêmes des maisons , & faisoient éprouver aux femmes & aux filles leurs brutales violences.

Des Strélits, indignés de tant d'outrages , dont ils accusoient le Souverain , & plus encore de ce qu'on bâtissoit une église pour les Catholiques , conjurèrent contre le Prince. Trahis par un des leurs,

con-

conduits devant Basmanof, ils furent aisément convaincus du complot qu'ils avoient tramé. Mikoulin, chef de cette milice, n'eut pas entendu plutôt leur aveu, qu'il les fit massacrer par ceux de leurs compagnons qui lui étoient restés fidèles. Lui-même en tua un grand nombre de sa main. Dmitri condamna cette exécution violente, & l'on n'en crut pas moins que lui-même l'avoit ordonnée.

1606.

Mais pendant que la Cour se livroit aux plaisirs, il se formoit une trame bien plus dangereuse. Chouiski profitoit du pardon qu'il avoit obtenu, pour former une nouvelle conspiration. Au milieu de ces brillantes fêtes, par lesquelles on célébroit le mariage & le couronnement du Souverain, il épioit le moment de le massacrer.

Dmitri apprit que déjà quinze mille hommes étoient ouvertement révoltés. Il craignit d'augmenter le mal par des ordres sévères; il fit seulement avertir les Polonois de se tenir prêts à se défendre, & les Strélits, avec quatre compagnies de ses gardes, furent commandés auprès de sa personne. Cela se passoit le 14 de Mai, &, pour dissimuler les craintes, il indiqua pour le 18 un bal masqué; il devoit donner le même jour au public le spectacle de l'attaque & la défense d'une place. On avoit construit pour cette fête une citadelle de bois; &

~~l'on y avoit amené une grande quantité~~
1606. de canons.

On prétend que le Tfar, instruit du danger qui le menaçoit, avoit résolu de changer ces jeux en une exécution sanglante. On auroit tiré sur le peuple du haut de la citadelle, tandis que les Polonois auroient massacré les seigneurs invités à ce spectacle.

17 Mai. Mais, dès la nuit du 17, Chouiski rassembla dans sa maison ses parens, ses amis, & leurs domestiques. Il leur parla avec véhémence, il les remplit de haine pour un vil imposteur, un moine impie, qui avoit en même tems dépouillé l'habit de son ordre & la foi de ses pères; il ajouta qu'il étoit tems de venger l'État & Dieu même. Tous s'écrièrent à la fois qu'ils étoient prêts à mourir pour la patrie & la religion. Ils s'arment à la hâte, courent sonner le tocsin, le peuple se rend autour d'eux, &, comme il a reconnu sans examen le Tfarévitch, il jure aussi, sans examen, la mort de l'imposteur.

Le Tfar dormoit profondément. Des quatre compagnies des gardes qu'il avoit formées, il n'avoit conservé auprès de lui que trente hommes; lui qui auroit pu retenir tous les Polonois & tous les Kosaks qu'il avoit ordinairement auprès de sa personne; lui qui, avec un peu de précaution, auroit pu braver tous ses enne-

mis. Sans doute, malgré les avis qu'on lui avoit donnés, il avoit déjà perdu tous les soupçons. 1606.

Cette sécurité étoit imprudente; mais elle paroît contredire le dessein qu'on lui prête de faire massacrer le lendemain les grands & le peuple. Il semble plutôt qu'il n'avoit regardé la révolte dont on l'avoit averti, que comme une émeute passagère, qu'il croit déjà dissipée. Basmanof, qui passoit la nuit auprès de lui, entend le son des cloches, & le réveille. Bientôt les cris du peuple, qui s'avance vers le palais, annoncent que la révolte est générale. Chouiski marche à la tête de de cette multitude, tenant une épée d'une main & de l'autre une croix. À l'aspect de ce signe révééré, la populace se croit conduite par Dieu même, & reconnoît la voix du ciel dans celle de Chouiski.

Dmitri se lève à la hâte, il s'avance sur le vestibule de son palais, il espère en imposer au peuple par sa présence; mais son aspect ne fait qu'irriter d'avantage la multitude. A peine il peut prononcer quelques mots qui ne sont pas entendus; il voit qu'en un instant toute sa puissance est évanouie, & se retire dans l'attente du sort le plus affreux. Basmanof montre un zèle au dessus du danger, & ne fait craindre que pour son maître. Il apperçoit quelques Boïars qui semblent plus tranquilles que la foule effrénée qui les

1606. environne. Il s'avance vers eux avec courage , il les exhorte à garder leurs sermens & à contenir le peuple par leurs discours & par leur exemple. Il reçoit pour réponse un coup de poignard , & tombe aux pieds de Tatistchef qui l'a frappé ; de ce même Tatistchef , qui avoit grièvement offensé le Tsar , qui devoit être puni , & qui n'avoit dû qu'à Basmanof sa liberté. Une foule de furieux se jette sur le corps inanimé de ce malheureux , trop fidèle au maître qu'il a choisi , & chacun se dispute l'honneur de lui donner de nouveaux coups.

Le peuple abandonne enfin cette première victime , & brise les portes du palais des Tsars : en vain les gardes veulent défendre les passages ; ils sont aisément repoussés. Dmitri court aux appartemens les plus reculés ; il cherche s'il ne lui reste pas quelque moyen de fuir , & trouve toutes les issues occupées par les séditieux. Une croisée donne sur une petite cour ; il l'apperçoit , s'y précipite , se casse une jambe & se fait une profonde blessure à la tête. Aux cris que lui arrache la douleur , accourent quelques-uns de ses gardes , quelques Strélits & même des gens du peuple , qui ne sentent plus que de la pitié pour l'homme souffrant qui les implore. Ils le portent dans son palais. Les gardes & les Strélits jurent de mourir pour le défendre.

Ils écoutent cependant avec respect les Boïars qui les exhortent à leur livrer un traître que l'impofture a feule placé fur le trône : mais, en accordant ce qu'ils doivent au rang de ces feigneurs, ils n'en reftent pas moins fermes dans le devoir; ils répondent qu'ils reconnoiffent dans leur Prince le fils d'Ivan, & qu'ils doivent répandre pour lui tout leur fang. Cette réponfe courageufe eft entendue par quelque gens du peuple, & paffe de bouche en bouche. Les fureurs de la multitude s'appaifent : le doute gagne les efprits, & les grands commencent à devenir fufpects.

Ils s'apperçoivent que leur trame va fe rompre, que le Tfar va reprendre fon autorité, & que fes premiers ordres feront les arrêts de leur mort. Ils élèvent la voix, ils louent la fidélité des foldats & du peuple, & propofent d'aller fupplier la Tfaritfe, veuve d'Ivan, de découvrir la vérité. Tout le monde fe rend à cet avis. Chouiski, qu'on n'auroit pas dû charger de cette commiffion, court avec quelques amis au monaftère où vivoit cette Princeffe. Ils reviennent bientôt, ils annoncent qu'elle a défavoué le fcélérat qui l'ofe appeler fa mère, & qu'elle déclare ne l'avoir nommé fon fils que par la crainte de la mort.

Let o
miat.

Ces paroles raniment une fureur mal éteinte. Les gardes eux-mêmes, les ftré-

Poveft o
Samozv.

lits, honteux d'avoir pris la défense d'un
1605. imposteur, se retirent. Le peuple jure la
mort du lâche Otrépief, se jette sur lui
& le fait expirer sous mille coups. Son
corps fut brûlé, après être resté trois
jours exposé sur la place.

Pendant cette exécution, une partie
du peuple s'étant divisé en plusieurs
bandes, couroit toutes les rues, & mas-
sacroit les Polonois qu'ils pouvoient ren-
contrer, & les Russes mêmes qui por-
toient l'habit de cette nation. On forçoit
les maisons qu'habitoient des gens sus-
pects. D'autres bandes se précipitèrent
dans l'appartement qu'occupoit Marine,
la fille de Mnichék. Mais cette infortu-
née, qui n'avoit reçu la couronne que
pour éprouver quelques jours après un
tel revers, se cacha sous la robe d'une de
ses dames d'honneur, Polonnoise & fort
avancée en âge. Le peuple, retenu par la
présence de quelques Boïars, n'osa faire
aux dames aucun outrage & se retira sans
trouver sa victime.

Le Voévode de Sendomir & les autres
grands seigneurs Polonois, qui avoient
avec eux un grand nombre de gens armés,
résolurent de se défendre avec vigueur.
Déjà l'on avoit fait conduire du canon
devant la maison de Godounof qu'ils
occupoient; mais Chouishi, accompa-
gné des principaux Boïars, vint arrêter
la fureur du peuple. C'est ainsi que furent

fauvés Mnichek, son fils, & l'Ambassadeur de Pologne. Ils se rendirent à Chouiski, qui leur promit toute sûreté pour leur personne. La révolte ne dura que huit à dix heures; & la nuit suivante, il régna dans la ville un si profond repos, qu'on n'auroit pu croire qu'elle avoit été précédée d'un jour si terrible.

Les étrangers qui ont écrit l'histoire du faux Dmitri, ne s'accordent pas, dans toutes les circonstances, avec le récit que je viens de faire. J'ai suivi surtout une chronique dont l'auteur vivoit à peu près dans le tems dont il a tracé l'histoire. Il est fidèle & bien instruit de tous les évènements qui ont été connus du public. Quant aux anecdotes secrètes, dont les acteurs eurent un puissant intérêt à cacher la vérité, il a suivi l'opinion générale, & il a dit, non, peut-être ce qui étoit, mais ce que l'on pensoit & ce qu'il croyoit lui-même. Sa persuasion intime ne lui permettoit pas de discuter des faits sur lesquels il n'avoit aucun doute. Pour nous, qui ne pouvons avoir sur ces évènements, qui nous sont étrangers, aucun préjugé ni aucune passion, nous trouvons quelques obscurités dans ce qui lui sembloit incontestable, & nous demandons: Est-il bien vrai que celui qui régna sous le nom de Dmitri Ivanovitch, fût un imposteur?

S'il est vrai qu'au milieu du jour, l'in-

~~_____~~ fâme Volokhova ait livré à Danilo, fils
1606. bien digne de sa cruelle mère, le jeune,
Tsarévitch; si ce Danilo, si le féroce Bi-
tiagovki, qui devoient bien connoître le
jeune Prince, furent les premiers à le
frapper; ils ne purent se méprendre sur
leur victime & Dmitri tomba sous leurs
coups.

Mais ces circonstances sont-elles bien
confirmées? Tous les assassins du Tsaré-
vitch furent massacrés presqu'aussi tôt
qu'ils eurent commis le crime. Ils n'ont
point été interrogés, on n'a rien su de
leur bouche. Un sonneur de la Cathé-
drale fut témoin du meurtre de Dmitri.
Mais qui a reçu son témoignage? est-il
même certain que ce témoin ait existé?
Si les assassins furent trompés, n'a-t-il
pas pu l'être lui-même, & prendre pour
le Tsarévitch un enfant du même âge?
Ne convient-on pas que Boris supprima
les détails de cette horrible affaire; qu'il
trompa le Tsar & la Cour? Le public fut
donc alors mal instruit des circonstances
de cet évènement & le tems n'a pu y ajou-
ter que de nouvelles obscurités. D'ail-
leurs, comme le dit Mageret, on obser-
voit en Russie un secret si profond sur
toutes les affaires, qu'il étoit fort diffi-
cile d'apprendre la vérité de ce qu'on n'a-
voit pas vu de ses yeux.

Mais Chouiski, mais Cléchnin furent
envoyés à Ouglitch par Boris; ils virent

& reconnurent le corps du Tfarévitch & lui rendirent les honneurs funèbres Eh ! 1606. fait-on ce qu'ont vu ces deux émissaires de Boris, ce qu'ils lui ont rapporté en secret ? Le corps même qu'ils examinèrent, défiguré par des blessures, & gardé long-tems sans être embaumé, devoit être méconnoissable. On ignore absolument ce qu'ils ont découvert & ce qu'ils ont pensé. S'ils ont débité à leur retour une fable concertée entr'eux & le ministre, ils n'ont pu dans la suite faire connoître la vérité, sans avouer qu'ils avoient été des fourbes, vendus à un scélérat.

Supposons qu'ils eussent appris à Ouglitch que le jeune Prince avoit été soustrait à la fureur de ses assassins. Il étoit de l'intérêt de Boris de cacher ce secret & de confirmer la nouvelle, déjà répandue, de la mort du Tfarévitch, en attendant qu'il pût découvrir sa retraite, & lui porter des coups plus sûrs.

Bien des détails de l'attentat commis à Ouglitch, devoient avoir échappé même aux habitans de cette ville. Cependant ils en savoient encore trop, & ceux qu'on ne fit pas périr, furent relégués en Sibérie, sous différens prétextes.

Tout ce qu'on apprit dans le tems, c'est que le Tfarévitch étoit mort. Quelques personnes soupçonnèrent qu'il avoit été sacrifié à l'ambition de Boris : mais ce soupçon ne fut pas général, puisqu'on

1606. aimoit le sang des anciens souverains & que cependant Boris conserva toujours un parti considérable dans les différentes classes de la nation.

On ne put témoigner aucune curiosité sur le sort du jeune Dmitri pendant le règne de Fedor , ni pendant celui de Boris. Il falloit croire alors qu'il s'étoit tué lui-même. Ensuite le faux ou vrai Dmitri monta sur le trône , & il n'étoit pas permis de douter qu'il fût le Tfarévitch , fils d'Ivan. Sous le règne de Chouiski, on étoit mauvais citoyen, si l'on n'avoit pas que ce même Tfarévitch , encore enfant, avoit été assassiné par ordre de Godounof. Sous toutes ces époques , trop de passions s'opposoient à la recherche de la vérité , & elle laissa dans la suite trop peu de traces , pour qu'on pût remonter jusqu'à elle.

On pourroit donc , à la rigueur , soupçonner que le Tfarévitch échappa aux fureurs de Boris , par des moyens qu'on voudroit en vain pénétrer. On l'aura fait passer ensuite pour le fils d'un gentilhomme obscur , & c'est en cette qualité qu'il aura pris l'habit monastique. Ainsi c'est une vaine objection contre sa naissance , de dire qu'on l'avoit vu diacre au Tchoudof. Il pouvoit avoir été moine , sans en être moins le fils d'un Tfar. Bogdan Otrépief , regardé comme son père , n'aura été qu'un honnête homme , digne de la con-

fiance des citoyens vertueux qui avoient ~~_____~~
sauvé le jeune Prince.

1606.

Ce qui, dit-on, inspira au moine Gré-
gory l'idée de se faire passer pour le Tsa-
révitch, fut la ressemblance qu'on lui
trouvoit avec ce Prince. Mais j'ai vu son
portrait, qui est conservé, ou plutôt
négligé, à l'académie des sciences de
Saint-Petersbourg. Son front large, son
visage court, ses lèvres épaisses, deux
fortes verrues sur la joue droite, don-
noient à sa physionomie un caractère
particulier, qu'il est peu vraisemblable
que la nature ait répété deux fois dans
le même tems.

Le plus fort témoignage, le plus irré-
prochable qu'on pouvoit desirer en faveur
du Tsarévitch méconnu, étoit celui de
sa mère. Elle le lui rendit hautement,
en présence d'un peuple nombreux.

Elle ne lui rendit peut-être ce témoi-
gnage que par la crainte de la mort ! mais
ne sent-on pas que, par l'imputation de
cette lâcheté criminelle, on dégrade une
Princesse à qui d'ailleurs l'histoire ne fait
aucun reproche ? On la suppose assez vile
pour avoir sacrifié l'état à un fourbe
digne du dernier supplice.

Si le Tsar étoit un imposteur, comment
osa-t-il aller au devant de la Tsaritse,
veuve d'Ivan ; braver sa présence, en
face d'un peuple curieux & d'un grand
nombre de Boïars ; s'exposer à la voir

reculer d'horreur à son approche , & 1607. n'ouvrir la bouche que pour l'accabler de tous les noms qu'il méritoit ?

Il prévoyoit, dit-on, que la Princesse, abattue par le malheur & par la crainte, n'hésiteroit pas à le reconnoître. Affurément l'imposteur étoit bien hardi, ou plutôt bien absurde , de s'exposer à un tel danger sur une aussi foible conjecture.

On supposera donc que le faux Dmitri aura donné à celui qu'il députoit à la Princesse, un ordre de pressentir ses dispositions, de la séduire par des promesses, de l'intimider par des menaces. Il aura parlé à peu près en ces termes à son confident : „ Tu vois en ton maître un scé-
„ lérat qui t'a trompé, qui se joue de
„ toute la nation. Le Tsfarévitch est
„ mort ; je ne suis qu'un homme obscur
„ qui usurpe son nom pour régner : vas
„ trouver sa mère ; ordonne-lui de me
„ reconnoître , emploie pour la soumet-
„ tre , pour l'avilir , tous les moyens
„ dignes d'un monstre tel que moi ”.
Qu'on adoucisse les termes, le fonds sera toujours le même, & une semblable confiance ne se trouve que dans de mauvaises tragédies.

Mais ajoute-t-on enfin , la Tsfaritse a défavoué l'imposteur , lorsque , prêt à périr par la juste vengeance de la nation, il cessoit d'être redoutable.

Elle l'a défavoué ? d'où le fait-on ? de

Chouiski & de ses partisans. Si l'on vou-
loit savoir la vérité de la bouche de cette 1606.
Princesse, il falloit lui envoyer des hom-
mes sans intérêt & sans passion. Chouiski
devoit haïr le Tzar, quel qu'il fût : il aspi-
roit au trône ; il s'étoit fait autrefois con-
noître par le plus lâche mensonge pour
mériter la faveur d'un assassin puissant :
& c'est lui dont on cite le témoignage.

Si **Dmitri** n'étoit pas né pour le trône,
il semble du moins qu'il étoit digne d'y
monter. **Margeret**, gentilhomme Fran-
çois qui l'a servi, dit qu'il avoit de l'es-
prit, de l'agilité, de la force. Facile à
s'emporter, plus facile encore à s'appai-
ser ; la clémence faisoit son caractère. Gé-
néreux, animé d'un noble enthousiasme
pour la gloire, plein de respect pour la
postérité, qui l'a traité, peut-être, avec
trop d'ingratitude, il devoit être capable
de grandes choses. Un mot suffit à son
éloge : c'est qu'il aimoit notre Roi Hen-
ri V, & qu'il avoit déjà nommé un ambas-
sadeur, qu'il vouloit envoyer à ce Prince.

Plusieurs des objections que j'ai hasar-
dées contre l'imposture d'Otrépief me
paroissent d'une grande force ; je n'ose-
rois cependant décider la question. Pour
juger ce grand procès, il faudroit avoir
des pièces que vraisemblablement on ne
trouvera jamais.

Il est du moins certain que si le faux ou
vrai **Dmitri** s'étoit vengé de la première

1606. conjuration de Chouiski, par la mort du coupable ; s'il étoit parvenu à dissiper les complots de ses ennemis ; si sa postérité avoit régné après lui ; personne ne douteroit qu'il ait été un souverain légitime, & l'on rendroit encore à présent graces au Ciel de l'heureuse délivrance du Tsarévitch.

Margeret, car il ne faut rien oublier dans cette affaire, Margeret dit qu'Otrépief n'étoit point Dmitri ; mais que ce moine, autrefois secrétaire du Patriarche, avoit conduit le Tsarévitch en Pologne, & étoit revenu avec lui en Russie. C'étoit, ajoute-t-il, un mauvais sujet, ivrogne & insolent. Dmitri, malgré les obligations qu'il lui avoit, fut obligé de l'exiler à Iaroslavle. Il y étoit lorsque le Tsar fut assassiné, & il assuroit encore, après la mort de ce Souverain, que c'étoit le véritable Dmitri, fils d'Ivan, & que lui-même étoit Otrépief. Cet Otrépief fut ensuite amené à Moskou par ordre de Chouiski, & l'on ne fait ce qu'il devint.



1606.

VASSILI IVANOVITCH
CHOUISKI.

Dès que Dmitri eut été sacrifié à l'ambition de Chouiski, bien plutôt qu'au zèle patriotique, les Bôïars s'occupèrent des moyens de convoquer les députés de toutes les villes, pour procéder à l'élection d'un souverain, & faire un choix agréable à tout l'État. Il paroissoit devoir tomber sur un Prince Golitsin. Ainsi l'illustre maison des Grands Princes de Lithuanie, dont, en 1572, une branche s'étoit éteinte en Pologne dans la personne de Sigismond II, le dernier des Jagellons, alloit reparoitre avec plus d'éclat & de puissance sur le trône de Russie : mais on avoit, sans doute, pris d'avance des arrangemens pour traverser des mesures aussi sages. Le trône n'étoit encore vacant que depuis quatre jours, lorsque Chouiski excita ses partisans à le proclamer lui-même. Loin que tout l'État intervînt à cette élection, elle étoit même ignorée de la plus grande partie de Moskou. La faction de Chouiski le mena sur la place publique, le nomma Tzar par acclamation, & le conduisit aussi tôt à l'église cathédrale.

Là, pour faire oublier sans doute ce

Let o
miat.

1606. que son élection avoit d'illégal, il jura solennellement de ne punir personne sans prendre l'avis & le consentement des grands ; de ne point imputer aux enfans les fautes des pères ; de ne tirer aucune vengeance de ceux qui l'avoient offensé du tems de Boris. Depuis que Novgorod avoit perdu ses privilèges, c'étoit la première fois qu'un souverain de Russie avoit juré des conventions avec ses sujets. Sermens toujours inutiles, & incapables de retenir un Prince qui oublie ses intérêts & ses devoirs.

Il manquoit encore à Chouiski la cérémonie du couronnement : elle en impose au peuple ; elle est sur-tout nécessaire aux monarques dont les droits ne sont pas incontestables.

Chouiski fit déposer & réduire à l'état de moine le patriarche élevé par Dmitri, & plaça sur le trône patriarchal Hermogène, métropolitain du Kazan. Le nouveau Tsar, dans la semaine même de son élection, reçut la couronne des mains de ce nouveau Pontife ; tant on apporta peu de formalités à la déposition de l'ancien patriarche, & au choix de son successeur.

Mal affermi sur le trône, Chouiski voulut essayer du moins de désarmer les Polonois. Il leur envoya en ambassade un Prince Vo'konski, chargé de représenter le dernier Tsar comme un fourbe

qui avoit séduit à la fois la Pologne & la 1606.
Russie. Mais cet ambassadeur ne fut pas
même écouté. Le monarque & la répu-
blique attendoient des conjonctures quel-
que nouvelle occasion de répandre la
flamme dans la Russie , & de profiter
de l'embrasement pour en arracher quel-
ques dépouilles : les évènements ne se-
condèrent que trop bien cette cruelle
politique.

Chouiski devoit être haï de tous ceux
qui avoient quelques prétentions au trône
& de leurs partisans. Il augmenta
encore par sa conduite le nombre de ses
ennemis. Malgré ses sermens, il ne fut
oublier aucune des anciennes offenses
qu'il avoit reçues. Il éloigna, il dispersa
dans les armées ou dans différentes villes
des Boïars , des secrétaires d'État, des
officiers de sa maison ; plusieurs, dépouil-
lés de leurs fiefs & de leurs patrimoines,
excitèrent contre le Prince , dans les
diverses contrées où ils étoient relégués,
l'indignation du peuple , qui hait les
grands dans la prospérité , mais qui les
plaint & les chérit dans l'infortune.

On commença à remuer de plusieurs
côtés ; & loin de la capitale, un bruit se
répandoit que Dmitri n'étoit pas mort.
Ce bruit étoit même fondé sur quelques
propos qui avoient été tenus à Moskou,
dès le lendemain de l'assassinat du Tzar.
Des gens qui virent son cadavre, assu-Margeret

1606.

Poveſt o
Samozy.

rèrent qu'au lieu de Dmitri, on avoit maſſacré un de ſes officiers : que le cadavre avoit une barbe bien fournie & que le Tſar n'en avoit pas. On ajoutoit encore qu'il manquoit à l'écurie du Prince trois chevaux qu'il avoit pris pour ſe ſauver avec deux hommes affidés. Ces ſourdes rumeurs effrayèrent Chouiski. Il envoya chercher à Ouglitch le corps du Tſarévitch maſſacré par l'ordre de Boris. Quoique la mort de cet enfant, ou de celui qu'on lui ſubſtitua, n'eût rien de commun avec la religion, on le regardoit comme un ſaint martyr. Le Tſar, le Patriarche, les Boïars & le clergé, allèrent au devant de ſes reliques. On avoit intérêt qu'elles fiſſent des miracles, & elles ne manquèrent pas d'en faire. On établit trois fêtes en ſon honneur ; celle de ſa naiſſance, celle de ſa mort & celle de la translation de ſes reliques. Cette politique étoit adroite : en effet, ſi le Tſarévitch devenoit un objet de vénération pour le peuple, ſi ſes reliques faiſoient des miracles, enfin ſ'il étoit dans le ciel, tous ceux qui oſeroient prendre ſon nom ſur la terre ne pourroient être que des impoſteurs.

Le Tſar eut ſoin de faire annoncer dans toutes les villes les prodiges opérés par Dmitri ; mais ce nouveau ſaint n'y trouva pas de dévots. En Ukraine ſurtout, le peuple étoit bien plus porté à la

rébellion qu'à la célébration de nouvelles fêtes. Des marchands, des strélits, des Kosaques, des payfans, se soulevèrent & reconnurent pour leur chef un Ivan Bolotnikof, esclave fugitif d'un Prince Téliatevski. Ils surprenoient les villes, jetoient les commandans dans des cachots, pilloient, renversoient les maisons, & se réservoient les femmes & les filles. Leur exemple répandit au loin l'esprit d'anarchie. Les payfans crurent que le tems étoit venu de rétablir l'égalité & d'exterminer la noblesse. Le sang des nobles couloit à longs flots, & leurs membres déchirés & exposés à la vue du peuple, étoient autant de signaux qui l'appeloient à la liberté.

Povest o
Samozy.

Déjà les villes de Poutimle, de Rézan, de Toula, de Cachire, d'Astrakhan, sont révoltées. Déjà Bolotnikof s'approche de Moskou. Il ravage tout sur son passage; il prend Kolomna, il bat les troupes qu'on lui oppose, & parvient à la vue de la capitale. Dans la terreur où elle étoit plongée, elle eût été prise sans résistance, si elle n'eût reçu de Smolensk des secours, augmentés bientôt par ceux de plusieurs autres villes. Les habitans prirent du courage, les rebelles commencèrent à douter du succès & à éprouver de la terreur. Ils furent battus; Bolotnikof perdit un grand nombre des siens. La plupart allèrent implorer la clémence du Tsar, & obtinrent

Let o
miat.

leur pardon. Ceux qu'on prit les armes à
1607. la main, furent noyés impitoyablement.

Lorsque le parti de Bolotnikof sembloit prêt à se dissiper, il parut un autre brigand bien plus redoutable. C'étoit un imposteur qui s'étoit déjà montré dès le tems de Dmitri. Les Kosaques du Terek, fûrs de l'impunité sous ce règne orageux, s'étant rassemblés au nombre de quatre mille hommes, avoient surpris & pillé Astrakhan. Ce premier succès leur procura l'alliance des Kosaques du Don, les mêmes qui avoient tant contribué à placer Dmitri sur le trône : mais, se croyant mal récompensés, ils ne cherchoient qu'à exciter de nouveaux troubles pour en tirer de plus grands avantages. Il se trouvoit parmi eux un jeune homme nommé Elie Vassilief, esclave fugitif d'un certain Ielaguin : ils s'avisèrent d'en faire un Prince du sang des Tsars. Ils le nommèrent Pierre, & le dirent fils du Tsar Fedor : supposant que c'étoit lui que la Tsaritse Irène avoit mis au monde en 1592 ; mais que Godounof, qui aspirait secrètement au trône, avoit substitué à ce jeune Prince une fille, qui fut baptisée sous le nom de Théodosie, & qui mourut l'année suivante. On ne disoit pas comment ce Tsarévitch inconnu se trouvoit parmi les Kosaques du Don.

Il semble qu'un esprit de vertige régnoit alors dans toute la Russie. Cette fable, si

mal ourdie par des barbares , eut tout l'effet qu'ils en attendoient. Une foule de bas peuple , rendu sans doute inquiet par la misère , vint se joindre à eux. Leur audace s'accrut avec leurs forces : ils osèrent écrire à Dmitri d'abandonner le trône qui appartenoit au fils de Fedor.

Si Dmitri étoit un imposteur , il connoissoit par lui même toute la force du ressort que faisoient agir les Kosaques du Don. Cependant il ne montra pas de crainte , & se contenta de faire répondre au faux Tfarévitch , que , s'il étoit en effet son neveu , il pouvoit venir à Moskou faire examiner ses droits qu'on étoit prêt à reconnoître : mais que , s'il n'étoit qu'un fourbe , il recevrait la peine due à son crime. Cette menace n'arrêta pas les Kosaques , qui se croyoient déjà trop redoutables pour craindre le supplice : ils se mirent en route pour la capitale , en montant le long du Volga , & ils annonçoient en passant , que Dmitri lui-même n'ignoroit pas que le Tfarévitch étoit avec eux. Mais ils n'étoient encore parvenus qu'à la ville de Svaijsk , lorsqu'ils apprirent la mort du Tfar : ils craignirent que le nouveau règne n'eût plus de fermeté , & , renonçant à leur projet sur Moskou , ils se contentèrent d'exercer le brigandage , & de massacrer les grands qui leur tomboient entre les mains,

Povest
Samozy,

Let.
o miat.

1607. Mais quand ils eurent appris le mécontentement de la nation sous le nouveau règne & les progrès de Bolotnikof, ils crurent avoir quelque chose de mieux à faire que le métier de voleurs. Ils s'unirent aux Kosaques du Volga, &, remettant leur Tfarévitch Pierre à leur tête; ils se déclarèrent de nouveau les défenseurs de ses droits. Ils rentrèrent dans l'intérieur de la Russie & virent leur parti s'augmenter à chaque pas. Les forces qu'on rassembla contr'eux, furent aisément dissipées. Malheur aux nobles qui leur furent livrés par des traîtres, ou que le sort des armes fit tomber entre leurs mains. Ils s'étudioient à les faire périr dans des supplices nouveaux. C'est peut-être moins une preuve de la férocité du peuple Russe, que des mauvais traitemens que lui avoit fait éprouver la noblesse. Si le foible paroît souvent atroce dans sa vengeance, c'est qu'il a toujours été grièvement offensé. On remarque peu les supplices habituels dans lesquels les hommes puissans font périr lentement des malheureux sans défense : mais si quelques grands sont enfin immolés par la vengeance du foible, on raconte long-tems leur malheur; & les égaux de ceux qu'ils ont opprimés daignent eux-mêmes plaindre ces tyrans si justement punis.

Pendant que des nobles périssoient

dans les tortures par ordre du scélérat, d'autres hommes de la première distinction se rendirent ses complices : soit qu'aucun moyen ne leur parût odieux pour renverser Chouiski, qu'ils avoient vu long-tems leur égal & qui s'étoit rendu leur maître : soit qu'ils cherchassent seulement à exciter des troubles dont ils espéroient profiter. Les droits de l'imposteur furent reconnus par un Prince Chakovski & par le Prince André Téliatevski , le maître du brigand Bolotnikof, & qu'on peut, sans lui faire injure, soupçonner d'avoir engagé lui-même son esclave à déchirer sa patrie. Ces deux seigneurs surpassèrent, pas leurs violences, toutes les cruautés du rébelle qu'ils reconnoissoient pour maître. Son armée fut encore augmentée par ses Kosaques, que leur habitation au delà des cataractes du Dnèpre a fait nommer Zaporojski. Il s'avance jusqu'à Toula, dont les habitans se soumirent à sa domination. Le Prince Téliatevski , à qui il donna le commandement d'un corps détaché, défit une armée que le Tsar envoyoit contre l'imposteur, prit toute l'artillerie & tout le bagage, & se rendit maître de la ville de Kalouga.

Chouiski reconnut avec effroi, que le vil protégé de quelques Kosaques, devenoit pour lui un ennemi redoutable, & résolut d'aller le combattre lui-même,

1607. Le patriarche & les Boïars, qui, par la forme du gouvernement, devoient être consultés dans toutes les affaires importantes, le confirmèrent dans cette résolution, ou la lui inspirèrent peut-être.

Il se mit en campagne, Téliatevski vint s'opposer à sa marche, & ne craignit pas de l'attaquer. Le combat dura un jour entier, & l'avantage fut longtemps du côté des rebelles. L'armée du Tsar auroit sans doute été défaite, si les Princes Lykof & Golitsin ne s'étoient précipités au milieu des ennemis. Les soldats rougirent de se ménager, quand leurs chefs prodiguoient leur sang pour la patrie. Ils combattirent avec fureur & taillèrent en pièces les troupes du brigand. Téliatevski, atteint dans sa fuite & percé de coups, finit trop honorablement une vie qu'il auroit dû perdre dans les supplices. Une seconde victoire permit au Tsar de s'avancer sans obstacle jusqu'à Toula.

Il rangea son armée nombreuse autour de la ville qu'il renferma de toutes parts. C'étoit à quoi se bernoit alors en Russie l'art d'attaquer les places. Le Tsar étoit dévoré d'inquiétudes, il ne se dissimuloit pas qu'il étoit menacé de sa perte s'il manquoit son entreprise : il savoit que le feu de la sédition étoit répandu dans une grande partie de ses États, & il prévoyoit la vigoureuse résistance qu'il alloit

alloit effuyer. En effet l'impôseur étoit lui-même dans Toula avec le brigand 1607. Bolotnikof & le Prince Chakovski. Ils avoient avec eux un grand nombre de révoltés, qui n'espérant aucune grace, se défendroient jusqu'à la mort. Le Tfar sentoît que ces scélérats feroient plus d'efforts pour se soustraire au supplice, que ses sujets pour soutenir les droits d'un maître.

Il étoit livré à ces cruelles agitations, lorsqu'un homme obscur vint lui offrir de le rendre vainqueur. C'étoit un enfant boïar, natif de Mourom, nommé Soumin. Il promit au Tfar d'inonder la ville, & de noyer les habitans, s'ils ne consentoient pas à se rendre. Le Tfar & les grands rirent d'abord de cette proposition; mais Soumin, peu sensible aux railleries d'une Cour ignorante, insista, se fit écouter & obtint la permission d'exécuter son projet. Une petite rivière, qu'on nomme l'Oupa, traversoit la ville assiégée : Soumin fit donner ordre aux soldats de remplir de terre de grands sacs, & de les jeter dans la rivière, près de l'endroit où elle sort de la ville. Le travail étoit long & ne produisoit pas tout l'effet qu'on desiroit; mais cependant on commençoit à concevoir quelques espérances, & l'on fit venir des ouvriers habiles dans l'art de construire des digues pour les moulins. L'ouvrage avança

1607. promptement sous ces mains expérimentées; la rivière commença à sortir de ses bords, & à se répandre dans la ville : les habitans épouvantés ne songèrent plus qu'à mériter leur grace par une prompte soumission. Ils chargèrent de chaînes le faux Tsarévitch, le traître Chakovski, le farouche Bolotnikof, & les autres chefs des révoltés, & les traînèrent au Tsar, ne demandant que la vie pour prix d'un tel service. Les scélérats périrent dans les supplices; & comme l'intérêt des souverains est de pardonner, quand le nombre des coupables & trop grand, Chouiski reçut avec clémence la soumission des habitans de Toula.

Il se trouvoit d'ailleurs dans une situation trop critique, pour aliéner, par un excès de sévérité, ceux de ses sujets qui vouloient bien rentrer sous sa domination. Il sembloit n'être parvenu au plus haut rang, que pour se le voir disputer par les hommes les plus vils; & il n'avoit pas encore vaincu le faux Tsarévitch Pierre, qu'un nouvel imposteur osoit déjà lui commander de descendre du trône. On croit que c'est encore la Pologne qui suscitoit à la Russie ce nouvel embarras.

Ce fut du moins sur les frontières de ce Royaume, dans la ville de Starodoub, que commença à se jouer une scène, qui n'eût été que ridicule, si les suites n'en

avoient pas été cruelles. Il arriva dans cette ville deux jeunes gens inconnus. 1607.
 L'un se faisoit nommer André Nagui;
 l'autre étoit Russe, & s'appeloit Alexei
 Roukin. Ce dernier annonça que Dmi-
 tri, sauvé par la protection du Ciel, des
 attentats de Boris, avoit encore échappé
 à la sédition que des traîtres avoient éle-
 vée contre lui à Moskou; qu'il ignoroit
 quel étoit l'homme obscur que les sédi-
 tieux trompés avoient pris pour victime;
 mais que le Prince s'étoit soustrait à leurs
 fureurs, & vivoit dans la retraite, &
 dans un état de fortune bien peu con-
 forme à sa naissance.

Ce récit fit d'autant plus d'impression
 qu'il étoit plus romanesque, & nous
 avons vu que bien des esprits étoient
 déjà préparés à le croire. Le premier que
 Roukin prit pour son successeur, fit par-
 tager à ses amis sa crédulité, & bientôt
 toute la ville se passionna pour le héros
 d'un conte absurde. C'étoit à qui sup-
 plieroit Roukin de leur apprendre l'asyle
 de leur Prince, & de ne pas les priver
 du bonheur de lui rendre leurs homma-
 ges. Le rusé complice de l'imposteur,
 qui se voyoit maître de leurs esprits,
 voulut échauffer encore plus leur zèle,
 en ne se rendant pas tout de suite à leur
 empressement; il se laissa même violem-
 ment maltraiter avant de trahir son pré-
 tendu secret; &, paroissant enfin se lais-

~~ser vaincre par la force & par les témoi-~~
 1607. gnages réitérés de l'amour des habitans pour leur Prince légitime, il leur déclara que ce monarque infortuné se trouvoit au milieu d'eux, caché sous le nom de Nagui.

La joie de ceux qui reçurent cette fausse confidence ressembloit au délire. Ils coururent faire sonner les cloches, & ayant rassemblé tous leurs concitoyens, ils leur firent part de leur découverte. Un transport unanime conduisit tous les habitans aux pieds de l'imposteur, & ils lui prêtèrent serment de fidélité, Trois villes, à leur sollicitation, entrèrent dans le même parti.

Khnikof. On n'a jamais su quel étoit ce fourbe. Les uns disent qu'il se nommoit Jean, & qu'il avoit été diacre dans la Lithuanie. D'autres veulent qu'il fût le fils d'un Pope, & qu'il eût été quelque tems employé à copier des ordonnances. Les étrangers assurent qu'il avoit été élevé dans une école à Sokolna, dans la petite Russie, d'où il fut tiré par un seigneur Polonois qui le crut assez intelligent pour exciter, à l'aide d'une fable grossière, une révolte dans la Russie. Il est du moins vraisemblable qu'il n'étoit pas Russe, puisque personne ne le put reconnoître.

Let. Aussi tôt que les habitans de Staro-
 o miat. doub lui eurent rendu leurs hommages;
 Povest ils écrivirent à Chouiski, devant Toula,
 o Samozv.

de renoncer au trône qu'il avoit usurpé, & de le remettre au souverain légitime. 1607.

Un enfant boïar osa se charger de cette lettre, déterminé à perdre la vie, pour servir le scélérat qu'il regardoit comme son Prince. Chouiski crut pouvoir tirer de cet homme, par la force des tourmens, quelques lumières sur le nouvel imposteur, sur l'état de ses forces & sur la nature de ses ressources. Mais le malheureux citoyen de Starodoub, toujours ferme au milieu des plus cruelles tortures, exhortoit les assistans à se soumettre à leur véritable souverain, & à secouer le joug d'un usurpateur qu'alloit frapper la vengeance céleste. Condamné à être brûlé à petit feu, ce martyr d'une erreur, qu'il prenoit pour la vérité, expira en rendant grace à Dieu qui lui permettoit de souffrir pour son Prince & pour la patrie.

Ainsi le Tfar, encore mal assuré de ses succès contre l'imposteur de Toula, trouvoit à combattre un nouveau parti de rebelles, & se voyoit obligé de diviser ses forces à peine déjà suffisantes. Il apprit que l'imposteur de Starodoub s'avançoit vers Briansk, dont les habitans l'avoient reconnu. Il envoya deux cent cinquante hommes pour y mettre le feu. C'étoit brûler une partie de sa fortune pour conserver le reste. La troupe d'incendiaires envoyée par le Prince, n'eût

1607. pas de peine à exécuter les ordres dont elle étoit chargée. La ville de Briansk étoit restée vide , tous les habitans étoient allés au devant de l'imposteur. Elle fut livrée aux flammes , qui , sans doute y firent peu d'effet , puisqu'on va bientôt la voir en état de soutenir un siège. L'effet de cette expédition fut seulement , que le faux Dmitri , qui peut-être se feroit arrêté quelque tems à Briansk , passa tout de suite à Kozelsk , battit l'armée du Prince Mosalski , qui protégeoit cette ville , & s'en rendit maître. Là il menaçoit de plus près la capitale. D'autres troupes , envoyées par Chouiski , enlevèrent au rébelle trois méchantes bicoques , & la patrie souffroit également des victoires du Prince , & de celles des séditieux.

Mais quand enfin Toula se fut rendue , quand le faux Tfarévitch Pierre , & ses compagnons eurent reçu la peine due à leur crime , le faux Dmitri , qui se vit seul en butte aux armes du Tfar , désespéra de leur résister. Il abandonna les villes qui l'avoient reconnu , en laissa les habitans exposés à la vengeance d'un Prince irrité , & se retira à Novgorod-Séverski.

Mais la Pologne étoit intéressée à le soutenir. Cependant le Roi & la république eurent honte de le protéger ouvertement , & n'agirent en sa faveur que

sous le nom de quelques particuliers. Un ~~partisan~~ partisan ou colonel , nommé Lifovski , 1607. vint lui offrir ses services avec sa troupe. A son arrivée , il trouva que le Tsar , rassuré sans doute par la retraite du rébelle , ou peut-être ne pouvant retenir plus long - tems ses troupes sous les armes , les avoit licenciées. Il conseilla au faux Dmitri de mettre à profit la sécurité ou l'impuissance du Prince , & d'aller , avant que la Cour eût eu le tems de faire de nouvelles levées , mettre le siège devant Briansk , dont les fortifications étoient déjà rétablies. Ce conseil fut suivi , & la ville fut resserrée de si près , que ses défenseurs ne pouvoient recevoir de subsistance qu'à travers les plus grands dangers.

Le fourbe , dont Lifovski venoit de relever le courage , reçut encore de nouvelles espérances par les renforts qui lui arrivoient de toutes parts. Des troupes de Lithuanie venoient se joindre à son armée ; des bandes de brigands accouroient de tous côtés reconnoître un chef digne en effet de les commander ; les Kosaques du Don venoient de se soumettre à sa domination. Ils lui amenèrent , chargé de chaînes , un autre fourbe qui avoit tenté de se mettre à leur tête. Tout ce qu'on fait de lui , c'est qu'il se disoit fils du Tsar Fedor , & qu'il prenoit le nom du Prince qu'il osoit appeler son

1607. père. Le faux Dmitri, coupable du même crime, ne l'en traita pas avec moins de sévérité, & le fit punir de mort. C'étoit se prononcer à lui-même sa propre sentence.

Le Tsar apprit avec étonnement le danger que couroit la ville de Briansk. Il rassembla au plutôt les troupes qu'il avoit congédiées, & les envoya au secours de cette ville, sous le commandement du Prince Kourakin. Ce général parut à la vue de Briansk, le 15 de Décembre. Mais l'hiver étoit si doux, que la Desna qui le séparoit des ennemis, n'étoit encore chargée que de glaçons flottans. Cet obstacle remplit les soldats d'une sorte de fureur, & ne fait qu'exalter leur courage : sans attendre l'ordre de leur chef, ils se précipitent dans l'eau, & tantôt nageant à travers les glaçons épais, tantôt marchant sur ceux qui avoient le plus d'étendue, ils passent la rivière à la vue des ennemis. Les assiégés, animés par le spectacle d'une valeur si prodigieuse, font en même tems une vigoureuse sortie, & les rebelles sont contraints de s'éloigner. La gelée fut si forte pendant la nuit, que, le lendemain matin, le Prince Kourakin passa lui-même avec ses bagages, & après avoir soutenu un léger combat, il jeta des provisions dans la ville, & y fit succéder l'abondance à la disette.

Mais cet exploit servit plus à montrer le courage des Russes qu'à rétablir les affaires du souverain. Kourakin , malgré le nombre de ses troupes & l'avantage qu'il venoit de remporter, ne se crut pas assez fort pour combattre les rebelles en rase campagne. Il se retira, & fut suivi & harcelé jusqu'à une ville nommée Koratchef, où il jeta quelques secours. L'impôsteur craignit de perdre le tems en allant reprendre le siège de Briansk qui venoit d'être raffraîchie, & , poursuivant sa route , il se présenta devant Orel, dont les habitans lui ouvrirent les portes. Ce fut là qu'il résolut de passer l'hiver. Ses succès lui acquirent de nouveaux secours, & des seigneurs Polonois du plus haut rang ne craignirent pas de se joindre à lui.

1607.

Quelles circonstances pour célébrer des fêtes nuptiales, lorsque des portions de la patrie divisée tomboient chaque jour sous la domination d'un vil scélérat; lorsque le Tsar, chancelant sur son trône ébranlé, alloit peut-être le céder au rebut de l'humanité; lorsque les sujets de l'État se déchiroient mutuellement, les uns pour défendre un Prince légitime, mais coupable, les autres pour protéger un lâche impôsteur! Ce fut dans ces tems, où la Russie sauroit dû n'offrir qu'un spectacle de deuil, que Chouiski épousa Marie, fille d'un Prince Bouinossouf : union for-

1608.

_____mée sous de funestes auspices', & dont la
1608. fin sera déplorable.

Il fut impossible d'agir contre le rébelle pendant l'hiver; &, quand enfin la saison permit de reprendre les opérations militaires, les troupes du souverain ne se présentèrent que pour se faire battre. Kourakin, avec ses soldats, soutint seul sa réputation de valeur. L'imposteur victorieux répandit le bruit qu'il alloit marcher vers Moskou. A cette nouvelle, les généraux du Prince effrayés, se retirèrent avec la plus grande partie de la noblesse dans cette capitale, où ils répandirent la terreur. Les soldats, abandonnés de leurs chefs, se dispersèrent, & le faux Dmitri se trouva maître de la campagne.

Il ne perd pas de tems & s'approche de Kalouga. L'effroi se répand au loin. Les seigneurs, les nobles, ne se croient plus en sûreté chez eux, ils abandonnent leurs villages, ils vont avec leurs femmes & leurs enfans se renfermer à Moskou, qu'ils regardent comme un dernier asyle. Un parent du Tsar, le Prince Mikhaïl Chouiski, prend avec Ivan Nikititch Romanof le commandement de l'armée. Mais il ne fait pas même où il pourra trouver l'ennemi. Ce n'étoit pas encore l'armée rébelle qui causoit à Chouiski le plus d'inquiétude : des Princes, des Boïars, mécontents de sa domination,

ou plutôt jaloux de sa fortune, refusent de le servir. Ils rougissent d'obéir à celui qui fut leur égal, & forment le projet de se donner à un fourbe tiré de la fange, pour opprimer leur patrie : tant les passions mettent l'homme en contradiction avec lui-même. On arrêta ceux dont on put découvrir les mauvais desseins; les Princes, les principaux Boïars furent envoyés dans des prisons éloignées, les autres furent punis de mort. L'armée fut rappelée à Moskou dont le rébelle s'approchoit.

Il établit son camp près du bourg de Touchino, à deux lieues de la capitale. Il s'avança même plus près : mais harcelé, resserré par les défenseurs de la ville, il retourna à Touchino, s'y retrancha & y rassembla les provisions nécessaires pour y rester long-tems.

Ce fut de là qu'au nom des Polonois il envoya redemander à Moskou, les ambassadeurs & tous les sujets de la Pologne qui avoient été arrêtés après l'assassinat de celui qu'on appelle le premier faux Dmitri. Ce n'est pas dans le fonds qu'il s'intéressât vivement au sort de ces prisonniers ; il vouloit seulement être instruit par ses députés de la situation des défenseurs de Moskou. A leur retour, il fit répandre le bruit qu'il avoit conclu la paix avec la Russie. Cette nouvelle, parvenue jusqu'à l'armée Russe, qui cam-

1608. poit assez loin de la ville, y répandit la négligence. Les soldats, fatigués par de longues veilles, jetèrent leurs armes, & la nuit suivante, ils se livrèrent au sommeil. L'imposteur, instruit du succès de son stratagème, les surprend & les met en fuite, & dès le lendemain, les Boïars ne pouvant revenir de leur erreur, abandonnent leur camp, & se réfugient autour des murs de Moskou.

Le Tsar sentoît que l'erreur ou l'infidélité de ses sujets donnoit encore moins de force à l'imposteur, que l'appui de la Pologne. Il craignoit, en irritant encore plus cette république, de l'engager à de nouveaux efforts contre lui. Ainsi, après avoir tenu conseil avec le patriarche & les Boïars, il résolut de rendre la liberté aux ambassadeurs Polonois, au Voévode de Sendomir, à sa fille Marine & à leur suite. Le Prince Dolgorouki eut ordre de les conduire jusqu'aux frontières de Smolensk, avec une escorte suffisante.

L'imposteur, instruit de leur départ, envoya après eux le Prince Mossalsk avec des troupes. L'escorte fit mal son devoir, & les Polonois furent enlevés sans résistance. Les ambassadeurs voulurent retourner dans leur patrie : mais Mnichek & sa fille se laissèrent conduire au camp du rébelle.

C'étoit un moment difficile & dange-

reux pour l'impositeur, de recevoir comme son beau-père, comme son épouse, 1608. des gens qui ne l'avoient jamais vu. On ne peut expliquer son audace, qu'en supposant qu'il y avoit eu déjà quelque correspondance secrète entre lui & le Palatin de Sandomir. Povest o Samozv.

Cependant quand Mnichek & Marine lui furent présentés, ils ne purent, dit-on, parfaitement cacher un mouvement de surprise à la vue d'un homme qui n'avoit aucune ressemblance avec celui dont il prenoit le nom. Marine ne témoigna point ces transports de joie qu'elle devoit éprouver en revoyant un époux dont elle avoit pleuré la mort. Après cette froide entrevue, elle fut conduite avec son père dans l'appartement qui leur étoit destiné.

L'indifférence des deux époux supposés ne put échapper à ceux qui en furent les témoins, & jeta quelques doutes dans les esprits. Chacun se confioit en secret ses conjectures; l'illusion alloit se dissiper & le repentir prendre sa place. Le Palatin & sa fille étoient sans doute encore plus agités. L'ambition & la vengeance les portoient à reconnoître le faux Dmitri: l'honneur les arrêtoit; mais l'ambition fut la plus forte. Dix jours après la première entrevue, Marine en eut une seconde avec le rébelle. Alors elle témoigna tous les sentimens qu'une tendre

1608. épouse peut marquer à un époux chéri dont elle a regretté la perte. Les larmes de joie, les plus doux embrassemens, les plus vives caresses, portèrent l'attendrissement dans les ames séduites des spectateurs. Elle n'eut pas honte, pour recouvrer les vains honneurs dont elle avoit joui, de se prostituer à une fourbe infâme dont elle connoissoit toute la bassesse; &, rejetant tout reste de pudeur, cette femme, née dans les premiers rangs de la noblesse, alla partager le logement & la couche d'un homme que le crime seul avoit tiré du rang le plus vil. On eut soin de répandre dans l'armée, que, si elle avoit tardé à marquer sa tendresse à son époux, c'est qu'elle craignoit l'erreur d'un premier moment, & qu'après avoir été si long-tems persuadée de la mort de Dmitri, elle ne s'étoit livrée à la joie de le retrouver, qu'après avoir reçu les preuves les plus certaines de ce bonheur inattendu. Toute grossière qu'étoit cette ruse, elle donna de nouvelles forces à l'imposture.

Let.
o miat.

Le rébelle qui, depuis la prise d'Orel, avoit dû la plupart de ses succès au secours qui lui avoit amené le hetman Polonois Rouginski, & aux conseils & à la valeur de ce chef, en reçut encore un plus puissant, commandé par Sapiéha, homme célèbre par son courage & ses exploits. Ce chef signala son arrivée en battant

& mettant en fuite une armée que le Tſar envoya contre lui : il est vrai qu'il man- 1608.
qua le monastère de Troïtsa, place alors
importante, & dont il avoit voulu se ren-
dre maître.

Mais s'il ne fut pas heureux dans cette tentative, il fut d'un autre côté corriger la fortune. La ville de Souzdal, malgré les efforts de quelques habitans fidèles à leur Prince, se rendit aux troupes qu'il envoya contre elle. La ville de Chouïa, dont les Princes Chouiski tiroient leur nom, & quelques autres places, ne firent pas plus de résistance. Pereſlavle se donna d'elle-même à l'impôſteur, & ses habitans résolurent de le rendre maître de Roſtoſ. Fedôr Romanof, condamné par Boris à l'état monastique, sous le nom de Philarète, avoit été fait métropolit de cette ville par le Tſar Dmitri. Sans doute, quand il avoit reçu de lui cette dignité, cet homme si noble & si courageux ne l'avoit pas regardé comme un vil impôſteur. C'est toujours une bassesse d'accepter les bienfaits de ceux qu'on méſeſtime. Quand on apprit le danger dont Roſtoſ étoit menacé, on exhorta en vain Philarète à chercher sa sûreté loin de sa métropole. Ce prélat courageux crut que son devoir étoit de donner à son troupeau l'exemple de se sacrifier à sa patrie. Il exhorta les habitans à rester fidèles, &, faisant parler la religion dont il étoit

1608. le ministre , il leur promit la couronne du martyr , s'ils périroient pour une si juste cause.

La ville de Rostof ne pouvoit faire aucune résistance : y rester , c'étoit en effet se dévouer à la mort. Cependant la plupart des habitans rougirent de fuir un danger que bravoit Philarète. A l'approche des rebelles de Péreslavle , renforcés par un corps de Polonnois , il revêtit les habits pontificaux , entra dans la cathédrale ; & , après avoir administré la communion au peuple , il resta en prière devant l'autel.

Les rebelles ne furent pas touchés du courage paisible des habitans de Rostof , qui , sans se défendre , ne faisoient que se présenter à la mort. Ils sembloient , saisir avec joie l'occasion de répandre sans peine des flots de sang : ils massacrèrent tout ce qu'ils purent trouver dans les rues , dans les maisons ; ensuite , brisant les portes de la cathédrale , ils firent de ce temple une boucherie sacrilège. Philarète encore plus intrépide , lorsque la mort le menaçoit de plus près , exhortoit ces bourreaux à rentrer dans le devoir : sa voix ne fit qu'irriter leur fureur. Ils le saisirent , le frappèrent , déchirèrent avec mépris ses ornemens pontificaux , & , l'ayant couvert d'un habit de moine , ils l'envoyèrent à l'impôsteur. Le Sanctuaire fut fouillé , les richesses de l'église livrées

au pillage , & les Polonnois arrachèrent & tirèrent au fort les plaques d'or qui ornoient le tombeau d'un saint Léonce, dont les Russes célébroient les miracles : delà , faisant des incursions alentour , ils se rendirent maîtres de plusieurs forteresses.

1608.

Les progrès du faux Dmitri répandirent par tout la consternation & la crainte. Les villes tâchoient , par une prompte soumission , d'éviter de plus grands malheurs. La domination du souverain ne fut plus reconnue que de celles qui , trop éloignées du théâtre de la guerre, ne pouvoient craindre aucun danger. Encore l'éloignement de Nijni-Novgorod ne put-il y maintenir la paix. Les habitans de la campagne se révoltèrent ; le Prince Viazemski leur amena des secours de Touchino , & ils assiégèrent la ville. Mais leur audace eut le sort qu'elle méritoit : ils furent taillés en pièces , & le traître Viazemski tomba dans les fers. Son rang lui donnoit le privilége de ne pouvoir être condamné que par un ordre exprès du souverain : mais les habitans n'eurent aucun respect pour ce rang qu'il avoit déshonoré ; & , sans attendre les ordres de la Cour , ils le pendirent comme un vil scélérat.

poveſt o
Samozy.

Le Tſar étoit sur-tout effrayé du danger , chaque jour plus pressant , de la capitale : il rappela les différens corps de

Let.
o miat.

troupes qu'il avoit envoyées au secours
1608. **des autres parties de l'État.**

Pendant qu'il travailloit à défendre sa capitale contre les ennemis, il reconnut qu'il n'en avoit peut-être pas de plus redoutables que ceux qui étoient enfermés avec lui dans les mêmes murailles. Une conspiration se forma contre lui; un Prince Gagarin, avec quelques autres hommes de la première qualité, en étoit le chef. Il paroît, par le reste de sa conduite, qu'il n'étoit rébelle que par erreur, & qu'il croyoit conspirer contre un usurpateur en faveur du Prince légitime.

Les principaux conjurés se rendent à l'assemblée des Boïars, s'écrient que le Tzar est indigne du trône, & qu'il faut l'en renverser. Les Boïars, étonnés de tant d'audace, ne s'avisent pas même d'employer le pouvoir qu'ils tiennent de leurs charges, & n'osent ni répondre aux complices de Gagarin, ni tenter de les punir, ni même leur résister : ils se lèvent avec effroi & se retirent dans leurs maisons. Les conjurés, malgré l'horreur qu'ils excitent, persistent dans leur dessein criminel : ils arrachent le patriarche de son palais, & le traînent sur la place publique, espérant le forcer par la crainte à soulever le peuple contre le souverain. Mais le fidèle prélat n'élève la voix que pour affermir les sujets dans le devoir. Les séditieux, conservant encore dans

leur fureur quelque respect pour le premier ministre de la religion, n'osent 1608.
porter sur lui des mains sacrilèges, & le laissent retourner sans lui faire aucun mal.

Mais après avoir ainsi manifesté leur projet, il ne leur restoit plus d'autre ressource que de tout braver & de commettre le crime pour éviter le supplice. Un Prince Golitsin se joint à leur faction. Ils courent au palais, déterminés sans doute à poignarder leur souverain. Chouiski se montre en ce moment digne du trône par son courage : il vient au devant d'eux accompagné de ses gardes. Sa présence en impose aux rebelles. La crainte succède dans leurs cœurs à l'audace ; ils fuient, gagnent la première porte de la ville, & se retirent au nombre de trois cents hommes à Touchino auprès de l'imposteur, laissant peut-être le Tsar plus effrayé de leur entreprise, que rassuré par la fidélité de ceux qui ont détesté leur complot.

Le rébelle apprit de ces infidèles habitans de Moskou l'état de cette capitale, & les chemins que prenoient les convois de vivres. Trop foible pour assiéger cette ville, il résolut de l'affamer, & envoya des détachemens arrêter tous les transports de provisions. Ces nouvelles mesures eurent le succès qu'il s'en étoit promis. Bientôt Moskou fut réduit à la

1608. famine , & le grain s'y vendoit à un prix qu'il étoit impossible au peuple de payer. Les pauvres, chassés par le besoin, alloient en foule chercher , auprès de l'impositeur, une subsistance que le Prince légitime ne pouvoit leur fournir. En vain le Tsar se montroit au peuple , le carefsoit , cherchoit à le consoler , & à l'affermir dans le devoir : il ne pouvoit se faire écouter de ces malheureux , qui ne sentoient que l'horreur de leur situation.

Il étoit enfin menacé d'un abandon général, lorsqu'on vit revenir à Moskou le Prince Gagarin , l'auteur de la dernière révolte ; mais humilié , repentant, s'offrant lui-même à la peine qu'il avoit méritée , & rappelant au devoir ce peuple que n'aguères il avoit voulu soulever. Arrivé à Touchino , où il croyoit rendre hommage à ce même Dmitri qu'il avoit vu régner à Moskou , il avoit été surpris de ne trouver qu'un inconnu , qui n'avoit aucune ressemblance avec celui dont il prenoit le nom. Honteux de son erreur , déchiré de remords , Gagarin , au péril de sa vie , revint détromper ses concitoyens , & son rapport rétablit pour quelque tems le repos dans la capitale.

1609. Ce qui contribua le plus à y répandre la tranquillité , ce fut une nouvelle apportée par Gagarin qui rendit quelques espérances aux habitans. Il leur apprit que ,

dans le camp du rébelle, on savoit déjà qu'il venoit d'arriver à Novgorod un secours de Suédois qui, vraisemblablement, se rendroit bientôt à Moskou. Ce secours, dont on espéroit de si grands avantages, & qui ne fit dans la suite qu'aggraver les maux de l'État, étoit le fruit d'une négociation dont la chaîne des événemens ne nous a pas encore permis de parler.

Lorsque le Tfar s'étoit vu abandonné de la plus grande partie des nobles, qui trahissoient lâchement la cause de la patrie pour aller chercher la sûreté sur leurs terres, il avoit cru devoir appeler des étrangers à la défense de l'État, que les citoyens livroient aux plus méprisables des ennemis. Il avoit chargé de l'exécution de ce dessein, son neveu le Prince Mikhaïl Chouiski Skopin. Comme l'usage étoit que tous les traités avec la Suède fussent alors négociés & conclus par le Namestnik de Novgorod, il revêtit Skopin de ce titre, & le chargea de demander des secours à Charles IX, qui régnoit alors en Suède. Ce monarque avoit intérêt de ne pas souffrir que les Polonois, sous le nom de leur faux Tfarévitch, s'emparassent de la Russie. Par cette augmentation de leur puissance, ils seroient devenus pour lui des voisins trop dangereux.

Mikhaïl répondit à la confiance de

Ibid &
Chafirof,
d'après

1609. son oncle. Il obtint du monarque Sué-
dois un secours de deux mille hommes
de cavalerie, & de trois mille hommes
d'infanterie, moyenant un subside con-
venu. Ces troupes devoient suivre toutes
les opérations que Mikhaïl Chouiski ju-
geroit convenables. Par ce même traité,
Charles IX renonçoit à toutes ses pré-
tentions sur la Livonie & l'Estonie; on
lui abandonnoit la ville de Koréla; les
deux Puissances contractantes s'allioient
à perpétuité contre Sigismond & ses en-
fans, & chacune d'elles promettoit de
ne pas faire la paix, sans la participation
& la permission de l'autre.

Conclu le
28 Eév.

Let.
miat.

Pendant que ce traité se négocioit à
Vybourg, Pleskof se soulève, l'esprit de
révolte se manifeste à Novgorod. Le Na-
mestnik effrayé, abandonne cette ville,
quand sa présence y devenoit nécessaire
pour encourager les citoyens fidèles &
réprimer les factieux. Il espère trouver
à Ivangorod un asyle plus voisin de la
Suède: il apprend que les habitans se sont
donnés à l'imposteur. Il tourne ses pas
vers Oréchek: il est mal reçu du Voé-
vode qu'il soupçonne de pencher vers la
rébellion. Rappelé enfin par les princi-
paux habitans à Novgorod, qu'il n'auroit
pas dû quitter, il y rassemble une armée,
il en donne le commandement à Tatist-
chef qui le sollicite, & apprend bientôt
que ce Tatistchef est un traître, qui n'a

voulu se mettre à la tête des troupes que pour les livrer au rébelle. Il remet le juge-
ment du coupable à l'armée même qu'il 1609.
vient de lui confier. Jamais la justice mi-

litaire n'employa moins de formalités ; les soldats furieux , sans faire aucune information , sans chercher à convaincre l'accusé de son crime , se jettent sur lui , le massacrent & le déchirent. En même tems , un partisan Polonois s'approchoit de Novgorod , ravageoit la campagne , & foumettoit tout ce qui n'étoit pas assez fort pour lui résister. Mais il recula bientôt , quand il apprit que l'armée rassemblée par Skopin , s'avançoit contre lui.

Ce fut dans ces circonstances qu'arrivèrent de Livonie les troupes Suédoises , commandées par un homme d'origine François & d'une naissance distinguée , dont le père avoit rempli en Suède les plus hauts emplois militaires. C'étoit le Comte Jacques Pontus de la Gardie. Muller.
Ces troupes n'étoient vraisemblablement qu'au nombre de cinq mille hommes , suivant la lettre du traité. C'est aussi ce que disent les historiens Suédois ; mais Skopin , dont la politique tendoit à rendre le courage aux citoyens , écrivit à toutes les villes qu'il avoit reçu un secours de quinze mille hommes. Cette circonstance est par elle-même peu importante ; mais elle aide à prouver combien il faut se défier des historiens , qui souvent mê-

**me de bonne foi , exagèrent les forces
des armées.**

1609.

Let. o

mat.

Skopin ne laissa pas ce secours inutile. Il entre aussi-tôt en campagne avec les Suédois, il va soumettre Pleskof; & s'il ne prend pas la ville, deux batailles qu'il gagne sur les habitans lui répondent du moins qu'ils ne feront pas de si tôt des entreprises dangereuses. De là il se porte du côté de Tver. D'abord repoussé, mais non pas défait, il se contente de laisser reposer ses troupes un jour entier, fait la nuit suivante une attaque imprévue, & se rend maître des travaux avancés, après avoir fait un grand carnage des Polonois. Les Suédois proposent de donner l'assaut; Mais Skopin, à qui les intérêts du Tsar ne permettent pas de s'arrêter, & qui, peut-être, veut épargner le sang même de ses concitoyens rebelles, s'oppose à ce projet. Les Suédois, irrités de se voir privés d'un pillage sur lequel ils comptoient, l'abandonnent & retournent à Novgorod. Après bien des négociations, ils reviennent enfin se joindre à l'armée Russe. On marche vers Moskou. Skopin reçoit en chemin les députations de plusieurs villes qui lui envoient des présens & demandent à rentrer sous la domination du Tsar. Il fait fortifier la Slabode d'Alexandre, & défait, dans une sortie, le brave Sapiéha, qui l'y vient attaquer.

Pen-

Pendant qu'il rétablit par-tout où il se présente les affaires de son oncle, les habitants de Volodimer, qui s'étoient soumis au faux Dmitri, rentrent dans le devoir, lapident leur Voévode qui veut les maintenir dans leur rébellion, battent les troupes de l'imposteur dont ils venoient d'abjurer la cause; & envoient implorer la clémence du Tzar. 1609.

A peu près dans le même tems, le colonel Bobovski, arrivé de Pologne avec de nouveaux secours qu'il amène à l'imposteur, blâme hautement la conduite de Rouginski, lui reproche de laisser l'armée se fondre dans l'inaction, tandis qu'il auroit pu se rendre maître de Moskou, & ne demande au rébelle que peu de jours pour le faire entrer dans cette capitale. Ces belles promesses remplissent d'espérance les révoltés. Bobovski profite de leur ardeur & les fait sortir de leurs retranchemens. Les troupes du Tzar s'avancent & leur offrent le combat. La bataille fut sanglante : les deux partis, animés d'une égale fureur, montrèrent le même courage, mais enfin les Polonois battus, & repoussés jusqu'à leurs retranchemens, purent à peine s'y soutenir.

Cependant leur perte n'étoit pas encore assez considérable pour abattre leur orgueil. L'hetman Rouginski, tous les factieux de Touchino, les Boïars, les

1609. nobles qui sacrifioient leur patrie aux intérêts d'un scélérat, redoublent leurs efforts contre Moskou, & veulent mettre le feu à la partie de la ville qui n'étoit construite que de bois. Le Tfar fait sortir contre eux une grande partie de ses forces. Le combat dure un jour entier : les Russes fléchissent, le désordre se met dans leur cavalerie, leur infanterie résiste à peine ; ils sont menacés d'une entière défaite, & l'État va subir le joug d'un brigand. Mais, dans l'instant qui doit combler les maux de la Russie, des troupes fraîches sortent de la ville : c'étoit la dernière ressource du souverain. La bataille est rétablie, les rebelles sont battus & poursuivis avec acharnement, & cette défaite leur ôte l'envie de s'épuiser en nouveaux efforts contre la capitale.

Ces avantages offroient au malheureux Chouiski quelques lueurs d'espérance : elles furent encore augmentées par la nouvelle qu'il reçut des succès de Chérémétef. Il avoit mandé au secours de Moskou ce général habile & courageux, qui, par ses talens & ses vertus, avoit mérité la confiance de la nation. Chérémétef, en se rendant aux ordres de son maître, avoit battu les Polonois qui infestoient les villes & les campagnes aux environs de Nijni-Novgorod. Il entra dans cette ville, resserrée chaque jour de plus près par les défenseurs du

rébelle. Les partis qu'il envoya souvent contre eux furent constamment vain- 1609.
queurs & revinrent chargés de butin. En continuant sa marche, il soumit Kasimof: mais, après tant de victoires, & lorsqu'il touchoit au but de ses travaux, il fut battu sous les murs de Souzdal, & il eut beaucoup de peine à se retirer à Volodimer; Moskou se vit privée du secours qu'il lui amenoit & qu'il venoit de lui annoncer en même tems que ses victoires.

Les troubles de l'État ne furent guères augmentés par trois imposteurs qui se montrèrent aux environs d'Astrakhan, & qui ne purent se faire un grand parti. Ces fourbes imbécilles étoient connus; on savoit leur origine & leur état, & d'ailleurs aucune Puissance n'avoit intérêt à soutenir leur cause. L'un se faisoit appeler Auguste & se disoit fils du Tsar Ivan. Un autre; nommé Osinovin, vouloit passer pour fils du Tsarévitch Ivan; & le troisième, qui se faisoit appeler Fedor, se vantoit d'avoir pour père le même Prince. Les Kosaques, qu'ils avoient voulu séduire, vinrent trouver le faux Dmitri: ils avoient déjà perdu Osinovin; ils lui livrèrent les deux autres, qui furent exécutés à Touchino.

Un autre brigand fit beaucoup plus de mal; c'étoit un paysan du domaine, nommé Khotinski, & surnommé Salkof. Il

1609. ~~Il~~ ne chercha point à se couvrir d'un grand nom : ce fut à titre de payfan , qu'il engagea d'autres payfans comme lui à partager ses desseins & à courir la même fortune. Les rebelles , retranchés autour de la capitale , interceptoient les vivres ; elle ne recevoit plus de provisions que par la route de Kolomna. Salkof s'empara de ce chemin & enlevoit tous les convois : il servoit trop bien les Polonois pour n'en être pas protégé. Un des généraux de cette nation ne dédaigna pas de venir à son secours , & les Russes furent battus. Il fut défait enfin lui-même par le Prince Dmitri Pojarski , grand homme , destiné à rendre un jour des services encore plus importans à sa patrie. Salkof vint demander sa grace à Moskou : il ne lui restoit plus que trente hommes qu'il amenoit avec lui.

Mais sa défaite ne rendoit guères moins affreuse la situation des habitans de Moskou , tourmentés par la famine , par leurs propres fédérations que leur inspiroit le besoin , & par les supplices qu'elle leur attiroit. Tant de maux ne satisfaisoient pas encore la haine politique de la Pologne. Les grands de ce Royaume conseillèrent à Sigismond de renoncer à des ménagemens , qui sans tromper personne , empêchoient de réunir assez d'efforts contre une Puissance expirante. Ils le pressoient de déclarer ouvertement la guerre

Jitié Pe-
tra veli-
kago.

au Tfar , & de reprendre au moins les ~~provinces~~ 1609.
 provinces que la Pologne avoit déjà pos-
 fédées. Les affronts que les Polonois
 avoient reçus en Russie, la longue déten-
 tion de plusieurs seigneurs de la première
 distinction , leur paroissoient un prétexte
 suffisant pour la rupture du traité conclu
 avec Boris Godounof. Ce conseil, agréa-
 ble au Prince & à la nation , fut suivi ; la
 guerre fut déclarée , & vingt mille hom- 8 Sep-
 mes furent envoyés faire le siège de Smo- tembre.
 lenks ; le Roi s'y rendit en personne.

Cette démarche du Roi de Pologne
 mit la dissention dans le camp de l'im-
 posteur. On croit qu'elle fut sur-tout
 inspirée & fomentée par l'hetman Jel-
 kovski qu'y envoya Sigismond : mais Sol-
 tykof parut en être le mobile ; il repré-
 senta à ses amis combien il étoit insensé
 de se livrer à tant de travaux & de cou-
 rir tant de dangers pour soutenir la cause
 d'un homme qui les trompoit peut-être ,
 dont les droits étoient au moins fort dou-
 teux , & qui , chaque jour , voyoit ses
 affaires se ruiner de plus en plus , tandis
 qu'ils pouvoient réclamer la protection
 d'un monarque puissant. Ce discours fit
 impression sur leurs esprits : ils sentirent
 que leur prétendu Dmitri ne pouvoit se
 soutenir encore long-tems , puisque les
 Polonois alloient se détacher de ses inté-
 rêts , pour ne s'occuper que de ceux de
 leur Prince , & de leur république. Ils

Let o
 miat.

1609. craignirent de se voir enveloppés dans sa ruine , & proposèrent à l'hetman Rouginski d'arrêter l'impôsteur , de le livrer à Sigismond , & de demander à ce Prince son fils Vladislav pour souverain. Rouginski reçut leur offre avec joie , & promit les bonnes grâces de son maître à ces hommes doublement perfides , qui , après avoir trahi l'État , trahissoient encore le rébelle qui avoit reçu leurs sermens.

Le faux Dmitri pénétra les projets qu'on formoit contre lui ; il profita de la nuit pour quitter son camp , & fuir à Kalouga , accompagné d'un petit nombre d'hommes sur lesquels il comptoit le plus. Sa fuite fut si précipitée , qu'il n'emmena pas même avec lui cette Marine , qui ne rougissoit pas de porter le nom de son épouse. Cet abandon où il laissoit , exposée aux insultes , & au danger même de sa vie , une femme qui méritoit des respects de sa part , & à qui il devoit tant de reconnoissance , met dans un jour odieux la bassesse & la dureté de ce brigand. Un certain Plestchéef eut pitié de Marine , & la conduisit pendant la nuit à Kalouga. Elle continua d'y vivre avec le méprisable qui venoit de lui donner une preuve si choquante de son indifférence.

Poveſt o
Samozy.

L'évasion du faux Dmitri causa une grande fermentation dans le camp de Touchino. La plupart des Russes qui

avoient pris le parti de cet imposteur, 1609.
n'étoient point entrés dans le projet de Soltykof. Quand ils se virent privés du chef que la plûpart d'entr'eux regardoient comme leur souverain légitime, ils accablèrent de reproches les Polonois, qui abandonnoient si lâchement un Prince dont ils avoient promis de réparer les malheurs. La querelle s'anima; les Polonois, insultés, & peut-être encore plus avides de pillage que de vengeance, se jetèrent sur ceux qui les outrageoient, les massacrèrent, & les dépouillèrent. Les Russes, ne trouvant plus de sûreté dans un camp où ils étoient les plus foibles, prirent la fuite, & allèrent à Moskou implorer leur pardon.

Il ne restoit plus guères devant Moskou que les Polonois commandés par P hetman Rouginski. Ils apprennent que Skopin approche & va les attaquer; ils se retirent, sont poursuivis & battus, & le Métropolitè Philarète, qui étoit prisonnier entre leurs mains, recouvre la liberté. Let. 9
miat.

Mais Skopin, qui venoit de servir si fidèlement son oncle & sa patrie, étoit devenu suspect à la Cour. Un certain Liapounof étoit à Rézan à la tête d'un parti considérable. C'étoit un des plus ardens ennemis du Tsar. Soit qu'il eût été frappé du mérite de Skopin, soit qu'il eût feu-

1609. lement voulu le brouiller avec le fou-
verain, il avoit hafardé de lui écrire, l'exhortant à s'emparer du trône, & promettant de lui en faciliter les moyens. Skopin ne vit dans cette lettre qu'un outrage fait à fa fidélité; &, dans le premier mouvement de fa colére, il avoit voulu faire punir les malheureux qui la lui avoient apportée. Il leur fit grace quand il eut reconnu leur innocence. Mais il avoit rendu trop de services à l'État pour n'avoir pas des ennemis à la Cour; ils profitèrent de cette occasion pour lui nuire dans l'esprit du Tſar, déjà peut-être jaloux des talens que son neveu lui confacroit.

Lorsqu'il entra à Moskou avec Pontus de la Gardie, le peuple le regarda comme son libérateur. Son nom étoit par tout répété dans les acclamations générales. Cet amour de la nation ne fit qu'augmenter les ſouçons du Tſar, qui ne fut pas aſſez maître de lui-même pour les diffimuler. Les ennemis de Skopin, attentifs à obſerver les ſentimens du Prince, redoublèrent leurs intrigues. Pontus vit le danger qui menaçoit Skopin au milieu d'une Cour occupée de ſa ruine. Il l'en avertit, & le preſſa de fortir de Moskou. Cette ville étoit délivrée, mais les Polonois aſſiégeoient Smolensk; déjà l'un de leurs généraux ſ'avançoit juſqu'à Mojaïsk. C'étoit là que Skopin devoit ha-

farder sa vie, menacée par de lâches cour-
tifans. Mais il tomba malde & mourut 1699.
d'une violente héromorragie. Sa mort ne
passa pas pour naturelle; on crut que la
Princesse Catherine, belle-sœur du Tzar,
l'avoit empoisonné. Le peuple, à ses
funérailles, témoigna les mêmes regrets
qu'il avoit fait paroître à la mort du Tzar
Fedor, le dernier rejeton de la tige des
anciens souverains. Chouiski affecta la
plus vive douleur, sans pouvoir détour-
ner, par ses larmes, peut-être feintes,
les soupçons de ses sujets, ni diminuer
leur haine.

Si Chouiski fut coupable en effet de la
mort de son neveu, il dut bientôt sentir
le mal qu'il s'étoit fait à lui-même en se
privant d'un général qui avoit la confian-
ce des troupes & qui la méritoit. Il falloit
opposer une armée à celui qui faisoit le
siège de Smolensk. Il en donna le com-
mandement à son frère Dmitri, l'époux
de cette Catherine si violemment soup-
çonnée de la mort de Skopin. On devoit
attendre peu de chose des soldats sous un
général qui leur étoit justement odieux.
La Gardie eut ordre de se combiner avec
Dmitri: mais il avoit estimé Skopin, il
avoit apperçu la trame que l'on formoit
contre lui, il avoit tâché de la rompre,
& il voyoit sans doute avec horreur ce
Dmitri, qu'il regardoit comme l'assassin
de Skopin. Ces circonstances peuvent

1609. nous faire prévoir le mauvais succès des opérations du Tzar contre le Roi de Pologne.

Let. o
miat.
Chafitof.

L'armée étoit encore à peu de distance de Moskou, lorsque les Suédois demandèrent opiniâtement leur paie. On assure que Chouiski avoit remis à Pontus le subside convenu par le traité, & qu'il y avoit encore ajouté une somme, que ce général fut chargé de distribuer aux troupes par forme de gratification. Cependant, soit que la Gardie eût dépensé cet argent pour satisfaire son faste; soit qu'il voulût s'en emparer, ou qu'il fît ce moyen pour indisposer les soldats; soit enfin qu'il n'eût rien reçu; il soutint qu'il n'y avoit point d'argent dans la caisse. Les officiers, les soldats marquèrent un égal mécontentement. Un commandant Suédois fit avertir Jelkovski qu'il pouvoit s'avancer sans crainte, & qu'il n'auroit à faire qu'avec les Russes. L'hetman profita de cet avis, & le combat étoit à peine engagé, que la Gardie avec ses troupes passa du côté des Polonois. Les Russes, effrayés de cette défection, furent aisément vaincus. Ils retournèrent en désordre à Moskou. Les Suédois pillèrent la caisse & le bagage; les Polonois allèrent s'emparer de Mojaïsk, à vingt-deux lieues de la capitale; & la Gardie, après leur avoir laissé une partie de son monde, alla ravager le territoire de

Névgorod , prit la petite ville de La-
goda , & repassa en Suède , content du 1609.
mal qu'il avoit fait aux Russes , & se
reposant sur eux du soin d'achever leur
ruine.

Le faux Dmitri avoit encore un parti ,
& les Polonois prennent la résolution de
ne point abandonner entièrement cet im-
pôteur. C'étoit un ennemi de plus qu'ils
entretenoient contre la Russie , & ils fe-
roient toujours maîtres de le détruire ,
quand leur intérêt l'exigeroit. D'ailleurs
il leur offroit trois mois de paie d'avance.
Sapiéha le ramène devant Moskou. Il en
est bientôt chassé par un secours de Ta-
tars , que Chouiski avoit obtenu du Khan
de Crimée ; mais cela ne l'empêcha pas
de se rendre maître de plusieurs places ,
& de massacrer , dit-on , jusqu'à douze
mille hommes , dans le monastère de
Saint-Paphnute , qui , comme la plupart
des maisons religieuses , étoit alors une
forteresse. Les Tatars , contents de leur Khilkof.
premier exploit , dont ils attendoient peu
de récompense , se retirèrent ou allèrent
se payer en ravageant l'État qu'ils étoient
venus secourir.

Le malheureux Chouiski mande les Let. o
miat.
troupes des villes & n'est point obéi. Ceux
de Rézan sur-tout refusent hautement de
servir. Ils étoient excités à ce refus par ce
même Liapounof qui , nourrissant dans
son cœur une ancienne haine contre le

1609. Tfar, avoit offert la couronne à Skopin & affectoit de vouloir le venger. Il avoit à Moskou un frère nommé Zakhar : il le presse de renverser Chouiski du trône. Par ses lettres, par ses menées, par ses regrets de la mort de Skopin, il fait par tout des ennemis au Prince. En même tems, les intrigues sourdes de Jelkovski avoient déjà préparé une révolution : il continuoit sans doute d'entretenir des émissaires dans la capitale ; ses machines étoient préparées & l'on peut croire que, sans se montrer, il en faisoit jouer tous les ressorts.

Enfin le peuple se soulève, il attribue au Tfar tous les malheurs de l'État ; les Boïars ne lui pardonnent pas d'avoir obtenu la couronne plutôt par un complot obscur & par la faveur d'un parti, que par une élection libre & légale. Ils entrent en négociation avec les rebelles de Touchino, leur font promettre d'abandonner l'impôseur, s'engagent de leur côté à détrôner Chouiski, & les deux partis conviennent de se réunir ensuite pour l'élection d'un nouveau Souverain.

Juin. 1610. Toute la ville semble animée d'un même esprit de rébellion. Zakhar Liapounoff se montre sur la place, accompagné d'une foule des mécontents. Il s'écrie qu'il est tems de ne plus obéir à Chouiski : tout le peuple répond qu'il faut le renver-

ser du trône. On court tumultuairement au palais du Patriarche Hermogène & 1610,
chez les Boïars; on les mène, on les
traîne sur la place. Le Patriarche conser-
ve sa fermeté au milieu du tumulte; mais
le petit nombre des Boïars qui voudroient
rester fidèles au Tzar, cède bientôt à la
crainte. Les parens mêmes de Chouiski,
se tournent contre ce malheureux Prince.
Vorotinski, qui lui est attaché par les
liens du sang, n'hésite pas à se mettre à
la tête des révoltés, les conduit au palais
du Tzar, l'arrête de sa main, & le traîne,
avec son épouse dans la maison qu'il
occupoit avant son élévation.

Les habitans de Moskou qui se
fioient à la parole des rebelles de Tou-
chino, leur font dire que Chouiski est
détrôné, & qu'il est tems qu'eux-mêmes
arrêtent l'impôsteur. Les partisans de ce
fourbe répondent, avec une raillerie
amère, que les habitans de Moskou sont
des traîtres qui ont conspiré contre leur
souverain; mais que pour eux, sujets
fidèles, ils serviront jusqu'au dernier
soupir celui qui a reçu leur serment.

Cette réponse répandit le trouble &
l'incertitude à Moskou. Si les partisans
du Tzar avoient su profiter du moment,
il étoit peut-être rétabli. Mais, dès le
lendemain, les principaux conjurés
amenèrent à Chouiski des prêtres & des
diacres, & le forcèrent à prendre l'habit

monastique. Pour rendre son ordination canonique, il falloit que lui-même fit, à haute voix, la promesse de renoncer au monde: ce malheureux Prince, ferme dans l'infortune, refusoit constamment de prononcer un vœu que son cœur abjuroit: il réclamoit contre la violence. Un Prince Tioufakin prononça les vœux au lieu de Chouiski, & feignit de croire qu'il l'avoit lié par ce subterfuge puérile. Le Patriarche, qui en sentoît toute la nullité, continua de donner à Chouiski le titre de Tfar, & il traitoit Tioufakin de moine, parce qu'il avoit prononcé les vœux monastiques. La Tfaritse ne montra pas moins de fermeté que son époux, & l'on eut recours au même moyen pour la consacrer à la religion.

Khilkof.

Let. o
miat.

Le Tfar & son épouse, réduits à cet état de dégradation, furent envoyés peu de tems après dans des monastères différens. Lorsque Jelkovski se fut rendu maître de l'État, il les conduisit à Sigismond, avec Dmitri & Ivan, frères du malheureux Chouiski. De là ces Princes furent menés à Varsovie, & renfermés. Ils y moururent, & les Russes répandirent le bruit que le Tfar & Dmitri, avoient été empoisonnés ou assassinés dans leur prison. On les enterra sur un chemin, &, à l'endroit où leurs corps furent inhumés, on éleva une colonne

avec une inscription fastueuse : comme si c'eût été un exploit bien glorieux pour Sigismond , d'avoir gardé dans la captivité un souverain déjà renversé du trône , & réduit à la condition de moine. 1610.

Chouiski fut malheureux , & l'on est tenté de le plaindre. Mais si l'on n'a pas oublié qu'il rechercha lâchement la faveur de Godounof , oppresseur de sa famille ; qu'il épousa les intérêts criminels de cet ambitieux ; que , par un rapport calomnieux , concerté avec ce coupable ministre , il attira la plus cruelle & la plus injuste persécution sur la veuve du Tzar Ivan , & sur les parens de cette malheureuse Princesse : si l'on doute enfin qu'il soit innocent de la mort de Chouiski-Skopin , qu'il devoit aimer comme son neveu , récompenser comme un sujet fidèle , & respecter comme son défenseur : alors on perdra pour lui tout sentiment de compassion , on ne lui conservera plus que du mépris & de la haine. Mais il avoit porté la couronne ; il étoit , en qualité de Souverain , frère de Sigismond : il n'appartenoit pas à ce Prince de le punir.



1610.

INTERREGNE.

La Russie n'avoit plus de souverain ; & les grands , partagés de sentimens , d'inclinations , de partis , n'avoient aucun projet déterminé. Les uns étoient vendus à la Pologne , les autres tenoient pour l'imposteur ; d'autres enfin , plus sages & meilleurs citoyens , souhaitoient qu'une élection libre disposât du trône. Cependant il falloit trouver un remède à l'anarchie qui est le pire de tous les maux , & les Boïars prirent en mains les rênes de l'État. Les partisans du faux Dmitri fortirent de la ville & se rendirent au camp de Touchino.

Khilkhof.

Let. o
miat.

L'hetman Jelkovski , qui étoit à Mojaïsk , n'a pas plutôt appris la révolution , qu'il paroît devant Moskou. Mais , loin de commettre aucune hostilité , il semble ne s'être approché de la capitale que pour en imposer au rébelle qui la menaçoit. Par ses intelligences , par ses promesses , il augmente le nombre des amis qu'il avoit dans la ville. Il gagne la confiance des habitans qui ont le plus de crédit , il négocie avec eux , & leur fait sentir que le seul moyen de terminer leurs maux , c'est de se jeter dans les bras de Sigismond.

Cependant un État aussi vaste, aussi puissant que la Russie, ne pourroit, sans 1619.
doute, devenir une province de la Pologne. La différence de la religion est un autre obstacle, peut-être plus invincible, à la réunion de ces deux États. Jelkovski fait prévoir & prévenir ces difficultés : il insinue que le Roi ne refusera pas de donner son fils Vladislas à la Russie, & que ce jeune Prince pourra bien embrasser la religion de ses nouveaux sujets. A cette dernière condition, le Patriarche lui-même approuve ce choix, parce qu'en effet il ne peut choisir qu'entre des partis plus au moins fâcheux. On propose à l'hetman des conférences. Enfin les Boïars, sans prendre le consentement des autres villes, promettent de reconnoître Vladislas pour souverain, à condition qu'il professera la religion Grecque ; qu'il ne gardera auprès de lui aucun Polonois ; qu'avant son arrivée, les Polonois n'entreront pas à Moskou, que ceux qui se trouvent sous le commandement de Jelkovski se tiendront à quelque distance de la ville, & qu'enfin les autres resteront à Mojaïsk. Ces conditions sont signées de part & d'autre, & les citoyens prêtent serment à Vladislas entre les mains de l'hetman.

Après cet accord, il n'étoit plus permis aux Russes de tenir pour l'impôseur, ni aux Polonois de le secourir. Jelkovski

1610. fait ordonner à Sapiéha de l'abandonner & cet ordre est aussi tôt exécuté.

Enfin Vladislav étoit reconnu pour souverain : il sembloit qu'il n'y avoit plus qu'à recevoir ce jeune Prince, & que la paix & le bon ordre alloient se rétablir dans l'État. Les Polonois, suivant leur convention, se tenoient hors de Moskou & ne donnoient aucun sujet de plaintes : mais leur tranquillité n'étoit qu'un piège, & les mauvais citoyens qui leur étoient vendus & qui se concertoient avec eux, cherchoient un prétexte pour les introduire dans la ville. Ils feignirent de croire que le bas peuple entretenoit des intelligences avec l'impôsteur, & vouloit lui livrer Moskou ; ils soutinrent que l'on ne pouvoit se mettre en sûreté qu'en appelant Jelkovski, & qu'on devoit avoir d'autant plus de confiance en ce général, qu'il servoit son maître en défendant la Russie, devenue le domaine de Vladislav.

Mikhaïl Soltykof s'étoit mis à la tête du parti qui tenoit pour les Polonois. Il avoit du crédit, il étoit entreprenant, adroit, remuant, audacieux : il favoit employer à propos les caresses, l'intrigue, les menaces, & se permettoit même la violence. Enfin Jelkovski, en entrant dans Moskou, malgré ses promesses, parut se rendre aux vœux des habitans. Mais ceux-ci reconnurent bientôt qu'ils

s'étoient donnés un maître. Les Boïars perdirent leur pouvoir , après avoir gouverné pendant un mois. L'hetman distribua ses troupes dans tous les quartiers, se fit remettre les clefs de toutes les portes de la ville, & ne confia la garde des postes importans qu'à des Polonois & à des Allemands. 1610.

Il étoit encore gêné dans ses perfides desseins par les troupes Russes qui se trouvoient en assez grand nombre à Moskou. Soltykof fut le délivrer de cette inquiétude. Il prétexta que Novgorod étoit menacée par les Suédois , & y envoya un corps des troupes commandées par Ivan son fils. Peut-être cependant ne faut-il pas mettre cette démarche au nombre de ses crimes. On verra dans la suite que ce n'étoit pas en vain qu'il craignoit pour Novgorod , & il paroît qu'il vouloit faire rentrer sous la domination de la Russie ce que la Gardie avoit enlevé.

En effet le jeune Soltykof reprit l'année suivante la ville de Ladoga : mais il fut mal récompensé de ce service. Les Polonois avoient eu le tems de se rendre odieux , & les habitans voulurent punir, sur le fils, l'attachement du père pour ces ennemis de l'État. Le jeune Soltykof, après sa victoire, revint à Novgorod à l'invitation des habitans. Mais ils ne le rappeloient que pour le sacrifier à leur haine. Ils l'arrêtent, l'accusent de pro-

1610. jets criminels contre la patrie & contre leur ville, & l'appliquèrent aux plus horribles tortures, sans en pouvoir tirer aucun aveu. Il jura toujours, au milieu des tourmens, que, quand son père lui-même feroit venu à la tête des Polonois attaquer Novgorod, il n'auroit pas balancé à combattre contre lui. Mais sa fermeté, ses sermens, & peut-être même son innocence, ne purent lui sauver la vie. On vouloit sa mort, on la vouloit affreuse; il fut empalé.

Jelkovski, maître de Moskou, ne garda plus aucun ménagement. Il se saisit de la caisse des Tsars; il s'empara d'une partie de ce trésor, en employa une autre partie à corrompre les âmes viles qui consentoient à se vendre, & remit le reste à un payfan Russe, devenu marchand, à qui Sigismond donna la charge de trésorier. Par ses exactions, par sa dureté, par ses brigandages, cet avare parvenu fit encore plus de mal au peuple que les ennemis.

Jelkovski ne négligea rien pour mettre la ville en état de défense. Quand il crut que sa présence n'y étoit plus nécessaire, il donna le commandement des troupes à un Polonois nommé Gochewski, retourna auprès de Sigismond, & lui mena le Tsar détrôné & sa famille. Nous avons vu quel fut leur sort.

Dès que le faux Dmitri vit que les

Polonois s'étoient rendus maîtres de la capitale, & qu'il ne lui restoit plus aucune 1610.
 espérance d'y rentrer, il abandonna son camp de Touchino & se retira à Kalouga. Mais il n'en conservoit pas moins auprès de lui, dans sa retraite, des Kosques, des Tatars & des Russes, qui s'inquiétoient peu des résolutions prises à Moskou. Il falloit le combattre, le vaincre, ruiner son parti ; & les Polonois, détachés de sa faction, n'étoient peut-être pas fâchés de la laisser subsister encore, parce qu'elle tenoit toujours les Russes en alarmes. La patrie en fut délivrée à moins de frais.

Ourmamet, Tzar ou Khan de Kassimof, se trouvoit auprès de l'imposteur avec son fils & le Prince Ourouloff, son ami. L'indigne fils d'Ourmamet avertit le faux Dmitri de se défier de son père, qui avoit formé le dessein de lui donner la mort. Le Khan de Kassimof, qui avoit à sa suite un grand nombre des Tatars, étoit trop puissant pour que son lâche ennemi osât l'attaquer ouvertement, L'imposteur continua de lui témoigner la même confiance, de l'admettre à ses parties de plaisirs ; &, l'ayant mené avec lui à la chasse, il le conduisit dans un endroit reculé, sur les bords de l'Ougra, le tua de sa main, fit massacrer deux Tatars qui l'accompagnoient, & jeter les trois cadavres dans la rivière. Après

1610. avoir commis ce crime, il revint au grand galop, avec deux confidens qui l'avoient suivi, rejoindre le gros des chasseurs dont il s'étoit écarté à dessein. L'effroi étoit peint sur son visage. Il raconta qu'Ourmamet avoit voulu l'assassiner, que, n'ayant pu remplir son mauvais dessein, il avoit pris la fuite du côté de Moskou. Pour rendre encore son récit plus vraisemblable, il envoya du monde à sa poursuite.

Mais Ouroussof ne fut point trompé par ce mensonge, & jura de venger son ami. Un jour que l'imposteur sortit pour aller à la chasse, il le suivit de près avec quelques hommes affidés, le joignit à un quart de lieue de Kalouga, lui trancha la tête d'un coup de sabre; &, sans rentrer dans la ville, il se rendit en Crimée.

La nouvelle de la mort du scélérat excite à Kalouga moins de consternation que de fureur; chacun prend les armes, &, comme si tous les Tatars eussent eu part à l'action d'Ouroussof, ils furent impitoyablement massacrés. Marine étoit enceinte. Tous les partisans de l'imposteur prêtèrent serment de fidélité à l'enfant qu'elle mettroit au monde. Zarouts-ki, Ataman des Kosaques du Don, se distingua par son zèle empressé. Il espéroit satisfaire sa propre ambition, en servant celle de Marine. Elle accoucha peu

de tems après d'un fils : malheureux enfant, qui ne reçut la vie que pour être en naissant le chef d'un parti criminel, & pour la terminer par un supplice ignominieux, avant l'âge où l'on peut devenir coupable. 1610.

La mort de l'imposteur ne soulageoit pas les maux de la Russie. Délivrée d'un ennemi, qui n'étoit déjà plus à craindre, elle en conservoit un redoutable, qui agissoit à la fois dans la capitale & sur les frontières. Les Polonois s'étoient bientôt lassés de se contraindre & ne cachotent plus leurs desseins.

Dès que les habitans de Moskou étoient convenus de reconnoître Vladislas, l'hetman Jelkovski les avoit pressés d'envoyer une ambassade au Roi de Pologne, pour rendre hommage au Prince son fils, & pour régler définitivement les conditions suivant lesquelles on l'élevoit au trône. On choisit pour ambassadeurs le métropolitaine Philarète & le Prince Vassili Vassiliévitch Golitsin, qui s'étoit distingué dans les commandemens militaires, & que le vœu de la nation avoit appelé au trône après la mort de Dmitri. On leur joignit quelques ecclésiastiques des plus lettrés qu'on pût trouver alors en Russie, & quelques nobles d'un rang inférieur. Ils partirent le 9 de Septembre 1610.

Ils furent présentés au Roi dans son

1610.

camp devant Smolensk, dont il faisoit le siège. Chein, gentilhomme Prussien, qui avoit pris du service en Russie, & embrassé la religion Grecque, commandoit dans la place : il la défendoit avec courage, &, ferme dans son devoir, il résistoit aux sollicitations & aux menées de l'Archevêque, qui vouloit la livrer aux Polonois. Sigismond fit d'abord un bon accueil aux ambassadeurs : mais quand il osa leur proposer de lui faire livrer Smolensk : „ lorsque le Prince votre
„ fils, lui répondit Philarète, fera monté sur le trône, il possédera non-seulement Smolensk, mais toute la Russie.
„ Il ne vous convient point de démembler ses États „. Cette réponse hardie déplut à Sigismond. Il ne cacha pas longtemps le dessein qu'il avoit eu de conquérir la Russie, ou de démembrer au moins les plus belles provinces pour les unir à la Pologne. Il ne fut plus question d'envoyer Vladislav à Moskou. Las des représentations des ambassadeurs, de leurs reproches, de leur résistance, il les fit emprisonner au mépris du droit des gens. On eut soin de leur rendre la captivité douloureuse. La plus commune subsistance ne leur étoit accordée qu'au poids de l'or. Il leur arriva de payer un seau d'eau jusqu'à cinq roubles. Ils languirent dans cet état de souffrance neuf ans entiers, & Golitsin mourut lorsqu'il alloit

loit recouvrer la liberté. Quelques mem-
bres subalternes de l'ambassade, deve- 1611.
nus infidèles à leur patrie, furent envoyés
à Moskou pour y séduire leurs conci-
toyens & augmenter la faction des Po-
lonois.

Il sembloit que les Russes courussent
au devant d'un joug honteux. Sigismond
avoit dans son camp une Cour nombreu-
se de seigneurs Russes de la première dis-
tinction, qui lui offroient des présens,
lui rendoient leurs hommages, & solli-
citoient des rangs, des fiefs, des digni-
tés & la dépouille des citoyens fidèles qui
osoient résister aux Polonois. Le Roi ne
refusoit aucune de leurs demandes & leur
distribuoit généreusement ce qui n'étoit
pas encore en sa possession.

Les habitans de Moskou gémissaient
dans le plus dur esclavage : leur fortune,
leurs femmes, leurs filles étoient des
biens qui ne leur appartenoient plus. Des
larmes méprisées étoient les seules armes
qu'ils pussent opposer à leurs tyrans ;
on leur avoit enlevé toutes les autres. On
força les Boïars d'écrire à Sigismond pour
lui demander encore le Prince son fils &
l'assurer que d'ailleurs ils se soumettoient
à toutes ses volontés : c'étoit lui livrer la
patrie, les loix & la religion. Le Patriar-
che, à qui Soltykof tenoit un poignard
levé sur le sein, refusa seul de signer cette
lettre.

1611. Ce Pontife étoit sur-tout odieux aux partisans de la Pologne, il traversoit tous leurs desseins, il soutenoit le courage du peuple, il l'affermissoit dans la religion, & lui faisoit voir avec horreur une chapelle catholique érigée dans l'ancien palais de Godounof. Ses vertus & ses préjugés le rendoient également redoutable aux mauvais citoyens. D'ailleurs, telles étoient les prérogatives de sa dignité, que son approbation & sa signature étoient nécessaires pour donner du poids à leurs délibérations & légitimer, en quelque sorte, leurs attentats. On ne pouvoit ni le séduire par les promesses, ni le vaincre par les menaces; on résolut de l'assassiner à la procession du dimanche des rameaux. Le peuple ne devoit pas être plus épargné que le Pontife. Mais la conspiration fut découverte, la procession ne se fit pas & le peuple resta renfermé dans les maisons.

Ibid.
& Gra.
Drev-
niaia.
Vivlio-
phica.

Let. o
miat.

La haine des Polonois trompée, en devint plus furieuse. Ils ne différèrent que jusqu'au lendemain leur vengeance. Ce fut un jour de carnage. Toutes les rues, toutes les places, ruisselèrent de sang. Les Polonois & leurs complices couroient par tout cherchant des victimes à leur rage. Les prêtres, les moines, furent les premiers immolés. Les charmes touchans de la jeunesse, l'infirmité de la vieillesse, la foiblesse de l'enfance, rien

ne pouvoit attendre les assassins. Le marché étoit rempli de morts & des mourans entassés. Un grand nombre des maisons furent livrées aux flammes; les églises, les monastères, pillés, souillés, renversés; les reliques jetées, dispersées; les images à qui les Russes ignorans rendoient un culte approchant de l'idolâtrie, servirent de but aux armes des Polonois, qui jouoient entr'eux au milieu des cadavres. Plusieurs Boïars périrent. Un Prince Golitsin, frère de l'ambassadeur, fut assassiné dans sa maison. Le Prince Pojarski, couvert de blessures & privé de sentiment, fut heureusement emporté hors de la ville. Ses jours deviendront utiles à la patrie.

On dit que Sigismond approuva ce massacre, & récompensa ceux qui lui en apportèrent la nouvelle. Il ordonna de déposer le Patriarche; on ne fait comment sa vie fut épargnée dans le carnage général: il fut dégradé, & réduit à l'état monastique, renfermé dans le Tchoudof. On lui donna des gardes: comme sa vertu lui conservoit le plus grand ascendant, même dans son abjection, les factieux tâchèrent encore de se le rendre favorable. Mais la captivité n'avoit pas abattu son courage; &, pour se venger de sa fidélité, on le laissa mourir de faim. En le déposant, on avoit rétabli dans la dignité patriarchale cet ancien évêque de Chy-

~~1611.~~ pre, cet Ignace fait Patriarche par Dmi-
1611. tri. Lorsque les Polonois furent prêts à rendre Moskou, il fut se soustraire à la dégradation & à la captivité, en fuyant en Pologne où il finit ses jours.

Liapounof, l'un des principaux auteurs de la conjuration, qui avoit renversé Chouiski du trône, pouvoit se reprocher les maux de l'État: il tenta le premier de les réparer. Dès qu'il eut appris à Kazan la conduite des Polonois, il sollicita les principales villes de la Russie à réunir leurs forces contre les ennemis perfides qui déchiroient l'État, sous prétexte de lui donner un maître. Kalouga, Volodimer, Jouzdal, Iaroslavle, & plusieurs autres villes entrèrent dans la confédération. Les Voévodes qui commandoient convoquèrent la noblesse: la levée des troupes se fit avec toute la diligence que permettoit cette opération, toujours lente dans ces tems où il n'y avoit pas de service réglé.

Enfin cette armée parut devant la capitale vers la fin du printems: les Voévodes la divisèrent en plusieurs corps qui occupèrent toutes les portes. Mais on s'aperçut bientôt que la multiplicité des chefs nuisoit à l'intérêt commun: les ordres se contrarioient mutuellement; il n'y avoit ni dans les vues ni dans les opérations cette unité si nécessaire au succès.

Les Voévodes firent au bien de l'État

le sacrifice même de leur amour propre, & l'on permit aux troupes de choisir 1611.
 elles-mêmes leurs chefs. Ce choix tomba sur Prokophei-Liapounof & sur Dmitri-Troubetskoï. Les Kofaques choisirent de leur côté Zaroutski, ce zélé protecteur de Marine. On étoit obligé d'accepter ses services, parce qu'il partageoit la haine commune contre les Polonois. Ceux-ci avoient fait une sortie contre les Russes dès qu'ils s'étoient montrés devant Moskou ; mais ils s'étoient retirés après un léger combat. Chaque jour il y avoit quelque action. Ces escarmouches coûtoient du sang & les choses restoient à peu près dans le même état.

Si les Russes faisoient peu de progrès contre Moskou, Sigismond n'avoit guères plus de succès contre Smolensk. Ses troupes se fatiguoient sans abattre le courage des assiégés. Enfin le défaut de sel, ou plutôt encore la mauvaise nourriture, y répandit bientôt le scorbut, maladie familière au Nord, qui devient affreuse quand le principe en est exalté. Cependant Cheïn, privé d'un grand nombre de bras, se défendoit avec la même valeur. Sigismond auroit peut-être été forcé de lever le siège, si, parmi les habitans de Smolensk, il ne s'étoit trouvé un traître.

Un nommé Dédichin parvint à tromper la vigilance des gardes, & se rendit au

1611. camp de Sigismond. Il lui indiqua un côté de la ville où le mur feroit facilement battu, parce qu'il avoit été construit à la hâte, vers la fin de l'automne, dans le tems des premières gelées. Tous les efforts des assiégeans se tournent vers cet endroit foible; bientôt la brèche est praticable, & la ville est prise d'assaut pendant la nuit. Un grand nombre de bourgeois se réfugient dans la principale église; mais l'un d'eux, comme s'il ne voyoit qu'à regret quelques-uns de ses concitoyens échapper au carnage, met le feu aux poudres renfermées dans les caves de cette église, qui avoient servi de magasin pendant le siège.

Le Roi fit appliquer Cheïn à la torture pour le contraindre à lui livrer le trésor, qui peut-être n'existoit pas. Ce malheureux boyarin supporta les tourmens avec le même courage qu'il avoit montré sous les armes. Il fut ensuite envoyé en Pologne, où, renfermé dans une affreuse prison, il supporta dix ans entiers les horreurs de la captivité avec sa femme, une fille & un fils. Les fortifications de Smolensk furent rétablies, la ville fut mise dans un meilleur état de défense, qu'elle n'étoit auparavant; le Roi y laissa des provisions & des troupes, & retourna dans ses États.

La Russie venoit de perdre l'une de ses principales villes frontières, & n'avoit

que peu d'espérance de recouvrer sa capitale. Il est vrai que l'armée Russe avoit enlevé quelques travaux du côté de la Ville-Blanche. Mais , après ce premier avantage , elle étoit restée dans l'inaction. Les chefs sentoient eux-mêmes la foiblesse de leurs opérations , & croyoient avoir besoin d'un souverain pour y donner plus de vigueur. Ils conçurent le projet d'opposer la Suède à la Pologne , & de demander à Charles IX un de ses fils. Ils envoyèrent traiter cette affaire à Novgorod. 1611.

La dissention régnoit entr'eux , & se manifestoit chaque jour d'avantage. Chacun d'eux vouloit avoir la prééminence sur son collègue. Troubetskoï , peu actif & intéressé , ne jouissoit que d'un foible ascendant. Liapounof , par sa hauteur & son insolence , indisposoit la noblesse qu'il osoit insulter , & ne ménageoit pas même les Boïars. Zaroutski étoit moins un général qu'un chef de brigands. Il laissoit toute licence à ses Kosques , leur permettoit d'insulter , de piller , de maltraiter les Russes avec lesquels il devoit combattre. Il étoit d'ailleurs bien loin d'entrer dans les vues de ses collègues pour le choix d'un souverain. Amant déclaré de Marine , il vouloit placer sur le trône le fils de cette femme , aussi basse qu'ambitieuse.

Les troupes mouroient de faim ; leurs plaintes sont mal reçues , malgré les représentations de Liapounof , dont leurs

1611. ~~maux~~ maux excitent la pitié. Il demande sur-
tout qu'on s'oppose aux brigandages des
Kosaques, & se rend odieux à Zaroutski.
Ce misérable le fait assassiner.

Un trait de vertu brille à travers ces
horreurs ténébreuses. Un Rjevski, dont
l'histoire ne parle que pour nous faire
admirer sa fin, se montrait depuis long-
tems le plus violent ennemi de Liapou-
nof, & se fit tuer en le défendant. Qu'au-
roit il fait pour un ami ?

Les Polonois, maîtres de la capitale,
étoient en possession de Pereflavle. Sa-
piéha, qui étoit venu proposer aux chefs
devant Moskou des conférences inutiles,
& qui avoit soutenu contr'eux deux
combats décisifs, avoit été s'en emparer,
& de là, il faisoit des courses contre les
villes d'alentour.

La Russie étoit trop malheureuse pour
n'avoir pas autant d'ennemis que de voi-
sins. Pontus de la Gardie, qui, dans son
expédition, avoit connu toute la foiblesse
de cet Empire, pressa Charles IX de ten-
ter au moins la conquête de Novgorod.
Il s'approcha de cette ville, à la distance
d'une lieue & demie, & les habitans,
qui peut-être avoient entamé déjà quel-
ques négociations avec la Suède, rela-
tivement aux vues des chefs qui com-
mandoient devant Moskou, crurent qu'il
venoit au secours de l'État. Ils s'aban-
donnèrent à une dangereuse confiance.

Odoëvski commandoit en qualité de ~~boyarin~~ ^{1611.} il n'avoit ni prévoyance, ni activité. Boutourlin, revêtu de la dignité de Voévode, croyoit que les Polonois étoient seuls à craindre. Les troupes étoient en mauvaise intelligence avec les bourgeois, & les chefs étoient presque toujours ivres. Boutourlin passoit souvent au camp des Suédois, & buvoit avec eux. Les marchands alloient y faire le commerce.

Pendant qu'on s'endormoit ainsi dans une stupide sécurité, Pontus cherchoit les moyens de s'emparer de la ville. Un prisonnier promit de la lui livrer. On faisoit très négligemment la garde pendant la nuit. Ce traître conduit les Suédois aux portes qu'il favoit être les plus mal gardées. Ils entrent sans que personne se doute même de leur approche. Les habitans ne s'apperçoivent de leur malheur, qu'aux cris des sentinelles qu'on égorge. Boutourlin apprend qu'on est surpris. Au lieu d'aller combattre, il court au quartier marchand, pille les boutiques, & sort de la ville. Personne ne se met en devoir de résister.

Enfin un chef de Strélits, quatre de ses amis & une quarantaine des Kosaques se font massacrer en défendant les citoyens, qui s'abandonnent eux-mêmes. Le Protropope ou curé de Sainte-Sophie se renferme dans sa maison avec quelques gens

~~animés~~ animés par son courage : ils tirent sur les
1611. Suédois, en tuent un grand nombre & se laissent brûler avec la maison plutôt que de se rendre ; hommes respectables, qui ne purent servir leur patrie, mais qui s'offrirent du moins pour elle en sacrifice.

Pendant qu'un prêtre combat & meurt pour l'État ; que le Voévode Boutourlin s'enfuit, après avoir volé les citoyens qu'il devoit défendre : le boïarin Odoevski demande à capituler. L'histoire nomme avec lui le Métropolite ; car aucune affaire importante ne pouvoit alors se conformer sans l'intervention du chef ecclésiastique. Trois jours après la capitulation, ils demandèrent pour souverain un fils du Roi de Suède. Ils espéroient sans doute, par cette demande, être traités avec plus de ménagement.

Dans ces cruelles circonstances, parut encore un nouvel imposteur. Ce fourbe hardi, que n'effrayoit pas le sort des misérables qui l'avoient précédé, étoit un diacre du couvent de Moskou : il se nommoit Sidor. Il parut à Ivan-Gorod, & annonça qu'il étoit le même Dmitri, échappé aux embûches de Godounof, à la conspiration de Chouiski, & à l'attentat d'Ourouffof. On ne fait ce qui doit étonner le plus, de son audace, ou de la simplicité des habitans. Ils lui prêtèrent serment, & le menèrent à Pleskof.

On y inclinoit déjà vers la sédition ; il fut reçu avec transport. Les habitans firent au plutôt annoncer cette nouvelle à un Ataman des Kosaques, nommé Popof, qui se trouvoit au camp devant Moskou. 1611.

Ce camp étoit en désordre, le mécontentement y étoit à son comble : la nouveauté devoit y plaire. Les Kosaques, toujours inconstans, toujours amis du trouble, firent aussi tôt serment aux émissaires du scélérat. Plusieurs Russes suivirent leur exemple. Ceux qui ne dissimulèrent point leur horreur pour cette infidélité, furent maltraités, & obligés de se retirer dans la ville à qui leur éloignement de la capitale conservoit encore la paix. Plestchéef, Béguitchef, furent envoyés à Pleskof, avec un grand nombre de Kosaques, pour présenter au nouvel imposteur les hommages de l'armée.

Quand ils parurent devant lui, le vieux Béguitchef s'écria, avec toutes les apparences d'un transport de joie : „ c'est „ notre véritable souverain, que nous „ avons servi à Kalouga „ ! Trahissoit-il sa conscience & la patrie ? dissimuloit-il pour la mieux servir ? Plestchéef, qui avoit vu souvent Dmitri pendant les six mois qu'il régna à Moskou, & qui n'avoit pas moins connu le fourbe qui lui avoit succédé, cacha son étonnement

1611. ~~en~~ voyant un inconnu. Mais il fit part de sa découverte au Prince Khovanski, Voévode de Pleskof; ils se concertèrent avec quelques personnes qui s'étoient laissé tromper, mais qui auroient rougi de servir un scélérat : Sidor fut arrêté, envoyé au camp devant Moskou, & pendu à un arbre. On jeta en prison ceux qui s'opiniâtroient à tenir son parti.

Le supplice d'un civil criminel apportoit peu de soulagement à la Russie; elle sembloit perdue, lorsqu'un simple bourgeois de Nijni-Novgorod résolut de la sauver. C'étoit un boucher, nommé Kozma Minin, & surnommé Soukhoroukin, ou Séche-main. Il assemble ses concitoyens, il les exhorte à sacrifier leur fortune, à vendre leurs maisons, leurs habits, leurs meubles, à engager, s'il le faut, leurs femmes & leurs enfans, pour payer des troupes, & mettre à leur tête un habile général.

L'enthousiasme vertueux dont il est rempli passe dans toutes les ames. Pôjarski se rétablissoit de ses blessures, dans une terre qu'il possédoit à trente petites lieues de Nijni-Novgorod. On lui envoie une députation, on le supplie de sauver l'État, & de commander les troupes qu'on s'engageoit à soudoyer. Pôjarski aimoit la patrie, il embrasse avec joie l'occasion de la servir. Il connoissoit Minin. Il l'avoit vu porter les armes

avec honneur. Il exige que cet honnête & généreux citoyen , soit chargé de recueillir & de distribuer les fonds. A peine le bruit de son entreprise s'est répandu, qu'il reçoit des troupes de Dorogobouge, de Viazma, du territoire de Smolensk ; car la ville étoit entre les mains des Polonois.

1611.

Il arrive avec cette petite armée à Nijni-Novgorod, il a le chagrin de n'y trouver que des fonds insuffisans. Mais les villes se disputent à l'envi l'honneur de contribuer aux frais d'une si noble entreprise, & la caisse se remplit. L'appât d'une solde considérable attire sous son commandement une foule de citoyens, exercés depuis long-tems au métier des armes ; des Strélits, des Kosques, qui avoient servi du tems de Chouiski, viennent se ranger auprès d'un général qui avoit la confiance de la nation, & qui, sur-tout, promettoit de bien payer leurs services. Kazan ne fournit rien. Elle étoit sous le commandement d'un Nicanor Choulguin, qui espéroit, à la faveur des troubles, s'établir dans cette ville une domination indépendante. Il fut arrêté dans la suite, & envoyé en Sibérie.

1612.

Ce fut alors que les Polonois & leurs adhérens firent mourir le Patriarche Hermogène, parce qu'il refusa d'écrire à Pojarski pour le détourner de son entreprise.

1612. Ce général part pour Iaroslavle. Il reçoit en chemin les hommages & les secours des villes. Zaroutski est instruit de sa marche. Il craint de voir renverser le parti de Marine, & ses propres espérances. Il envoie des Kosaques s'emparer d'Iaroslavle. Pojarski est informé de leur dessein; il expédie contre eux un corps de troupes qui les défait, & en prend un grand nombre. Lui-même arrive bientôt. Il est reçu comme le sauveur de l'État. Son armée s'étoit accrue sur la route. Une nombreuse noblesse vient briguer l'honneur de servir sous ses ordres. Les marchands apportent de tous côtés de riches contributions. Malgré son impatience, il ne veut pas s'approcher de Moskou sans avoir dissipé les partis de Kosaques & de rebelles qui infestoient plusieurs contrées de la Russie. Toutes ses entreprises sont heureuses. Il envoya des hommes de confiance à Novgorod pour y prendre une connoissance plus exacte du traité qu'on venoit d'y conclure avec la Suède. Il n'étoit pas éloigné de reconnoître le Prince de Suède, s'il n'en pouvoit résulter aucun mal pour l'État, & si ce Prince vouloit embrasser la religion du pays. Ses députés lui rapportèrent qu'on devoit avoir peu de confiance dans les mesures prises à Novgorod. Ainsi, ne comptant plus que sur lui-même, il hâta ses préparatifs.

Alors Zaroutski venoit, dit-on, d'é-
 pouser Marine, toujours prête à se jeter ^{1612.}
 dans les bras de quiconque pouvoit servir ^{Khilkof.}
 son ambition. Souillé de crimes dont il
 ne pouvoit espérer l'impunité qu'à l'abri
 du trône, où il comptoit placer sa maî-
 tresse ou son épouse; maître de plusieurs
 villes qu'il avoit usurpées; enrichi des
 dépouilles des nobles, dont il avoit en-
 levé les terres & les trésors, après leur
 avoir ôté la vie: il trembloit à chaque
 nouvelle qu'on lui apportoit des succès
 de Pojarski. Teint du sang de tant de
 citoyens qu'il avoit immolés à sa ven-
 geance, à ses soupçons, à sa rapacité, il
 ne pouvoit être épouvanté par un nouvel
 assassinat.

Il charge quelques Kofaques de se ren-
 dre au camp de Pojarski & d'épier l'oc-
 casion de lui donner la mort. Le plus dé-
 terminé de ces scélérats choisit le mo-
 ment où le général, environné d'une
 foule de peuple, faisoit la revue d'une
 partie de ses troupes. Il lève sur lui le poi-
 gnard; mais, gêné lui-même par la foule
 qui le pressoit, il frappe à la cuisse un
 soldat sur qui le Général étoit appuyé.
 Arrêté dans l'instant & appliqué à la ques-
 tion, il avoue son crime & ses complices.
 Le peuple & les soldats furieux vouloient
 les lapider sur la place. Mais Pojarski, ^{Khilkof}
 sentant combien la clémence donneroit
 de poids à son parti, se contenta de les

Let. o
 miat.

faire mettre en prison.

1612. On apprend, au camp devant Moskou, qu'une armée Polonoise est entrée en Russie sous les ordres de l'hetman Khotkévitch. Troubetski presse Pojarski de venir au secours de la capitale. Celui-ci hâte sa marche. Zaroutski abandonne précipitamment son camp, & se retire à Kolomna, emmenant à peine la moitié de ses Kosaques. Troubetski vient à la rencontre de son nouveau collègue; mais il ne peut obtenir que leurs camps soient désormais réunis. Ce refus brouille ces deux généraux. Il étoit cependant fondé sur la prudence de Pojarski, qui ne vouloit pas que ses troupes eussent avec les Kosaques aucune communication.

Il envoie observer la marche de l'ennemi, & est bientôt instruit de son approche. On s'appête à le recevoir; &, dès le lendemain, on l'apperçoit en ordre de bataille. Pojarski, à la prière d son collègue, lui prête cinq cents hommes de sa meilleure cavalerie & engage le combat. Ses cavaliers ne pouvoient enfoncer les Polonois; il les fait combattre à pied. Troubetski reste dans l'inaction. Les troupes que Pojarski lui a prêtées reçoivent mille outrages de la part des Kosaques. Elles frémissent de se voir inutiles; &, malgré les ordres de Troubetski, elles sortent de son camp, & volent au combat. Ce renfort décide

21 août.

la victoire: l'hetman est battu, laisse mille hommes sur la place & un grand nombre de prisonniers. Cette action dura depuis midi jusqu'à sept heures du soir. 1612.

Il y eut cependant le lendemain une escarmouche, dont l'avantage ne fut pas du côté des Russes. Les deux armées se reposèrent pendant deux jours. Mais, 24 Août, dès le grand matin du troisième jour, les deux généraux ennemis firent leurs dispositions pour le combat. Il ne tarda pas à commencer. L'hetman, avec toute la force de sa cavalerie, prend en flanc celle des Russes, l'enfonce, la repousse, la précipite dans la Moskva. A peine Pojarski peut tenir ferme avec son infanterie. Il presse en vain Troubetski de le soutenir, & ne peut obtenir qu'il forte de ses retranchemens. Ses Kosaks refusent opiniâtement de combattre. Le trésorier du monastère de la Trinité, qui se trouvoit auprès de Pojarski, va les prier de ne point abandonner l'État aux étrangers, & leur promet une riche récompense, prise sur la caisse de son couvent. Au mot de récompense, ils prennent les armes. L'avarice anime leur courage: ils tombent sur les Polonois, qui déjà se croient victorieux, les pressent, les poursuivent, enlèvent leurs retranchemens, & se rendent maîtres de leur bagage. Minin donne dans cette

1612. journée des preuves de son ancienne va-
leur. Il apperçoit les Polonois rangés en bon ordre au delà de la Moskva : il demande, il obtient le commandement d'un corps de troupes, passe la rivière, attaque & renverse les ennemis, dont la plupart se noient en prenant la fuite. On continua toute la nuit à faire un grand feu d'artillerie & de mousqueterie, &, dès le lendemain matin, l'hetman, désespérant de réparer ses mauvais succès, s'éloigna de Moskou.

Il auroit du moins trouvé quelque consolation dans sa défaite, s'il avoit pu jeter des provisions dans la ville. Mais Pojarski la fit entourer d'un fossé dont les deux extrémités aboutissoient à la Moskva. Ainsi l'expédition de l'hetman coûta des hommes à la Pologne, & ne fit que diminuer le crédit de son Roi, & relever les talens de Pojarski.

Il continua de tenir Moskou bloquée, & il étoit sûr que la famine l'en rendroit maître. Réconcilié avec Troubestki, ils convinrent enfin de réunir leurs efforts pour l'intérêt commun. Leur disfection avoit servi les étrangers, leur réunion assura le salut de l'État. Les Kosaques prirent d'assaut la ville de Kitai & firent un grand carnage des Polonois : les autres parties de la ville ne se rendirent point encore : les habitans, exténués par le besoin, continuoient à se défendre :

c'étoient des mourans qui rassembloient ~~les restes de leurs forces pour donner aux~~ 1612. autres la mort.

Enfin il fut convenu qu'on feroit sortir les femmes ; les Boïars prièrent Pojarski de les recevoir & de les garantir de toute insulte. Le général n'examina point si cette condescendance, qui diminueoit le nombre des bouches inutiles, n'étoit pas contraire à ses intérêts, en rendant moins sensible à Moskou le défaut de subsistances ; il n'écouta que l'humanité : lui-même alla au devant de ces femmes, défigurées par le tourment d'une longue famine ; il reçut avec honneur les épouses des nobles & des Boïars, & les remit toutes entre les mains des amis ou des parens qu'elles avoient dans son armée : de là elles furent conduites dans des villes ou des villages où elles ne couroient aucun danger.

Les Kosaques, à qui on n'avoit pas permis de les tuer & de les dépouiller, furent révoltés de cette discipline sévère, qu'ils traitoient d'injustice. Ils regardoient le vol & le meurtre comme un de leurs droits. Ils voulurent plusieurs fois attaquer l'armée de Pojarski, & l'on ne put leur en imposer que par la crainte.

Enfin les Polonois & les Russes de leur parti, réduits à la dernière extrémité, furent obligés de se rendre sous la simple

1612. promesse qu'on leur laisseroit la vie. Soltykof, trop coupable pour espérer aucune grace, parvint à se sauver & se retira en Pologne. Un régiment Polonois, en sortant de la ville, ne put éviter de tomber entre les mains des Kosques, & fut taillé en pièces. Pojarski fut obligé d'employer tous ses soins pour éviter un plus grand carnage : ses troupes eurent autant de peine à défendre la ville contre les Kosques que contre des ennemis ; encore ne put-on les empêcher de piller la caisse.

Les généraux, à leur entrée à Moskou, oublièrent combien les assiégés avoient été coupables, en voyant les maux qu'ils avoient soufferts. On n'ap-
percevoit que des spectres hideux, foibles, chancelans, minés par dix huit mois de misère, couverts de haillons, & portant sur le visage la pâleur de la mort. Heureux du moins s'ils s'étoient résignés à tant de souffrances pour une cause plus juste ! Forcés par le besoin à vaincre une répugnance plus forte chez les Russes que chez bien d'autres peuples, ils avoient d'abord mangé les chats, les chiens, les rats. Privés enfin de cette ressource dégoûtante, & toujours plus tourmentés par la faim, ils avoient dévoré des cadavres, & les morts avoient été privés de la sépulture pour servir à la nourriture des vivans. On trouva même dans plusieurs maisons des saloirs remplis de chair

humaine. On avoit vu, dans Jérusalem affiégée, une femme dévorer son propre 1612. fils ; on avoit vu les Parisiens broyer des os de morts, & s'en faire un pain meurtrier, mais jamais l'histoire n'avoit parlé d'un si affreux approvisionnement.

Sigismond ne favoit pas encore qu'il avoit perdu Moskou : on saisit une lettre par laquelle il exhortoit les assiégés à continuer de se défendre, promettant de venir bientôt à leurs secours ; il leur aprenoit qu'il étoit déjà à Viazma.

Cette nouvelle répandit l'effroi parmi les grands & le peuple. On n'avoit pas encore eu le tems de réparer les fortifications, de renouveler les munitions de guerre, de pourvoir à la subsistance d'un peuple, menacé de se voir encore renfermé dans ses murailles & réduit aux mêmes extrémités dont il étoit à peine sorti. On envoya dans les villes solliciter des renforts, sans savoir comment on nourriroit ces nouvelles troupes qui affameroient la ville qu'elles venoient défendre.

La terreur augmenta quand on fut que déjà Sigismond s'étoit avancé jusqu'à Voloκ-Lamskoi, à vingt-deux lieues de Moskou, & qu'il envoyoit des troupes contre cette capitale sous le commandement du jeune Jelkovski. Ces justes craintes ne produisirent cependant pas le découragement. On sentit tous les maux

1612. dont on étoit menacé ; mais pour tenter de les prévenir. Une armée, sans doute peu nombreuse, fut opposée à celle de Jelkovski, qui vraisemblablement n'étoit guères moins foible. Le Polonois fut repoussé : il fit prisonnier un officier de marque, nommé Filossof, dont un écrivain François a fait un philosophe. Il étoit stolnik ; cette dignité répondoit à peu près à celle de chambellan. Interrogé par Jelkovski, il assura que Moskou étoit bien approvisionné & en état de faire une défense vigoureuse : conduit au Roi, il persista dans la même réponse.

Ce fut encore moins ce rapport qui empêcha Sigismond d'aller jusqu'à Moskou, que sa propre foiblesse. Il est vraisemblable que malgré le mauvais état de la capitale, il l'auroit attaquée sans succès, puisqu'il ne put même soumettre la petite ville de Voloĥ-Lamskoi : trois fois il y donna l'assaut & fut autant de fois repoussé. Obligé de faire sa retraite, il vit périr de froid & de misère la plus grande partie de ses troupes.

Les grands rassemblés à Moskou font annoncer dans toutes les villes que l'État est délivré de l'oppression des étrangers. Par tout la joie succède à la crainte. Il restoit encore à la Pologne des partisans : mais leurs lettres sont interceptées, leur trahison est connue & ils cessent d'être dangereux.

Cependant on ne pensoit pas que les Polonois renonçassent paisiblement à leurs espérances. Il falloit rendre à l'État sa vigueur en lui donnant un chef, & l'on s'occupa de l'élection d'un souverain. 1612.

Mais Novgorod, le berceau de la nation, passoit sous une domination étrangère. Nous avons vu Pontus s'emparer de cette ville par surprise, & les citoyens, complaisans pour leur vainqueur, lui demander pour souverain Charles-Philippe, le second fils de Charles IX. Ce monarque eût été flatté, sans doute, de procurer à si peu de frais un trône au plus jeune de ses fils. Mais il mourut peu de tems après la conclusion de ce traité. Il eut pour successeur son fils aîné, Gustave Adolphe, en qui l'Europe depuis reconnut un héros.

Les habitans de Novgorod pressèrent souvent le nouveau Roi de lui envoyer son frère; mais Gustave eût vu d'un œil jaloux la couronne de Russie sur la tête de Philippe. Il écrivit que lui-même passeroit bientôt à Novgorod. On n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'il vouloit faire de cette contrée une province Suédoise. Ce dessein ne pouvoit plaire aux Novgorodiens. Aussi ne firent-ils aucune démarche pour que le Prince de Suède fût compris parmi les candidats pour l'élection qu'on préparoit. Ils prirent même la réso- Muller. Soth. & Percv. 1613.

1613. **lution de se joindre au reste de la Russie,**
si le nouveau Tsar avoit assez de forces
pour chasser les Suédois & rétablir les
anciennes limites.

Avant de terminer l'histoire des troubles dont la Russie fut agitée pendant près de trois ans d'anarchie, voyons ce que devint Zaroutski, ce chef des Kosaques, qui doit à ses liaisons avec Marine cette honteuse célébrité qui s'acquiert par le crime. Nous l'avons vu abandonner son camp & la plus grande partie de ses troupes à l'approche de Pojarski. Il prend en passant Marine & son fils à Kolomna & porte le ravage dans la principauté de Rézan. Il veut ensuite se rendre maître de Péreslavle & est entièrement défait par le Voévode Boutourlin. Il fait encore du mal dans sa détresse; il pille, il brûle les villes qu'il trouve sans défense, il en fait mourir les commandans. Opiniâtre dans sa révolte, même après l'élection d'un souverain, il surprend Astrakhan, il en fait périr le Voévode & tient les habitans dans l'oppression. Son union avec les Kosaques de Terki le rend plus redoutable. Trop foible cependant pour résister aux troupes qu'on envoie contre lui, il fuit sur les bords de l'Aïk. Pour suivi jusques dans les déserts, arrêté & conduit à Moskou avec Marine & son fils, il fut empalé. Le fils de Marine fut pendu. Il n'avoit

voit pas encore trois ans : (*) de quoi pouvoit-il être coupable ? Il faut plaindre le conseil du jeune Tsar , s'il crut le gouvernement assez foible pour que le supplice d'un enfant fût nécessaire ; ou plutôt il faut toujours détester cette farouche politique dont on a trop souvent suivi les principes ; politique sanguinaire par timidité , toujours prête à sacrifier l'innocent à ses lâches craintes.

Marine étoit criminelle : mais elle tenoit aux premières maisons de la Pologne, elle fut traitée avec plus de douceur. Condamnée à la prison , elle n'y vécut pas long tems. Si ses jours furent avancés en secret , du moins lui épargna-t-on l'ignominie du supplice. On ne peut s'empêcher de haïr son caractère , de mépriser ses mœurs & d'admirer son courage.

La fuite du sujet nous a fait anticiper sur les tems. Retournons à Moskou & voyons ce qui s'y passa lorsque la tranquillité fut rétablie.

(*) Suivant le Prince Stcherbatof , dans son histoire des Imposteurs , Marine fut amenée à Moskou en 1613. La chronique des troubles de Russie , & le Prince de Khilkof , indiquent la même date. C'est par une erreur démentie par les faits , que quelques écrivains rapportent cet événement à l'année 1722. Mais quand on adopteroit leur opinion , le fils de Marine auroit encore eu moins de douze ans , & l'excessive rigueur de ses juges ne seroit guères moins révoltante.

Fin du Tome III.

MAG 2007832



